73

SIMONE

LE DÉSORDRE

PARIS
LIBRAIRIE PLON

.XXX

6e mille

STORAGE-ITEM
MAIN LIBRARY

LPA-B18E
U.B.C. LIBRARY

Il a été tiré de cet ouvrage dans la collection « La Palatine »

10 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de C. 1 à C. 10 ;

20 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de J. 1 à J. 20 ;

50 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de H. 1 à H. 50 ;

120 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de L. 1 à L. 120 ;

et 2 325 exemplaires sur papier d'alfa, dont 2 200 numérotés de 1 à 2 200, et 125 hors commerce, marqués E. P.

LE DÉSORDRE

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1930.

SIMONE

LE DÉSORDRE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

PQ2631
0652
D4
1930
cire

Copyright 1930 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

PREMIÈRE PARTIE

I

Lorsque Emma voulut entrer dans sa chambre, le vent, par la fenêtre ouverte, lui rabattit la porte au visage. Quel fracas ! A l'extrémité du corridor, quatre volets laissés libres éclataient au mur. Ils étaient frappés et frappaient à leur tour. La jeune fille ferma les yeux. Ces violences, elle les ressentait, ce soir, comme autant d'injures. Pourtant, il lui faudrait bien, malgré sa fatigue, lutter avec cette porte. Le fallait-il? Pourquoi ne pas se laisser glisser contre la paroi fraîche du corridor? Oui, s'évanouir là.

Sous la lumière électrique, le bouton de la porte brillait, paisible, au milieu de l'orage. L'œil d'Emma, attaché à la porcelaine blanche, retrouvait la gaieté d'un sucrier campagnard qui l'avait fascinée, un jour, lorsqu'elle avait cinq ans. « Je vais pleurer dans le couloir, » pensa-t-elle. Soudain, elle enten-

dit les voix de ses collègues [illegible]ice et surveillantes, qui montaient l'es[illegible] Alors la jeune fille, comme poussée elle aussi par la force du vent, se jeta contre la porte de sa chambre : son bras insistait, souffrait, la clef tomba sur le parquet sonore, le battant lui échappa dans un nouveau vacarme. N'importe, elle avait réussi à entrer.

« Victoire, dit-elle, petite victoire. » Sa hanche cogna l'angle d'une table ; sa jambe buta contre la traverse du lit ; elle murmura : « Parfait », à chaque fois. Reconnaissant, à tâtons, la place de l'oreiller, elle s'étendit sur le couvre-pied, dans l'ombre.

L'orage ne cédait pas. La pluie de juillet, épaisse, balayait la rue, trempait les cours du lycée, crépitait jusque dans la chambre. Emma se souleva lentement : « C'est bien fait, » dit-elle à mi-voix. Elle tourna le commutateur, ferma la fenêtre ruisselante et retomba sur une chaise devant l'armoire à glace.

Une vapeur tiède qui sentait la mousse voyageait dans la chambre. Emma ébaucha le geste d'essuyer le miroir terni. A quoi bon? De son visage, elle était aussi lasse que de tout le reste. La misère des cils

pâles, le front excessif, ne pouvaient plus la surprendre, ni la maigreur de son petit corps aux épaules un peu pliées. De ses diverses faveurs, à vingt-deux ans, elle a pris l'habitude. Il s'agit d'une bonne nouvelle d'un autre genre apportée par le facteur, ce soir.

« Ajournée ! » Mot courtois ! En vérité, il signifie qu'on ne veut pas de vous, qu'on vous écarte, qu'on vous refuse.

Emma chercha des yeux, sur la table, le portrait de son père. Il gisait, renversé, victime lui aussi du vent féroce. Elle saisit la photographie et l'appuya contre son front. « Je suis refusée pour la seconde fois, on m'a refusée pour la seconde fois ! » Elle disait cela à voix basse, en détachant les mots, comme parlant à un enfant, à un étranger qui comprendrait mal notre langue. Pauvre folie ! L'image de cet homme aux yeux tristes semblait avoir accepté de plus irréparables désastres. Sanglotante, Emma retomba sur sa chaise. De sa gorge à son front, de ses joues mouillées à sa bouche, au creux de ses épaules, elle traîna le cadre usé en se regardant dans la glace.

Peu à peu, au milieu de ses larmes, elle commença de s'adresser des reproches. Pour-

tant, avait-elle jamais relâché son effort? Depuis des années, quand s'était-elle accordé un loisir, une halte? Qu'éprouvait-elle avec modération, du reste? Rien, pas même l'envie d'être sage. Son père, il y a douze ans, avait décidé de sa carrière. Elle s'épuisait à contenter par delà la tombe le vœu de cet ami perdu.

Déjà, fillette de six ans, lorsqu'elle comprit, épouvantée, que son père était malade, menacé dans sa vie, elle espéra, en s'épuisant à tout à fait bien obéir, désarmer je ne sais quelle force méchante cachée derrière elle et qui l'observait.

Drôle d'enfance! Des parents accouplés, elle n'aurait su dire pourquoi. Son père, dont les cheveux grisonnaient, était étrangement silencieux, fatigué, sans doute, par les cours qu'il faisait au lycée Henri-IV. Sa mère, jeune et hardie, passait les après-midi entiers au dehors. Elle chantait certains matins, ou chuchotait en riant avec la femme de chambre. Parfois, à dîner, éclatait une scène pénible. Le motif, toujours vulgaire : Mme Collinet désire un manchon, un bracelet, une robe. Henri Collinet répond que l'achat de cet objet coûteux est inutile. Alors, Mme Collinet insiste, proteste, orga-

nise seule une véritable dispute ; elle quitte la table, fait mine de s'évanouir. Le front dans les mains, Henri Collinet n'a pas levé la tête.

Un soir, le cœur tordu, Emma s'était approchée de son père. A genoux sur une chaise, avec adoration elle avait embrassé la main pâle aux veines lourdes : en réponse, l'homme qu'on faisait souffrir porta gravement à ses lèvres les doigts de sa petite fille. Il la remerciait, il avait l'air de lui demander un peu pardon, mais de quoi?

Emma gagna la fenêtre. Il pleuvait toujours, mais l'orage grondait ailleurs. Il chevauchait des prés, des bois. Repos, image du repos malgré les orages. Les doigts sur l'espagnolette, la jeune fille s'aperçoit qu'elle tient encore serré le portrait que l'ouragan bouscula tout à l'heure. Lentement, comme on met au berceau un enfant endormi, elle dépose le cadre à l'angle de la table, sur le tapis qui, défripé par sa main, retrouve dignité et convenance. Elle rêve et regarde ; quoi? Mais ce visage dont le sien

n'est que le reflet, ce visage paternel qui fut tout son amour. Ce costume austère, cette cravate sérieuse, comme ils sont ressemblants ! Vous avoir querellé pour des parures, et cela dix fois, vingt fois ! De quelle façon incompréhensible se terminaient ces soirs de discorde ! Emma, tôt couchée, entendait battre les portes ; dans le cabinet de toilette, comme certains matins, sa mère chantait, puis, sur la pointe des pieds, entrait dans la chambre de son père ; un parfum tenace flottait dans le couloir et le bruit du verrou poussé surprenait la petite fille.

Mauvais climat pour une enfance. Parfois, assise devant le feu, la petite Emma recomposait sa vie : dans une campagne fraîche, son père circulait, jeune et plein de force ; sa mère, non moins transformée, cousait, vêtue de robes sages, et, chose curieuse, c'étaient ses tempes à elle qui portaient des cheveux blancs.

L'horloge du lycée sonna 10 heures. Juillet exténuant mourait. On avait distribué les prix. Finie la surveillance harassante des

études. Août, septembre, deux mois et quelques jours pour se préparer à la session d'automne. S'accouder matin et soir à cette table étroite serait facile, presque doux. Elle oublierait l'été derrière les persiennes closes. Hélas ! un autre devoir la réclame. A Arcachon, dans une maison brûlante, au toit bas, Mme Collinet attend sa fille.

« Pourquoi, et pour la première fois, cette insistance à me vouloir? » Emma se répondit d'un sourire mince et triste. Cette jeunesse déplorable qu'on décrit sottement comme un bien fugitif, alors qu'elle traîne, qu'elle ne finit pas, avec ses restes, son reflet, son ombre vénéneuse, peut-être a-t-elle enfin quitté sa mère. Au misérable jardin de la villa Saphir règne un magnolia. Il paraît qu'aucun homme ne s'abrite plus, à six heures, au creux de son triangle d'ombre, le col ouvert, s'éventant d'un chapeau de paille.

Naguère, une odeur de cigare salissait la maison. Alors, Fitz-Gérard était le maître. Lorsque vivait encore M. Collinet, cet unique ami du ménage arrivait à l'improviste de Bordeaux où il vendait du vin. Il était bien pris, vif et gai, la main droite ornée d'une bague brillante qu'il regardait en remuant

un peu les doigts. Il entraînait Emma et ses parents dans un restaurant à la mode.

Il y avait dans la lueur voilée des candélabres, le reflet des miroirs, la chaleur envahissante des cabinets particuliers, un sens mystérieux qu'Emma se fatiguait à vouloir découvrir. Le maître d'hôtel, qui souriait bassement, devait le connaître, ce sens caché, mais il ne le disait pas.

Tout parla plus clair à Dieppe, l'année suivante. Sa mère en coquet demi-deuil, l'homme à la bouche rieuse et rouge dînent sur les terrasses, se cherchant des genoux. Emma les accompagne en « partie de plaisir », tandis qu'au cimetière, dans une boîte au couvercle solidement vissé, le corps de son père bien-aimé se décompose.

Interne dans le lycée où elle souhaitait enseigner un jour, réfugiée dans sa tâche, se refusant la moindre sortie, Emma retrouvait, sans le savoir, les chemins mystiques élus par d'autres âmes : Prière et clôture pour le rachat des péchés d'autrui !

Plus tard, pour ne pas quitter son asile, ces murs calmes, ignorer autant que possible les désordres maternels, elle accepta la surveillance d'une étude, celle des petites, qu'elle

accompagnait aussi dans les couloirs, de classe en classe.

La pluie avait cessé, la jeune fille ouvrit toute grande la fenêtre. L'air était transparent, la lune brillait à son premier quartier. On découvrait les marronniers du square voisin qui faisaient rêver de campagne... Saint-Cloud... Versailles, c'était dans leurs parcs qu'au printemps Emma se promenait, le dimanche, avec son père. Le ciel était beau, alors ! Ils rentraient tous deux et faisaient de la musique. « L'âme, répétait-il, l'âme ; » c'était comme un mot à lui et qui revenait sans cesse.

Inexplicablement, le jeudi, Mme Collinet s'obstinait à sortir avec sa fille.

Au moment du départ, elle disait à son mari : « Nous allons faire des courses, » mais à peine arrivée aux portes de ce grand magasin, toujours le même, Mme Collinet priait Emma de l'attendre dans le fiacre « bien au chaud ; cela valait mieux » !

Le cocher garait sa voiture le long du petit square. Alors, dans ce fiacre arrêté, commençait pour la fillette une sorte de voyage étrange. Inconnus, mais si proches qu'en étendant la main elle aurait pu les toucher, les tristes passants, salis par la rue d'hiver, défilaient sous ses yeux. Parfois, bloqués dans leur course, ils restaient immobiles contre un des brancards ; Emma distinguait la trame de leurs vêtements étirés par la fatigue. Il pleuvait, l'étroit carreau de la portière tremblait sous les coups de l'averse. Malgré la chaufferette, Emma grelottait ; une odeur d'écurie, de cuir humide, de charbon mal consumé, lui serrait les tempes. Elle se retenait difficilement de pleurer. La nuit tombait ; l'allumeur de réverbères, tenant droite sa longue perche, traversait le square. Mais Mme Collinet ne revenait pas encore.

Un jeudi de décembre, elle annonça qu'un goûter l'attendait chez une amie :

— N'en dis rien à ton père, ils sont brouillés depuis longtemps.

— Pourquoi? demanda Emma.

— Question de religion, répliqua sa mère.

L'enfant fut surprise de se trouver rue d'Aboukir, en face d'un petit magasin d'herboristerie dont la devanture déteinte laissait apparaître, à quelques rares endroits, les traces délavées d'une ancienne peinture rosâtre.

— Entre, lui dit sa mère ; tu n'attends pas qu'on vienne t'ouvrir, je suppose?

Emma poussa la porte vitrée qui déclencha une sonnerie assourdissante. Un chien se jeta vers elle en aboyant, et de l'entresol une voix grasse, dominant le vacarme, criait : « Je descends, je descends. »

— C'est nous, Anaïs, répondit Mme Collinet, prends ton temps, je ne suis pas pressée, je t'ai amené ma fille.

— Quel bonheur ! J'agrafe ma robe et je suis à vous.

Les marches de l'escalier tournant qui aboutissait à l'entresol craquèrent durement, et la maîtresse de la maison parut, trop grande et trop grosse pour la petite boutique qui semblait la contenir avec peine. Ce qu'elle appelait sa robe était une sorte de peignoir en cotonnade à fleurs noires et rouges que bordait une épaisse dentelle. A ses pieds, des chaussons de feutre.

L'odeur aigre des branches de mouron sus-

pendues au mur se mêlait à l'odeur vague des boîtes de savon. Un bec Auer écrasait la boutique de sa clarté aveuglante. La pluie d'hiver, fine et serrée, mouillait les vitres.

— Alors Zozo, que fait-on aujourd'hui? Le grand jeu?

C'était la première fois qu'Emma entendait donner à sa mère ce nom étrange.

Mme Collinet toussa et se plaignit de la chaleur du poêle.

— Allons donc dans l'arrière-boutique, nous y serons mieux à notre aise. Pendant ce temps, la petite regardera les journaux de mode, en suçant des réglisses. » Les deux femmes avaient disparu derrière la portière turque, mais cela n'empêchait pas Emma d'entendre la voix appuyée d'Anaïs, qui lui faisait peur : « Pique, pique, tous les piques ensemble, maladie, pas pour toi, mais autour de toi, maladie grave pour ne pas dire plus. A propos, comment va ton pauvre mari?... »

Il mourut un dimanche du mois de mai, le matin. Ce fut cette femme, aussitôt avertie, qui s'empara de lui, de lui encore tiède. Elle

l'a touché, lavé, elle a fait exécuter à ses bras, à ses jambes obéissantes, les mouvements des poupées, pour le vêtir d'un habit de soirée démodé qui sent le camphre. Elle l'a chaussé d'escarpins vernis. L'habit est ancien mais les souliers sont neufs. Il faut des souliers neufs pour faire commodément ce long voyage qu'on entreprend livide, immobile, les yeux plombés et les mains jointes.

Puis Anaïs et Zozo satisfaites de leur ouvrage se sont réunies dans la salle à manger. Elles ont bu du porto, mangé des gâteaux secs, et, tandis que ces vivantes entretiennent ainsi avec soin leur précieuse chaleur, Henri Collinet, finement chaussé, commence, tête à tête avec la femme de chambre, l'apprentissage de la mort.

L'idée traverse Emma qu'elle va se plaindre à son père, cependant qu'à la rencontre se précipite l'autre idée qu'elle ne pourra plus lui dire jamais rien. Dans ce même battement de secondes, elle a oublié la mort de son ami et dû la réapprendre comme par rapport à elle et sous un aspect tout nouveau. Le désespoir s'empare de son corps, le secoue, le terrifie. Elle disait : « Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, » pliée en deux, les bras

serrés autour de la taille, comme pour une lutte. Contre qui?

Pauvre Emma ! Tu n'as donc pas compris que tu es ton propre adversaire, et aussi le lieu du combat. Qui pourrait te délivrer de ta douleur qui est toi-même?

II

Il devait être 11 heures du matin ; le train roulait au milieu des landes, traversait la forêt de pins. Emma reconnut, lui touchant la joue, l'odeur de résine chauffée au soleil que le vent d'ouest balance. Haleine des vacances qu'Emma respire sans joie, qui n'apporte avec soi que des souvenirs honteux : Mme Collinet et Fitz-Gérard étendus sur la plage ou buvant des apéritifs aux terrasses, s'engouffrant le soir, pour une heure, dans la salle au plafond bas d'un affreux café-concert.

A déjeuner, dans la salle à manger où bourdonnent les mouches, l'homme au moment de découper le melon se plaignait de la chaleur et Mme Collinet disait : « Retirez votre veste, vous savez bien que vous êtes chez vous. »

Quel désordre ! Emma ne s'habituait pas à tant d'impudeur. Aujourd'hui la souffrance d'une intimité scandaleuse était à jamais écartée, mais le simple retour à la

villa Saphir la troublait jusqu'au malaise. Elle reconnaît ce trajet dans les sables. Depuis sa dernière rencontre avec ce même paysage, qu'a-t-elle réussi? Rien. Un échec et puis un second échec, voilà son bilan. Elle aussi commet des fautes. Emma se dressa, mordue ; il lui fallait changer de place. Mais les jambes étirées d'un voyageur endormi lui barraient la route. Résignée, elle regagna l'angle du compartiment où l'avait saisi son remords, attendant l'arrivée, le cœur battant trop vite, mais les mains paisiblement croisées à la taille, comme toujours dans le même instant folle et sage.

Elle ne rencontra à la gare ni sa mère, ni la servante. Cet abandon la surprit, lorsqu'elle aperçut sous le dôme de toile blanche d'une victoria de louage, debout sur le marchepied, et lui faisant des signes, celui-là même qu'elle supposait à jamais écarté de son chemin, Fitz-Gérard. Il approchait, parlant, gesticulant. Emma reconnaissait sa voix sonore. Il l'aborda, poursuivant les explications qu'il avait commencées de loin : Mme Collinet

était à Dax, aux courses de taureaux. Il avait refusé de l'accompagner pour recevoir Emma, l'installer dans la maison, afin qu'elle se sentît moins abandonnée, moins triste.

La jeune fille ne lui répondait pas. L'entendait-elle seulement? Elle le regardait et découvrait, avec stupeur, le visage nouveau qu'avait recomposé pour cet homme la patiente ingéniosité de la maladie, faisant de lui un autre : regard, bouche, peau, un autre avec la même voix. Une dent manque, l'œil se tait, qui parlait si vif et si fort, et les joues au contour molli ont abandonné la ligne du menton pâle. Sous les platanes des avenues, le soleil et l'ombre altèrent tour à tour ce masque.

— J'ai la clef, dit Fitz-Gérard, en arrivant à la porte, et la jeune fille entra dans le petit jardin. Elle ne s'était pas trompée, le magnolia fleurissait. Sur la branche du milieu, une corolle était posée, lisse et grasse. Son étrange parfum étourdissait sans joie, tel un sombre amour. Là-bas, à l'angle du boulevard, on chantait dans un café, car c'était dimanche. Sa pensée lui échappa et soudain, démesurément grandis, elle perçut, appuyés

à sa joue, à ses yeux, l'homme, le son, l'odeur. Était-ce dans un rêve ou dans une autre vie qu'elle avait souffert déjà de cette ronde un peu monstrueuse? Elle se laissa tomber sur un banc scellé au mur.

— Tu te reposeras mieux dans la maison. Viens, dit Fitz-Gérard, c'est moi qui ai préparé ta chambre. Non, pas celle-ci, celle-là — et il guidait la jeune fille. Mon ancienne chambre, tu te rappelles?

Emma entra lentement. Qu'est-ce que tout cela voulait dire? C'était pour elle qu'on borderait cette année le lit réservé à l'homme? Avec une fixité stupide elle regardait et reconnaissait le couvre-pied de satin cramoisi, sa bordure déteinte à l'endroit où se pose la main, les rideaux défraîchis et les murs pleins de pensées fidèles, exhalant le souvenir des nombreux cigares fumés là.

Le regard de la jeune fille se heurta au portrait d'Henri Collinet posé sur la table qui occupait le milieu de la chambre.

Fitz-Gérard s'assit en se frottant les mains :

— Oui, dit-il, c'est moi qui l'ai fait agrandir et mettre ici. Je savais que tu serais contente. Ne me remercie pas, c'était tout simple.

Emma s'approcha de la fenêtre et repoussa

les volets de bois : ce qui s'offrait à elle, c'était la vue du bassin dormant au soleil, vue propre si l'on oublie les varechs.

Midi sonna dans le voisinage :

— Allons déjeuner, proposa Fitz-Gérard.

Ils gagnèrent l'hôtel. Dans la salle à manger, vide encore, ils prirent place autour d'une petite table ronde. Deux maigres œillets dans un vase trop léger, chantaient le luxe et la joie.

— J'habite ici, expliqua l'homme : ta mère m'y a contraint ; elle ne veut plus de moi dans la maison. « La chambre rouge est devenue la chambre d'Emma, » voilà ce qu'elle dit. Et l'autre, la petite qui donne sur le boulevard, sais-tu qui s'y prélasse? Anaïs, Madame Anaïs, c'est grand, ça, c'est immense !

Emma écoutait, stupéfaite.

— Hein, qu'en penses-tu? » Il avait saisi un cure-dents et, sans arrêt, le piquait de droite, de gauche, entre ses dents. Il semblait faire ainsi, pour un public invisible, l'imitation outrée de ce geste ordinaire.

— Quand est-elle arrivée?

— Il y aura cinq semaines mardi. Elle avait pour tout bagage un peignoir à fleurs et son jeu de cartes. Mais, depuis, on s'est acheté des robes et du linge, et qui a payé?

Moi, tu entends, moi ! Un comble ! C'était au début, je la croyais amie...

Sa colère augmentait, mais il réussissait à parler à voix basse, penché vers Emma :

— Elle entraîne ta mère aux pires extravagances. Ces dames ne s'intéressent plus qu'aux danseurs, aux toreros. Quelle vie ! Tu verras, tu verras !

Lorsque, interrompu par l'arrivée du garçon, il devait se taire un instant, il essuyait avec sa serviette, d'un geste précipité, son front, ses yeux, tout son visage. Il ne mangeait pas. « La chaleur lui coupait l'appétit, » disait-il. De temps en temps, il buvait une gorgée d'eau, car le vin lui était défendu maintenant, et aussi l'alcool et les cigares. Peu importe, cela ne comptait pas ! Ce qui comptait, c'était cette installation d'Anaïs à la villa Saphir, et il retrouvait instantanément sa véhémence. Son visage exténué rougissait par taches inégales.

— Et ce n'est pas tout — il se penchait plus près — ce qu'on a décidé depuis quinze jours, c'est mon départ. Même ici à l'hôtel, je pèse, j'offusque. « A Bordeaux le gêneur, à Bordeaux ! » Et si je ne veux pas partir, moi ! dit-il d'une voix éclatante, en se rejetant brusquement en arrière.

Le maître d'hôtel versait le café. Emma revoyait les anciens dîners fins à Paris, lorsqu'elle avait douze ans. Autour de la table quatre convives : l'un d'eux était mort, l'autre était là, vivant. Mais cet immense espace qui les séparait l'un de l'autre, comme il se rétrécit de minute en minute ! Il semble à Emma que Fitz-Gérard s'éloigne à reculons, d'un pas maladroit et pressé, comme aspiré par un gouffre, bousculé par un grand vent. Ses gestes sont des gestes de détresse ; déjà son visage affaissé aux tempes adopte du haut la forme prescrite. Encore quelques mois, des heures, et tout sera dit.

— Mon enfant, et soudain il parla du ton le plus calme, cette situation est inadmissible pour toi. Tu ne peux supporter à ton côté la présence de cette femme compromettante. Heureusement, te voilà arrivée ; elle doit partir, et cela qu'elle le veuille ou non. Exige, Emma, exige, tu es en âge d'exiger maintenant !... Allons prendre l'air.

Tous deux, place Thiers, descendirent l'escalier qui conduisait à la plage. A l'ombre des cabines, quelques jeunes hommes dormaient, pieds nus, la chemise ouverte sur leur poitrine brune. Un chien affairé suivait en zigzag une piste.

— Sais-tu pourquoi ta mère a voulu de toi cette année? demanda Fitz-Gérard.

— Non, vous l'a-t-elle dit?

— Elle ne me dit plus rien. Je te répète qu'elle veut que je m'en aille, » cria-t-il, et il s'arrêta, le souffle court. La chaleur gonflait ses pieds, l'épaisseur du sable dans lequel il enfonçait augmentait sa fatigue. Il tomba à moitié et tira Emma par la manche pour la faire asseoir : Toi, si soucieuse de bonne tenue, tu vas obtenir que je reste. Je suis ta sauvegarde, le porte-respect de la famille, le comprends-tu, Emma?

Et comme elle ne répondait rien, il recommança de crier :

— Sais-tu ce que c'est que cette Anaïs avec qui tu vas vivre, si l'on m'éloigne? C'est l'ancienne gommeuse de l'Alhambra de Bordeaux. Oui, parfaitement, elle chantait dans les cafés-concerts, et ton père n'a jamais toléré qu'elle mît les pieds chez vous dès qu'il eut épousé ta mère. Joli mariage, du reste, conclut-il en éclatant de rire. Un mariage impossible que personne n'a pu comprendre, car enfin tu n'étais pas née. Rien, tu entends, n'y obligeait ton père. Il l'aimait, il l'aimait comme un fou... Ah ! la bougresse !

Emma se dressa les tempes froides. Il lui

sembla qu'elle avait peur, une peur légère mais qui, dans sa poitrine, creusait un vide. Là-bas, entre les voiles des barques, sur la ligne d'horizon, une question trouble bougeait devant ses cils rapprochés, avançait, sûre et fatale, envahissant le corps d'Emma, ses membres, se mêlant à sa peur, se confondant avec elle, la remplaçant tout à coup.

Fitz-Gérard, à genoux, dans le sable, les mains croisées sur sa canne, lui demanda :

— Qu'as-tu décidé?

— Rentrons, dit-elle...

Le soir était arrivé, mais pas un souffle ne circulait dans la chambre obscure. La joue écrasée contre son bras, Emma dormait, appuyée sur la table, perdue dans un de ces sommeils lugubres qui apportent au cœur l'angoisse, au corps une soif ardente.

Mme Collinet et Anaïs, revenues de leur excursion, bavardaient dans l'escalier, appelaient Emma. Elles entrèrent ; ni le bruit ni la lumière ne réveillèrent la jeune fille :

— Sapristi, elle était fatiguée, » dit Anaïs.

Elle se mit à rire, les deux mains sur sa bouche peinte : « Dis donc, Zozo, je crois qu'elle nous fait une farce ! »

Mme Collinet haussa les épaules, et dans l'escalier appela :

— Carmen !

Une troisième personne, qui boitait lourdement, se glissa dans la chambre. Elle regarda, penchée, d'un œil curieux, cette enfant qui dormait, sourde et comme morte.

Les trois femmes muettes autour de la table, l'une avec son visage dur, l'autre avec sa carrure monstrueuse, la dernière telle une esclave infirme, semblaient guetter le réveil de cette innocente pour la conduire à quelque mystérieux supplice.

— Le dîner est servi, cria la servante.

— Allons, dit Mme Collinet, laissons-la. Quand elle en aura assez, elle saura bien le dire.

On entendit remuer des assiettes, des verres, une porte claqua, une main rageuse tourmentait le timbre électrique.

Emma ouvrit les yeux, se renversa sur sa chaise, reconnut la voix de sa mère, d'Anaïs, dans la salle à manger. Il fallait descendre, les rejoindre, les embrasser, toucher leur peau, retrouver leur odeur.

Lentement, elle déplia ses bras froissés, rafraîchit ses mains, ses paupières, se regarda dans la glace. Sur sa joue droite, un pli de la manche avait dessiné comme une cicatrice qui l'enlaidissait et ajoutait un nouveau désordre à l'irrégularité de ses traits. Mais cela lui était bien égal. C'était plutôt mieux ainsi, plus ressemblant à sa fortune, que la vie, jour par jour, aggravait avec tant de soin.

— La voici, s'écria Anaïs.

— Bonsoir, maman, dit Emma.

— Refusée ! dit Mme Collinet en lui tendant la joue et en lui donnant un baiser. Ta dépêche ne m'a pas étonnée, du reste, je m'y attendais. Ils ne veulent pas de toi, c'est clair.

— Je n'ai pas eu de chance.

— Que ça ne t'empêche pas de manger ta soupe, dit Anaïs. Les examens, à moi non plus ça ne m'a jamais réussi !

— Voulez-vous bien me présenter à Mademoiselle votre fille, madame, demanda, avec une douceur inquiétante, la personne qui, tout à l'heure, regardait dormir Emma.

— C'est Carmen Aguado, dit Mme Collinet, fille de notre coiffeur, amie et manucure. Elle est laide, elle clopine, mais tu vois, elle a une belle peau.

Emma, gênée, tendit la main à cette fille qu'on raillait si brutalement et qui, tranquille, accompagna d'un sourire sa révérence. Elle souriait, heureuse et comme à elle-même, tels ces faux pauvres à qui l'on fait dédaigneusement l'aumône et qui savent l'endroit où se cache leur trésor. Elle avait une tête trop forte pour sa petite taille, des yeux noirs, gros et doux, le nez court, une grande bouche rouge aux dents écartées. Mais une peau admirable, comme un satin nuptial, enrichissait ce visage ordinaire d'un voluptueux éclat. Autour du cou, en faisant rayonner la blancheur, un ruban de velours noir semblait nouer au corps infirme la tête irrégulière à la merveilleuse pâleur.

— Alors, tu ne nous dis pas ce que t'a raconté le fou? A-t-il enfin arrêté le jour de son départ? questionna Mme Collinet.

— Non, dit Emma. Je crains qu'il ne veuille rester.

Anaïs et Mme Collinet frappèrent du poing la table, tournèrent la tête l'une vers l'autre, se regardèrent fixement en haussant les épaules deux fois, d'un mouvement si exactement pareil qu'il semblait un mouvement de pantomime délicatement mis au point.

— Fort bien, dit Mme Collinet. Arcachon

est à tout le monde. Je ne peux pas obliger Fitz-Gérard à prendre le train...» Elle s'arrêta, et avec une dureté coléreuse, elle ajouta : « Eh bien, c'est ce qui le trompe ! Je l'y obligerai, je le lui ferai prendre de force, moi, le bon train de 6 heures du soir qui vous met à Bordeaux en moins d'une heure ! »

— Calme-toi, Zozo », murmura Anaïs d'une voix grasse qui visait la tendresse, « la violence te rend malade. Pourquoi te fâcher, du reste. Emma n'est-elle pas la seule personne qui réussira à jeter cet homme dehors? Il la craint, il est mal à l'aise depuis que nous l'attendons. Un jour il m'a avoué : « Emma, c'est mon remords. »

Ayant dit, elle vida d'un trait son verre au milieu d'un grand silence.

La sonnette de la porte d'entrée vibra, stridente et brève, comme un rappel à l'ordre. Mme Collinet se leva, chacun prêtait l'oreille. Le pas de la servante traînait dans le vestibule, un loquet joua, ce n'était que le facteur avec le courrier du soir. Mme Collinet, ricanant, jeta par la fenêtre ouverte un paquet de prospectus, délogea Carmen, et s'assit à la gauche d'Emma :

— Reste là, dit-elle à la boiteuse, la saisissant par le bras, masse-moi la nuque pen-

dant que nous causons, ma fille et moi. C'est la troisième fois en huit jours que j'ai la migraine... Anaïs a raison, c'est toi, Emma, qui feras partir Fitz-Gérard. Parle en ton nom, au nom de ton père. Toi, si préoccupée de décence, tu ne peux t'imaginer de quoi il est capable ; de tous les scandales. N'as-tu pas remarqué qu'il crie comme un dément, où qu'il se trouve?

Toutes ces remarques étaient faites d'une voix dure, mais sur un rythme tranquille et déconcertant, commandé par les gestes paisibles de la boiteuse qui avait commencé son office.

Anaïs, au bord de la fenêtre, regardait la nuit en chantant à mi-voix une ancienne romance.

— Sois impitoyable, ma fille, au besoin, fâche-toi. Exige, répétait Mme Collinet, c'est bien simple, exige, tu es en âge d'exiger maintenant !

Emma se demandait qui de sa mère ou de Fitz-Gérard avait appris la phrase à l'autre. Était-ce bien à elle qu'on avait recours, comme à l'arbitre, au juge? Le sentiment d'irréalité qui l'étourdissait depuis son arrivée s'accentuait jusqu'au vertige. Le visage de sa mère, d'abord légèrement penché, s'inclinait, disparaissait peu à peu, cependant que

surgissait derrière lui, comme montant à l'horizon et régi par une loi de gravitation fatale, le visage de Carmen, dont les yeux humides et chauds s'attachaient avec une douceur bestiale aux yeux rêveurs d'Emma. Humble, experte, elle caressait la nuque, le cou de Mme Collinet, et lentement, une fois, se pencha pour l'embrasser dans les cheveux.

La voix d'Anaïs, par instant, détachait un mot d'amour.

— Exige, mon enfant, exige ! » murmurait Mme Collinet, engourdie, calmée.

Un caillou, jeté du dehors, roula dans la chambre.

— Imbécile ! » cria Anaïs.

— Je parie que c'est lui, dit Mme Collinet redressée. Il nous guette dans la nuit ; il nous fait savoir qu'il est là. Carmen ! ferme la fenêtre et tire les rideaux. Anaïs ! ta réussite ! Et toi, Emma, va dormir, tu dois en avoir besoin.

Elle se déshabillait lentement, sans pensée, s'interdisant la prévision, le souvenir, l'espoir. Dormir, elle ne souhaitait plus que

dormir. Elle se déshabillait dans l'ombre. Elle ne voulait plus rien connaître, rien voir de sa chambre ni de son lit. Elle se coucherait dans le noir, et le sommeil aurait pitié d'elle, la prendrait sans la faire attendre. Déjà, elle fermait les yeux, lorsque, doucement, on ent'rouvrit la porte. La lumière jaillit. C'était Carmen qui portait avec précaution le verre plein de porto auquel Emma n'avait pas touché tout à l'heure :

— J'ai pensé qu'au lit, il vous paraîtrait bon. Elle le lui tendit avec un sourire, l'invitant à boire, à boire jusqu'à la dernière goutte ce vin dont se régalaient les autres.

— Merci, dit Emma, je n'en ai pas envie.

Carmen posa le verre sur la table. De son pas boiteux, elle parcourut la chambre, croisa les rideaux, repoussant une chaise contre le mur. Enfin elle s'arrêta au pied du lit de la jeune fille et lissa soigneusement de son index à l'ongle maquillé la nervure d'une grosse coquille Louis XV qui fleurissait au sommet du panneau. Emma se taisait. Peut-être attendait-elle vaguement quelque révélation, que lui devait cette étrange fille ou la nuit.

— Quel âge avez-vous, demanda Carmen?

— Vingt-trois ans bientôt.

Carmen hocha la tête. Elle continuait de caresser la sculpture grossière en regardant Emma, couchée là devant elle. Un moment passa. Anaïs, sur le mauvais piano du salon, tapotait une valse. Lentement, Carmen entr'ouvrit son corsage. Contre sa peau blanche, une photographie était appliquée. Elle la prit dans ses mains et la regarda longtemps avec amour. Subitement, elle la posa debout au centre de la coquille et la fit danser, là, comme une marionnette. Emma distingua la silhouette d'un homme mince, serré dans un maillot sombre et portant une sorte de boléro terminé par des franges.

— Moi j'ai vingt-sept ans, dit Carmen.

Par trois fois, elle interrompit son jeu pour donner de longs baisers à l'image : elle baisait distinctement le visage, le corps. En bas, le couvercle du piano claqua. Vivement, Carmen enfouit le portrait aux plis de sa chemise, puis, tranquille, se dirigea vers la table et but le verre de porto. De son pas cahotant, elle atteignit la porte et l'entr'ouvrit. A ce moment, tournée vers Emma, elle posa sur ses lèvres un doigt qui recommandait le silence, éteignit la lumière et disparut.

III

Emma se leva tôt, la nuit n'avait pas dissipé la chaleur, le matin déjà brûlait. Elle avait mal dormi dans ce lit large et mou, accablée de tristesse jusque dans son sommeil. N'importe, il fallait vaincre la fatigue. Les premiers bruits ménagers retentissaient dans la maison : c'était l'heure. Peut-être le travail lui verserait-il la paix? Comme d'autres détendent leur lassitude, fortifient leur volonté au jeu, au bain, elle, c'est à une table d'études, le corps penché, les yeux accaparés par un livre, qu'elle sentirait peu à peu la force lui revenir.

Peut-être, n'en faudrait-il pas, du reste, une si grande dépense, pour rétablir l'ordre autour d'elle? Chacun des adversaires l'avait flattée pour obtenir son alliance, chaque partie lui soufflait qu'il n'était besoin que d'exiger. Sans doute Emma détenait-elle un pouvoir qu'elle avait ignoré jusqu'ici. Le moment approchait d'en mesurer l'importance.

De l'autre côté de la porte, dans le cabinet de toilette, Mme Collinet chantait. Mais ce n'était pas comme jadis, à Paris, un murmure. Aujourd'hui, elle chantait de toute sa voix, et cela sonnait comme un grand rire.

Quel trésor possédait-elle pour proclamer ainsi, dès le matin, sa joie de vivre?

Sur la table, le portrait d'Henri Collinet regardait la jeune fille, de ses yeux profonds. La pensée d'Emma errait de son père à sa mère. Ainsi, c'était l'amour qui avait marié ce regard triste à cette voix exultante, cette âme à ce corps! « Il l'aimait, il l'aimait comme un fou!... »

Dire qu'il avait fallu la lui crier dans l'oreille, cette évidence! Elle n'avait rien vu, rien senti! Bien mieux, elle n'y avait jamais pensé.

Un jour, lorsqu'elle avait dix ans, une femme fut assassinée dans la maison voisine, une femme chez qui un homme avait passé la nuit. A travers la cloison, Emma entendait chez Mme Collinet la concierge raconter le crime : « C'était une fille galante, on l'avait trouvée nue dans son lit. » Brûlante et comme fautive, Emma s'était enfuie. Aujourd'hui encore, à vingt-trois ans, gênée, elle s'in-

terdisait dans un journal la lecture d'un meurtre, d'un scandale.

Avec ses collègues, elle ne parlait que de travail, d'examens, de livres, de concours. On l'embrassait comme une petite fille et se taisait à son approche. Elle se savait isolée, différente, mais cela lui était bien égal.

Toujours, comme pour l'assister au combat, son père se tenait auprès d'elle, exigeant, pur, avec son âme sans repli, grande ouverte. Et voilà que lui aussi traîne un secret auquel Emma ne comprend rien. Depuis hier, lui aussi, comme les autres, se tait à son approche. La voilà seule maintenant, seule d'une solitude tellement profonde qu'elle effraye comme la mort.

Mme Collinet entra. Sa taille avait épaissi, ses yeux couverts avaient diminué d'éclat, mais elle triomphait encore par sa force, ses dents blanches, sa chevelure abondante, et toute cette confiance en elle-même qui lui faisait ce parler, ce port de tête.

— Nous allons au Casino, expliqua-t-elle, à la leçon de danse : ça amuse Anaïs, et moi, ça me force à bouger, à maigrir. J'ai des

choses à te raconter, mais ce sera pour tout à l'heure. Au revoir !

Emma entendit gémir les marches de l'escalier, résonner les pas, les voix. La porte claqua, puis tout retomba dans le silence. Il faisait chaud. Par instant, de la cuisine, montait le bruit de l'eau ruisselant sur la pierre. Un robinet grinçait. La chambre était protégée contre la violence du soleil par des volets de bois solidement joints. A leur sommet, une étroite ouverture était traversée tout entière par un jet fixe et doré, et la jeune fille remarqua que cette découpure ménagée pour la lumière avait la forme d'un cœur. Il y en avait quatre, un au faîte de chaque battant, et tous brûlaient du même feu joyeux et dur. Distraite, Emma les regardait fixement. Tout à coup, éblouie, elle voulut reposer ses yeux à l'ombre de ses doigts appuyés aux paupières, mais le contour des petits cœurs embrasés n'en finissait pas de palpiter dans la nuit.

La porte s'ouvrit lentement.

— Puis-je entrer? dit Carmen. J'ai frappé, mais vous ne m'avez pas répondu. Je viens pour vos ongles ; c'est d'accord avec Mme Collinet.

Elle portait un chapeau orné de fleurs dé-

fraîchies, une robe de soie usée où traînait du jais, au bras un sac de cuir noir bouffi et déformé. Dans cette tenue, à 10 heures du matin, elle semblait une excentrique pauvre qui va enterrer son chien.

— Oui, dit-elle, avant midi, pas de frais ; je finis les robes habillées de la saison dernière. C'est comme ça. J'y suis habituée maintenant. A dix-huit ans, je me cachais la figure dans mon mouchoir... j'avais honte.

Elle rit et disposa les pinces, les limes, déploya sur ses genoux une serviette blanche.

— Ces dames sont à la leçon de danse, je crois. Par ce temps, quelle fureur !

Elle hochait la tête.

— Un matin, vous irez et puis vous y retournerez aussi, tous les jours peut-être?...

Elle répétait : « Peut-être, peut-être, » toujours hochant la tête, interrompant son travail pour caresser une seconde, de sa main potelée, la main fine d'Emma.

— Moi, ça n'est pas ma place, je suis un « fournisseur ».

Elle rit encore.

— Mais qu'est-ce que cela me fait, puisqu'il habite chez nous pendant toute la saison !

Et brusquement, elle cligna d'un œil. Il y eut un silence.

— Il a trente-quatre ans, reprit Carmen, comme répondant à une question d'Emma. Il était premier sujet au grand théâtre de Bayonne. Ça lui coûte, de se lever matin pour cette leçon au casino. Il aime flâner au lit après son chocolat, mais il faut vivre, n'est-ce pas?

Les ongles d'Emma étaient brillants, peints en rose, la besogne de Carmen terminée. Avant de partir, elle voulut juger de son ouvrage :

— Étendez vos doigts, dit-elle. C'est bien ! C'est très bien. » Elle palpait les mains de la jeune fille, les retournait, n'en finissait plus. Soudain, très vite, de ses doigts agiles, elle chatouilla le creux des paumes, traversa la chambre en boitant : « C'est bon d'aimer ! » soupira-t-elle lentement, doucement, en refermant la porte.

Sur les pages grises du livre de mathématiques qu'Emma tient ouvert, ses ongles maquillés luisent, insolites. La voilà qui porte aux doigts le signe convenu de la coquetterie un peu provocante. Elle regarde ses mains dont Carmen, si rapidement, a modifié l'as-

pect. Ces changements qu'on lui impose sont risibles : ils s'effaceront dans un peu d'eau chaude. Ceux qu'elle obtiendra sont d'un autre ordre ; sur eux, il n'y aura pas à revenir. D'abord éloigner Fitz-Gérard, mais aussi le même jour, Anaïs : « Je l'exige, dit-elle à mi-voix, je l'exige. » Elle sourit malgré elle d'avoir articulé si mollement et presque bredouillé cet ordre. Elle répétait : « Je l'exige, je l'exige, » mais peu à peu, le mot perdait son sens, devenait un assemblage de syllabes creuses, un murmure, pas même : rien !

— Emma, viens-tu faire un tour à l'ombre? » C'était Fitz-Gérard qui, du jardin, appelait la jeune fille. Elle dressa l'oreille, joignit les mains. L'homme était là. Il fallait parler, parler bravement, tout de suite. Elle gagna le rez-de-chaussée, invita Fitz-Gérard à monter dans sa chambre, mais il refusa : l'escalier était dur, il respirait mieux dehors malgré la chaleur. Qu'avait-elle d'important à lui communiquer déjà?

— Prends un chapeau, une ombrelle, nous

ferons ensemble quelques pas dans les rues fraîches.

« Soit, pensa la jeune fille, je n'en dirai pas moins ce que je dois lui dire. » Mais presque sur le seuil, un petit enfant qui joue heurte Emma de sa gambade ; il trébuche, elle l'embrasse et le suit des yeux longtemps, respire, comme tirée par ce choc d'un long cauchemar. La matinée de soleil, la rue où trotte un cheval, où l'on marchande aux étalages, toute cette réalité inoffensive s'impose à la jeune fille, entre en elle par ses yeux, ses oreilles, baigne son corps.

Dans quel lieu sombre et resserré, elle était prisonnière depuis la veille ! Tout contre le sien, surgissait brusquement un visage malade aux yeux fous, bousculé par un autre, énorme, puis par un autre, velouté, mystérieux. La nuit n'apportait aucun repos, et, le matin, penchée sur un livre, il fallait apprendre, apprendre.

Emma tend ses joues à la lumière, ouvre et ferme ses yeux éblouis. Elle avait quitté la maison pour parler à cet homme, exiger son départ bravement, mais, comme un journalier pose à terre un instant le fardeau qui l'accable, soulève d'un doigt sa bretelle et demeure ainsi plein de pitié pour son épaule

la jeune fille s'accorde une trêve, elle marche, avance, stupéfaite de moins souffrir.

Cependant, l'homme, lui, n'appartient qu'à son tourment, et, pour l'apaiser ou le nourrir, il interroge Emma : « Comment avait-elle trouvé sa mère? Vieillie, n'est-ce pas? Et quel genre lui donnaient maintenant ses cheveux teints ! Le départ d'Anaïs, en a-t-il été question déjà? Avait-on parlé de lui? »

Ils touchaient aux abords d'un vaste jardin. Emma aurait voulu en goûter l'ombre, comme tout à l'heure elle avait joui de l'éclat du soleil. Seule, ici, baignée de paix végétale, elle aurait retrouvé jusqu'aux pentes du sommeil. Un moment encore accordé à ce bien-être, rien qu'un moment ! Au détour de l'allée, là, sous les pins, assise sur ce banc, elle parlerait.

Fitz-Gérard essuya son front moite. Un souffle porta jusqu'à lui l'écho d'une valse.

— Elles sont là-bas qui dansent, ricana-t-il, c'est leur musique qu'on entend. Tu trouves ça naturel, toi, de se remettre aux lanciers et à la mazurke quand on a l'âge de ta mère et qu'il y a 28° à l'ombre?

Non, certes, Emma trouvait regrettable qu'accompagnée d'une amie compromettante

et vulgaire, Mme Collinet se précipitât dès 9 heures du matin dans une salle du casino pour y maigrir en musique.

— Alors, à toi aussi on a servi ce bon prétexte? Maigrir? C'est une corvée que s'imposent ces dames, un régime !

Il criait tous ces mots et la jeune fille effrayée lui faisait des signes, afin qu'il parlât à voix plus basse. Mais il continuait du même ton. Se gêner? et pourquoi? Est-ce que sa mère se gênait, elle?

— Ah ! tu auras là un joli beau-père ! Paz, premier sujet au théâtre de Bayonne, ça fait plaisir, hein? Toutes mes félicitations !

Il se leva et fit à la jeune fille une espèce de salut dérisoire qui voulait être dégagé, comique, puis il marcha de long en large, chassant devant lui les pommes de pins, les gros cailloux que son pied rencontrait.

Il avait changé de ton. Passant et repassant devant la jeune fille, il lui jetait un renseignement comme par pitié, penché sur elle, une seconde.

— C'est un aventurier plein de dettes ; il a déjà réussi le même coup à Pau ; je suis renseigné : une veuve dont il a mangé les quatre sous. Divorcé, il entend recommencer le jeu avec ta mère. Quel honneur pour elle ! On

comprend qu'elle chante du matin au soir. Eh bien ! Qu'en dis-tu?

Emma lui saisit la main, le fit asseoir à côté d'elle. Il se trompait, elle en était sûre, ce qu'il prévoyait là était impossible, elle répétait fermement : « Impossible. » Exaspéré, il donnait un sens extravagant, monstrueux à des attitudes qui n'étaient que déraisonnables. Du reste, Emma connaissait la femme qui aimait le danseur, le logeait chez elle, et projetait de l'épouser sans aucun doute.

L'homme jaloux écoutait comme on mange. Cette photographie orgueilleusement montrée par Carmen le premier soir et cachée dans son corsage, son contentement paisible, les soupirs, les confidences du matin, en effet, tout cela était notable et changeait l'aspect des choses.

Il renversa la tête en arrière, aspira l'air jusqu'au fond de sa poitrine, regardant le ciel. Il demeurait ainsi, immobile, la bouche entr'ouverte comme en extase, les joues mouillées de larmes. Troublée, interdite, Emma détournait les yeux. Elle avait su répondre à la jalousie, à la violence, mais cette joie en pleurs, cette joie honteuse à laquelle Fitz-Gérard ne craignait pas de s'abandonner comme s'il eût été seul, la nuit,

dans sa chambre, cela l'étourdissait, la remplissait de confusion. Elle se taisait. Il la prit par le bras. Mais Emma fuyait son regard.

— Tu es une bonne fille, lui dit-il à voix basse.

Dans un grand silence, ils retombaient tous deux à leur obsession ; elle, se demandant comment obtenir de cet homme un départ qu'elle désirait plus violemment que jamais ; lui, recherchant maladivement les mots précis qu'avait dits Emma pour le rassurer tout à l'heure.

Il se leva d'un bond.

— Viens, dit-il, viens les voir !

Il la tenait par la main, guide autoritaire, marchant à longues enjambées. Elle le suivait d'un pas précipité, et parfois leurs démarches au rythme inégal se cognaient tristement l'une à l'autre.

Ils approchaient et distinguaient maintenant chaque note du piano et jusqu'au glissement des danseurs sur le plancher de la salle mauresque qui fait l'angle du casino. Fitz-Gérard s'arrêta, hors d'haleine. Comme il tenait toujours la jeune fille par la main, elle mesurait sa fièvre au battement de ses artères. Allait-il entrer brusquement dans le

bal, lorsqu'il aurait repris son souffle? Non, il s'approcha d'une large fenêtre, aveuglée de l'intérieur par un store de toile qui ne s'ajustait pas rigoureusement à la vitre. Du premier coup, il avait trouvé la fente étroite à travers laquelle pouvait s'insinuer un regard. Il avait dû souvent guetter là, à la même heure.

— Tiens, penche-toi, dit-il à Emma qui l'avait rejoint. Paz est celui qui mène le quadrille ; tu l'aurais reconnu à son habit, du reste. Et il s'assit gauchement sur le rebord étroit d'une fausse colonne. Appuyé sur sa canne, l'œil perdu, tenant à la main son chapeau renversé, il avait l'air de demander l'aumône.

La musique avait cessé. Une dizaine de tout jeunes gens regagnaient par groupes les banquettes de cuir rouge rangées contre le mur. Droite, au coin du piano, régnant sur cette fête enfantine, Anaïs s'éventait avec un énorme mouchoir de poche. Emma brusquement se rejeta en arrière : sa mère était là, assise le dos à la fenêtre, et Paz debout, lui faisait vis-à-vis. La jeune fille sentit battre son cœur, troublée par le hasard qui plaçait tout à coup si près du sien, et comme isolé pour qu'elle le regardât avec plus d'applica-

tion, le visage de cet homme dont elle ignorait le nom la veille. Il était pâle malgré la chaleur, de la pâleur de ceux qui veillent depuis des années, jeune encore, trente-quatre ans aurait-on dit. Les cheveux noirs, très abondants, étaient séparés par une raie mince et livide ; l'œil brun était entouré de longues rides fines et douces comme des rides de femme. Il avait une petite mâchoire fuyante, et, lorsqu'il souriait, ses lèvres bougeaient sur ses dents blanches, semblant dire : « Et alors? »

A côté du visage, soudain, la main apparut, foncée. Les doigts épais aux ongles vernis jouaient avec la boutonnière de l'habit, dont le revers de satin usagé portait çà et là des traces de poudre.

Emma n'éprouvait aucune surprise. Ce danseur, en somme, était à peu près tel qu'elle l'aurait imaginé. Elle était fatiguée et se demandait à quoi bon traîner là, contre cette fenêtre.

— Rentrons, dit-elle à Fitz-Gérard.

Elle voulut le convaincre de sa folie. Ne se rendait-il donc pas compte à quel point cet homme était loin de sa mère. Elle répétait : « Loin, loin. » Elle disait tout ce qu'elle voulait dire avec ce mot et un long geste

qui figurait une distance incommensurable...

Il éclata de rire. Parler de distance quand on parlait d'amour! Il haussait les épaules, répondant durement à Emma et l'appelant « fillette ». Non, il ne s'en irait pas, il parlerait aujourd'hui même à Mme Collinet, tout à l'heure, là, devant les autres, et il corrigerait cet aventurier, il le ferait chasser du casino, grâce à un des administrateurs qui se fournissait de vins chez lui autrefois, chez lui, Fitz-Gérard. Il disait cela en haletant, et ces paroles étaient accompagnées par un air de valse qui chantait la joie d'aimer.

Il courut à la fenêtre :

— Emma, cria-t-il, ils dansent ensemble.

Il étendit le bras de toute sa longueur. Croyant que Fitz-Gérard l'appelait, elle voulut le rejoindre, mais il leva la main, très vite. Ce qu'il réclamait d'elle, c'était l'immobilité. Il voulait se repaître seul du spectacle qu'il était venu chercher. Docile, elle restait à sa place. L'air sentait la tubéreuse. Il semblait à la jeune fille que tout cela durait, durait. Elle le regarda timidement, guettant autour de ses yeux le reflet de ses découvertes. Peine perdue. Sur ce visage durci par l'attention, il ne se passait plus rien. Pour quelle raison, sans bouger la tête

d'un pouce, fit-il tout à coup, de la main droite, glisser son chapeau dans sa main gauche, et, à bout de bras, le tendit-il à Emma?

L'attente se prolongeait, soumise à la durée de la valse. Soudain, Fitz-Gérard se redressa.

— La voilà qui sort, dit-il.

Effrayé, il courut vers la grande allée qui descendait à la ville. Emma le suivait, criant :

— Votre chapeau, prenez du moins votre chapeau !

Il était loin déjà. Il se retourna, hésita, fit mine un instant de revenir en arrière, puis, changeant d'avis encore une fois, il s'élança, coupant au plus court, piétinant les gazons, les fleurs, agitant les bras comme un fou.

IV

Le lendemain matin, au moment où Emma se remettait au travail, Mme Collinet, en peignoir, les pieds nus dans des babouches, entra dans la chambre :

— Allons, je vois que tu t'obstines, dit-elle, et c'est pour quand, cette troisième tentative?

— Novembre, répondit Emma.

Mme Collinet, appuyée des deux bras sur la table, regardait son enfant avec attention.

— Tu ressembles à ton père, dit-elle en se relevant et désignant livres et papiers. Laisse-donc ça tranquille, sotte, j'ai mieux à t'offrir. Tu te rappelles ce terrain aux environs d'Alger, que t'avait légué ta tante Sophie il y a huit ans, et qui ne représentait qu'un loyer dérisoire? On m'écrit qu'il vaut de l'or aujourd'hui, à cause d'un tram qui va grimper de la ville au quartier Saint-Georges. Mais il faut se montrer, négocier sur place, sous

peine d'être volé par les intermédiaires. Ne te soucie pas des frais de voyage, je les prends à ma charge, tant ce déplacement me paraît indispensable. Voilà une façon intelligente d'employer des vacances !

Emma se taisait. Que pouvait signifier cette offre? Il lui semblait que, depuis la veille, on l'avait poussée dans un colin-maillard où chacun lui faisait des niches.

A ce moment, Anaïs entra, elle aussi les pieds nus dans des sandales, son peignoir mal fermé sur un jupon défraîchi. Elle s'approcha d'Emma et lui donna un baiser chargé de force et d'âme, un dernier baiser, aurait-on dit, un de ceux réservés à la minute qui précède les longs départs.

— Alors, quand s'embarque l'héritière? demanda-t-elle du ton le plus gracieux.

— Questionne-la toi-même, répondit Mme Collinet en se levant. Tu ne sais pas à quel point ton inertie me lasse, ajouta-t-elle à mi-voix, tout contre sa fille.

Celle-ci leva la tête, ses yeux fatigués prêts aux larmes, les lèvres entr'ouvertes pour une question, une prière dont elle ne trouvait pas la forme.

Mme Collinet regarda cette enfant maigre dont la jupe de serge noire frôlait son pei-

gnoir de satin. Elle recula d'un pas, sépara les étoffes et laissa tomber sur les cheveux d'Emma une main aux ongles cramoisis, puis disparut dans sa chambre.

Anaïs s'affaissa sur le lit en riant aux éclats :

— Ma parole, elle t'a bénie ou maudite peut-être ! Quel type, cette Zozo ! Un peu effrayante, hein? ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Je n'ai pas peur de ma mère, répondit doucement Emma.

— Tu as raison, le danger ne commencerait qu'à la résistance, et nous n'avons jamais douté de ton obéissance, et par conséquent, de ton départ. Ah ! mignonne ! Visiter l'Algérie, quel rêve ! murmura-t-elle renversant la tête entre ses bras repliés.

Autour de ce corps pesant qui le creusait, le lit apparaissait plus louche, les plis des rideaux plus écrasants. La lumière du jour, elle aussi, changeait d'aspect en éclairant Anaïs. Ce rayon de soleil, à l'abri de tout reproche, en frôlant le jupon rosâtre, semble tout à coup le rayon oblique d'une lampe de foire sur quelque verre cerclé de cuivre au travers duquel l'œil aperçoit l'image obscène et rouge de la guillotine.

L'odeur inquiétante des fêtes foraines s'in-

sinuait dans la chambre, serrait le cœur d'Emma. Anaïs, engourdie par la chaleur, avait fermé les yeux, tombée dans un sommeil lourd qu'énervait, par instant, une mouche entêtée.

La jeune fille descendit l'escalier ; ah ! sortir, marcher ! Un vent brûlant et poussiéreux tenait le milieu de la rue.

Il arrivait aux passants de heurter son épaule, sa hanche, mais ils continuaient leur chemin sans prononcer la moindre excuse. Ce soir, les humains étaient durs. « Tant mieux ! » dit-elle à mi-voix. Elle avait retrouvé toute sa colère contre elle-même. Elle se mit à rire : « Parbleu, elle rendrait d'abord à l'un le service de renvoyer l'autre, et puis on l'embarquerait elle-même, et pour faire fortune, s'il vous plaît ! » Elle rit encore et s'assit, les jambes rompues, sur un banc. Le vent soufflait toujours, remuant ses jupes, soulevant, en face, le rideau rouge rayé de blanc d'une boucherie. Les bras nus, un homme assénait sur un billot des coups réguliers. On apercevait dans l'ombre, pendues à des crocs, des formes pâles, alignées. Leur odeur fade et morte voyageait dans le vent.

Emma reprit sa marche. Ce qui l'avait

frappée, c'était avec quelle dérision sa mère lui parlait de son travail, de ses projets les plus intimes. Avoir échoué deux fois ne signifiait pas qu'on dût échouer toujours. Elle s'arrêta. Et si réellement elle devait ne réussir jamais? Être refusée deux fois encore, ou trois, ou quatre?...

Elle hâtait le pas, comme si on l'eût poursuivie, jusqu'à ce qu'elle tombât, épuisée, là-haut, dans la forêt, où sont les dunes.

Comme une église carillonnait 7 heures, elle avait regagné la maison.

Mme Collinet, refusant toute nourriture, avait écourté le repas de son silence agressif. Anaïs s'appliquait au café. Le nuit tombait. Plus qu'un ou deux cris d'enfant sur la plage. Le reflet d'un fanal agrandissait une tasse de porcelaine, mais, dans la salle étouffante, on n'allumait pas encore. L'ombre était un semblant de fraîcheur.

La porte du jardin grinça, et, dans le vestibule, on entendit traîner la chaussure infirme. Carmen apparut dans la pénombre.

Sa peau éblouissante miroitait comme une eau. Anaïs allongea vers elle une main accablée.

— Eh bien, dit avidement Mme Collinet, comment s'est passée la journée?

— Mal, soupira Carmen en posant son sac sur la table, je n'ai pas récolté plus de 83 francs.

— Quelle honte! dit Anaïs. Un peu de café?

— Non, merci.

— Combien t'ont donné les Arnaud?

— Dix francs, et ils ont exigé des fauteuils de premier rang.

— Et les clients de la villa Faust?

— Rien du tout, ils ont dit que le spectacle était trop court, et puis la danse, ils trouvent ça indécent ou monotone.

Anaïs frappait du poing la table :

« Ce marchandage était infâme, une représentation à bénéfices, on y courait, non seulement par plaisir, mais encore par devoir. »

— Quel chiffre espères-tu atteindre? demanda Mme Collinet.

— J'ai vendu 51 fauteuils, la buraliste en a placé 18, Paz, 14 environ.

— Mais c'est un désastre! cria Anaïs.

— Tais-toi, ordonna Mme Collinet. Puis, après un court silence : Il faut décommander la représentation, prétexter un malaise.

— Impossible, le casino a exigé 250 francs d'avance. Ce qui tourmente Emilio, c'est la facture de son costume. Encore une nouvelle dette, comment la paiera-t-il? Hier soir, il parlait de quitter la France.

On se tut. Mme Collinet se dirigea vers la fenêtre. La nuit venait. Là-bas se levait la lune. L'eau tranquille du bassin faisait son bruit. Emma regardait Carmen ; elle portait une robe de mousseline claire, ouverte en pointe, et d'une main distraite, caressait son cou bombé, sa poitrine blanche. On entendit dans la cuisine tomber, se briser une assiette, mais l'heure était trop grave pour que Mme Collinet réprimandât la servante. Immobile, elle s'appuyait à la fenêtre, de son bras levé très haut, comme pour un signal de détresse.

La main potelée, qui jouait avec les mousselines du corsage, découvrit, en les écartant, la photographie qu'Emma connaissait déjà et la posa sur la table. La tête un peu penchée, Carmen souriait, et comme la première nuit, un doigt posé sur les lèvres, invitait Emma au silence. Sur sa chaise, les bras

croisés, Anaïs endormie, ronflait. « Père, songea Emma, père ! »

« La veste est noire, murmurait Carmen, et la ceinture rouge. » De l'ongle, elle suivait les contours de l'image. « Et les jambes sont noires aussi, serrées dans un maillot fin ». Son doigt, plus lent, errait un peu. De la paume elle effleura la photographie, puis son bras s'y caressa tout entier.

— Madame, madame, c'est un portrait qu'Emilio m'a chargé de vous remettre. Je vous l'expliquais d'abord, parce qu'il fait sombre. Tenez, dit-elle.

De son pas difficile, elle revint vers Emma, l'embrassa dans les cheveux, et soudain lui mordit l'oreille en y glissant un rire étrange.

Anaïs dormait toujours. Carmen chercha dans le vestibule un souffle, une fraîcheur. Vainement. La flamme d'une lampe pigeon éclairait sans trembler les murs salis. Il lui sembla qu'on marchait sur le gravier.

— C'est Fitz-Gérard, dit-elle.

Mme Collinet se retourna violemment :

— Anaïs, lève-toi ! Il faut en finir ce soir.

Au ton de Mme Collinet, Emma s'était levée. L'homme parut. Il faisait presque nuit, mais les quatre femmes debout, il les reconnut à leur taille, tendit la main à chacune d'elles, se rangea aux côtés d'Emma. Ils ne s'étaient pas revus depuis la matinée. Il tenta une plaisanterie :

— Quel brillant éclairage !

— Si cela vous déplaît, fichez le camp, répliqua Mme Collinet.

Et la dispute commença. Elle le chassait. Lui, parlait d'argent gaspillé, de ruine. Elle le chassait encore, exigeant son départ pour le lendemain. Lui, évoquait une longue suite de mensonges auxquels il avait fait semblant de croire.

— Trop heureux de les avaler ! cria-t-elle.

— Trop plein de pitié pour ta vie honteuse ! cria-t-il.

— Goujat ! lança Anaïs.

— Et celle-là, ta complice, la femme des rendez-vous à la Varenne !

— Pourquoi pas? répondit Mme Collinet.

— Tu avoues?

— Tout ce que tu voudras !

Il avançait vers elle :

— Zozo de l'Alhambra bordelais, je te méprise, dit-il posément.

Mme Collinet éclata de rire. Elle riait sincèrement, de bon cœur, et ce rire, dans la chambre obscure, frappait comme un signe de sa force, comme un drapeau voyant à son poing. Fitz-Gérard l'avait saisie aux épaules. Le rire se prolongeait, toujours aussi aisé, aussi sincère.

— Tais-toi, cria l'homme, je t'ordonne de te taire !

— Et moi je te conseille de te calmer, ou tu vas mourir d'un coup.

— Elle le souhaite peut-être !

— Tu vas voir que non !

Et, empoignant une carafe, elle lui en jeta l'eau à travers la figure. Il recula, saisi. Son talon cogna le pied d'un fauteuil à roulettes qui manqua brusquement derrière lui. Il trébucha, les bras étendus, recula encore et se trouva à la fois ridiculement assis et tombé. Hors de lui, il laissa échapper vers sa maîtresse une injure basse. Elle tourna le bouton électrique, la lumière se fit. D'un bloc, surgi comme d'une trappe, avec la table toute servie au milieu, le groupe apparut.

Mme Collinet s'approcha de sa fille et lui parla à voix basse en regardant Fitz-Gérard. Il clignait des yeux, le front trempé d'eau et de sueur. Maladroit, des deux mains, il

tâtait ses poches, cherchant un mouchoir.

— J'attends, dit posément Mme Collinet.

Chacun regardait Emma qui marchait vers l'homme, en contournant la table. Contre lui, très près, de face, elle chuchotait. Il écoutait, tête baissée, et, sans la perdre de vue, essuyait les places du veston clair où l'eau faisait des taches sombres. La jeune fille s'écarta de lui un peu, elle avait dit tout ce qu'elle avait à dire.

— Anaïs, ouvre la porte, commanda Mme Collinet.

L'homme se leva. Anaïs, en ricanant, s'élançait pour obéir, lorsque Fitz-Gérard lui saisit le bras au passage :

— Pas si vite, mon ange, dit-il d'une voix tremblante et sourde. Tu l'ouvriras, cette porte, sois tranquille, ou plutôt nous allons l'ouvrir ensemble. Eh bien, pourquoi recules-tu maintenant? Viens, ma belle, viens te promener avec moi sur la plage.

Il entraînait peu à peu Anaïs, malgré sa résistance.

— Voyons, Alfred, lâchez-moi, lâchez-moi, vous me faites mal, je vous assure que vous me faites mal.

Elle disait cela d'un ton posé, mondain, comme si, seule, avec un fou furieux, au

moyen de cette ruse enfantine, elle espérait le calmer, réveiller en lui le souvenir lointain de sa raison perdue.

Écartant Emma, Mme Collinet rejoignit le couple.

— Il a raison, dit-elle d'une voix haute et gaie, partez tous les deux et partez ensemble. Anaïs, je te le donne. Il est bon encore, regarde sa nuque ! Il soignera les crampes dont tu te plains la nuit.

Alors, Fitz-Gérard se retourna, le front rouge. Pendant une seconde, il voulut parler, quand soudain, repoussant Anaïs, il se coucha sur la table, à plat ventre. D'un coup, son bras racla la nappe, balayant les assiettes, les verres. Un fracas. Un silence. Et, dans un coin, comme une bille d'enfant, un noyau de cerise roula.

— Bonsoir, mesdames, dit-il ; au plaisir !

Et il sortit claquant les portes.

Après un temps long, Anaïs grogna :

— Bon voyage !

— Faut-il appeler Mélanie? dit Carmen timidement.

— Laisse, répondit Mme Collinet, on balaiera demain matin. Une affreuse vaisselle !

S'il est vraiment parti, je paie bon marché son départ. Allons Anaïs, approche, et toi Carmen, sors tes chiffres, faisons nos comptes. Il s'agit d'y voir clair, ce soir.

Un peu reculée dans l'ombre, Emma regardait autour de la table le nouveau groupe commencer sa petite vie. Du sac pendant à son bras, Carmen tirait des papiers salis, une liasse rouge, un crayon minuscule qu'elle posa sur la table.

— Un bilan, disait Mme Collinet, il nous faut une sorte de bilan.

La boiteuse ne répondit pas, mais tourna la tête vers l'angle obscur où se tenait Emma. Était-ce pour recourir à elle ou pour dénoncer sa présence qu'on semblait avoir oubliée? Les yeux des deux autres femmes suivirent le regard de Carmen et se posèrent sur la jeune fille. Comme appelée, elle fit un pas, puis un autre. Tout se passait silencieusement, mollement, ainsi que dans les rêves. « Que veut-on de moi encore? » se demandait-elle. Sa main potelée devant la bouche, Carmen toussa. Aussitôt, comme dans certaines horloges dont un carillon diabolique met en mouvement les personnages, tout bougea dans la chambre, les femmes sur leurs chaises, le crayon aux doigts

de Carmen, la nappe tirée par les mains de l'une et de l'autre.

— Rends-moi donc le service de faire quelques pas autour de la maison, dit Mme Collinet à sa fille. Si tu rencontres Fitz-Gérard, tu lui parleras ; si tu ne le rencontres pas, promène-toi, la nuit est belle. Va vite !

« On se méfie de moi, on m'éloigne », songea Emma. Qu'importe ! elle préférait sortir une heure.

— Oh ! vous m'avez fait peur.

Elle s'était positivement butée contre l'homme tapi dans l'ombre du jardin, le faux col lâche, la cravate dénouée.

— Je t'attendais, dit-il. J'étais certain que tu aurais besoin de prendre l'air après cette scène abominable.

— Parlez plus bas, on peut vous entendre.

— Ça m'est égal !

— Ne restons pas là, je vous en prie.

— Que disent-elles là dedans?

— Rien. Elles font des comptes.

Ils sortirent. Pour la troisième fois de la journée, Emma se retrouvait avec lui sur le boulevard désert, méconnaissable à cette

heure, baigné par la lune d'une clarté funèbre. Ils marchèrent en silence. Au bout d'un instant, Fitz-Gérard saisit le bras de la jeune fille.

— Pardonne-moi, murmura-t-il, j'étais fou depuis des années.

Inconsciemment, elle hâtait le pas.

— Dis que tu me pardonnes?

Il ajouta comme pour lui-même :

— Je ne suis pas méchant. Je portais des fleurs au cimetière.

Ils étaient arrivés sur la place. Ils se regardèrent sans honte. Ils pleuraient tous les deux.

— Je partirai, puisque tu l'exiges, puisque tu me chasses aussi. Mais dis que tu me pardonnes? Dis-le !

Incapable de parler, elle hochait la tête, et ce geste signifiait l'oubli de tout, la pitié, la misère de cette heure. Elle s'était assise sur un banc. Sur une chaise de fer, Fitz-Gérard lui faisait vis-à-vis. Un peu penché, il avait pris la main d'Emma dans la sienne. C'était comme un rendez-vous, dans un square, au clair de lune, entre un vieil homme et une toute jeune fille, et les passants devaient sourire qui ne voyaient pas leurs yeux.

Fitz-Gérard racontait à travers ses larmes :

— Quand tu étais petite, j'avais honte devant toi, et pourtant j'étais heureux, je te

l'avoue, Emma, heureux ! heureux ! heureux !

Il prononça le mot, d'abord avec réflexion, puis avec recueillement, puis avec une profonde surprise. Il rêva un moment et fit au-dessus de sa tête un grand geste :

— Suis-je mort? dit-il tout à coup dans un rire.

Sans réfléchir, la jeune fille saisit les mains de Fitz-Gérard, les pressa dans les siennes. Stupéfait, il la regardait balbutiant : « Merci ! » au milieu d'un sanglot craintif. Elle cherchait à le consoler, souffrait de le découvrir désespérément seul comme elle-même. Cependant, depuis qu'Emma, pitoyable, tient ferme la main malheureuse, quelque chose a bougé dans son cœur, comme un nouveau sang plus doux, plus tiède, qui inonde sa poitrine, ses bras. Ainsi doit monter le lait au plus profond des seins gonflés avant que l'enfant naisse.

L'homme s'était tu. Soudain, il se précipita aux genoux d'Emma.

— Je regrette, criait-il, je regrette tout, même les bons moments ! Vois-tu mon repentir, au moins? » demandait-il d'un ton anxieux. Puis il ajouta tranquillement : « Tiens ! donne-moi un coup sur la figure !

— Levez-vous, s'il vous plaît. — Emma

semblait effrayée. — Levez-vous, on nous voit.

Il se mit à rire :

— Qu'est-ce que ça peut me faire, les autres, puisque mon but, c'est toi, maintenant, ton pardon ! Dis que tu viendras quelquefois me voir, aux vacances. Dis que tu me permettras d'aller te chercher au lycée pour une sortie, une promenade?

Il quêtait ces minces faveurs d'une voix pathétique, mais sa bouche essayait un sourire. Il découvrait une issue à son malheur, une issue dérisoire, mais une issue. Allons ! Il pourrait vivre encore, réjouir un peu son cœur exténué.

— Entendez-vous? On m'appelle, dit Emma.

Ils aperçurent Carmen qui leur faisait des signes. Sa démarche boiteuse semblait de loin une farce de mauvais goût. Fitz-Gérard se releva, mais sans hâte, mâchant des injures, des menaces. Sur sa manche, la main de la jeune fille se posa, très calme. Carmen les regardait, la tête rejetée en arrière. Essoufflée, souriante, elle approcha :

— Je savais que vous l'aviez trouvé, qu'il rôdait autour de la maison.

Elle cligna d'un œil. Tournée vers l'homme, elle ajouta pour lui, en confidence :

— Monsieur, vous êtes tombé juste en vous fâchant. On m'envoie vous chercher, on vous fait des excuses, on vous respecte.

— Trop tard, ma petite. » Fitz-Gérard consulta Emma du regard. J'ai pris d'autres dispositions, dit-il, d'un air triomphant, et il s'assit, les jambes croisées, balançant un pied. Retourne d'où tu viens. Demain soir, je dîne à Bordeaux, et c'est à Royan que je terminerai mes vacances.

— Il est fou, répondit Carmen ! Et cet homme comme il faut qui s'en va le col déboutonné, dans la rue ! Attendez que je vous aide !

Elle étendit la main. Il la repoussa :

— Laisse, dit-il, je ferai bien sans ton aide ! tes doigts sentent la pommade !

Il y eut un silence. Fitz-Gérard nouait sa cravate. Carmen doublait servilement chacun des mouvements de l'homme d'un mouvement pareil, mais à peine indiqué. Emma se demandait de quelle façon la boiteuse prendrait dignement congé, lorsque celle-ci glissa dans l'oreille de Fitz-Gérard deux ou trois mots qu'Emma n'entendit point. Il fit : « Non ! non ! » brutalement. Elle se pencha vers lui pour murmurer d'autres mots et d'autres encore, auxquels il continuait de

répondre : « Non ! » Mais il écoutait, demeurait.

Emma voyait cela, et aussi, maintenant, les petits gestes de Carmen vers l'épaule de l'homme, vers les cheveux, le bord de l'oreille. Quelle aisance ! Quelle sûreté ! Caressante, elle semblait tour à tour flatter un animal, toucher un jouet, manipuler un outil.

— Rentrons, dit-elle soudain, comme donne le signal du départ celui qui sait le moment venu.

Fitz-Gérard leva les yeux au ciel :

« Qu'a-t-il? » songeait Emma lorsque, n'y pouvant croire, elle l'entendit lui demander :

— Qu'en penses-tu, puisque, maintenant, c'est toi qui décides?

Carmen rit. Les yeux d'Emma erraient de l'homme à la fille. Il insista :

— Dis-moi ce que tu penses, Emma, dis-le-moi?

Alors, en réponse, la tête un peu penchée, elle ouvrit les mains, simplement, de ce geste qu'on voit aux statues de certaines Vierges déchirantes.

Pourquoi se fatiguer à vouloir comprendre? C'était inutile. Chacun, hormis elle, avait sa

vie nouée à d'autres vies, douces ou hostiles, mais proches, du moins, proches ! Tandis que, pour elle, tout se déroulait loin, comme dans un autre monde. Par quelle erreur, il n'y a qu'un moment, un être humain s'était-il agenouillé devant elle? Qui avait-elle remplacé pendant une seconde? Un témoin, voilà ce qu'elle était, mais un témoin à qui l'on ne disait pas tout.

En vain, Fitz-Gérard, le bras passé sous le sien, lui explique-t-il l'avantage de ce retour à la villa Saphir, de la vie reprise « sur de nouvelles bases ». En vain lui fait-il des promesses de sorties, de cadeaux. Elle n'écoute plus rien.

Au bout d'un moment, il lui parut qu'une main frôlait sa taille. C'était celle de Carmen. L'homme les avait dépassées, se hâtant vers la maison, seul, et presque en courant.

Plus trace de désordre. La table est couverte d'une nappe élégante.

Anaïs sert des liqueurs. Fitz-Gérard tient dans ses bras une femme un peu distraite, mais il ne le remarque pas encore, il aime pour elle et pour lui.

Lorsque Emma paraît, il se renverse en arrière, et triomphe en rougissant. Lorsqu'il resserre son étreinte, Mme Collinet dit :

— Attention, vous me faites mal !...

Carmen observe qu'il y a encore 26 degrés au thermomètre du jardin.

— Bois, dit Mme Collinet, on te doit au moins un verre d'eau fraîche. Sers-la, Anaïs. Et vous, dit-elle à Fitz-Gérard, jetez votre portefeuille sur la table. Cette pauvre fille a besoin d'argent.

— Bah ! Et combien lui faut-il?

— Huit cent cinquante francs, retorque Carmen, les yeux baissés.

— Mazette ! à ce prix tu entretiens non pas une danseuse, mais un danseur.

Il avait retrouvé ce ton qu'Emma haïssait autrefois, lorsque, heureux, il plaisantait familièrement avec les maîtres d'hôtel.

— Allons, prends, dit-il, et vous, Anaïs, allez chercher un chapeau et des gants. J'invite tout le monde à finir la soirée au café-concert.

Ils étaient partis, riant, chantant, Carmen la dernière.

Dans la salle à manger éclairée par une

seule ampoule, les chaises brutalement quittées semblaient chacune, de-ci, de-là, attendre. La jeune fille regardait stupidement sans les voir les verres de liqueur vides. Comme on réussit à s'éveiller, elle réussit à tourner la tête. La porte était grande ouverte sur le couloir. Avec quel entrain, quelle hâte ils s'en étaient tous allés ! Emma se leva. La porte du vestibule, ouverte ! Ouverte aussi la petite grille du jardin ! Emma restait, Emma n'oublierait pas de refermer derrière eux.

Erreur ! Détachée de tout, d'elle-même, un désir singulier lui vint de regarder, du trottoir d'en face, la maison aux portes ouvertes. Une seule fenêtre était éclairée. Par transparence, la lumière faisait apparaître les gros dessins du rideau de guipure canaille. Riche et noble, le magnolia voulait corriger l'impression pénible que donnait la fenêtre. Vainement. Isolé dans l'air, séparé de la maison, il ne pouvait rien pour elle irrémédiablement louche, abandonnée dans la nuit comme après un mauvais coup.

A reculons, pas à pas, Emma s'éloigne. Elle ne distingue plus que l'arbre, la fenêtre, puis, rien. Sans chapeau, dehors, seule sur le boulevard, elle se sent curieusement libre et disposée à faire une promenade.

Elle marcha vers la plage et descendit l'escalier dont les dernières marches étaient épaissies par le varech. Une barque échouée rendait sensible l'espace. Lointaine et sage, l'eau du bassin se mêlait à la nuit. Presque aussitôt, la jeune fille aperçut un autre promeneur qui marchait en regardant le sable. Il avançait vers elle, lorsqu'il s'arrêta, fit craquer une allumette. Cette bouche, aux lèvres remuantes où colle une cigarette, Emma l'a reconnue. C'est elle qui, pendant la dispute, ce soir, souriait, au plafond, invisible. Chaussé d'espadrilles, la chemise sans col, mal fermée, on le croirait, ce danseur, un maître d'hôtel, qui, sa besogne d'office terminée, va, paresseux, négligé, à quelque rendez-vous.

Il fumait, soucieux. La lumière d'un réverbère accrocha son menton, son cou nu. Emma put distinguer là, et là un peu plus bas, la place claire et tendre préservée du hâle par la cravate et le linge. En découvrant ainsi un peu de l'intimité de ce corps, de sa réalité secrète, Emma se sentit blessée, et cependant, très loin, tout au fond d'elle-même, fraternelle. Un être humain, vulnérable, mortel, c'était un être humain, ce danseur !

Elle le vit soudain qui faisait de grands signes. Qui appelait-il ainsi? C'était Carmen. Elle avançait, butant et cahotant dans le sable. En quelques bonds faciles, Paz la rejoignit. Ils s'assirent côte à côte, protégés par le petit mur d'une cabine. La fille doucement posa la joue sur le bras de son ami. Lui gardait son front soucieux, sa lèvre mordue. Sans rien dire, elle tira de son corsage les billets que Fitz-Gérard avait laissé prendre tout à l'heure dans son portefeuille. Un à un, elle les dressait dans l'air devant les yeux d'Emilio et les plaçait dans la poche intérieure du veston. Ensuite, rêvant, ils demeurèrent l'un contre l'autre, elle, la joue appuyée à ce corps immobile, lui, la tête droite, tous les deux perdus dans un large repos.

Parfois, la boiteuse caressait la cuisse du danseur, sa jambe. Soudain, elle bougea dans le sable, grotesque et s'aidant des mains, comme le font les tout petits enfants. Lui n'avait pas daigné tourner les yeux. Lorsqu'elle eut trouvé sa place, elle sourit, car cette place était en face de lui, à genoux. L'homme tendit les bras vers elle. Sans hâte, d'un mouvement tranquille, elle approchait, toujours sur les genoux. Il la prit bien contre

lui, et, lui soutenant la nuque, avec une tendresse infinie, il lui baisa la bouche. Elle recevait et rendait le baiser, ses beaux bras caressants noués autour du cou masculin. Ainsi liés l'un à l'autre, ils se balançaient mollement comme des plantes, et soudain tout parut risible à Emma, hors le ciel, la nuit complice, hors ces deux visages dont le regard a fui et qu'une gravité mortelle fatigue.

DEUXIÈME PARTIE

I

Ce fut le lendemain du soir fameux que Mme Collinet remit à sa fille un billet pour Alger, et lui fit part de son prochain mariage. La jeune fille préféra se soumettre, fuir et se taire. Qu'aurait-elle empêché, du reste? Carmen était partout, prête au travail, au dévouement. Peut-être le baiser de la nuit était-il un baiser d'adieu?

Entre Mme Collinet et Fitz-Gérard aucune violence. Point d'ironie. Un avis donné, un avis reçu : l'homme regagna Bordeaux le soir même. Il avait pris congé d'Emma. Seul avec elle, il n'avait rien dit d'autre que : « Adieu, viens me voir un jour. »

Anaïs demeurait jusqu'aux noces, visiblement de trop, son rôle joué. Et, chaque jour, deux fois, le fiancé ouvrait les portes.

C'était à l'heure du déjeuner, du dîner. Il marchait à longs pas silencieux. On n'entendait plus dans la maison ni valse, ni romance. Chacun semblait occupé par un travail invisible.

Tous la conduisirent jusqu'à son wagon. En avance, ils trompèrent leur attente par des allées et venues le long du quai, séparés en deux groupes qui croisaient leurs pas ennuyés. Carmen accrochée à son bras, la jeune fille voyait passer et repasser sa mère entre Emilio et Anaïs. Tous deux parlaient, la tête un peu penchée vers Mme Collinet qui leur répondait à peine. Emma les observait à chaque rencontre, étonnée de ne positivement plus rien sentir à leur vue.

Au moment des adieux, Mme Collinet embrassa sa fille.

— Je vous regrette, murmura Carmen.

Emilio lui baisa la main en joignant les talons ; et le train s'ébranla.

Tout à coup, séparée d'eux, Emma les aperçut tous les quatre, nettement alignés contre le ciel, condamnés, semblait-il, à demeurer ainsi sans changer d'attitude ni d'âge. Elle s'éloignait à toute vitesse ; eux restaient, vidés de leur malice, de leur poison.

Le mouchoir de Carmen flotta une seconde, puis tout disparut.

Il était 11 heures du soir lorsqu'elle arriva à Port-Vendres. Son bagage cahoté sur une brouette, elle chercha le paquebot à l'amarre. Elle avait le droit de passer la nuit à bord, puisqu'on levait l'ancre au matin.

Dans sa cabine à deux couchettes, personne. Un homme l'avait guidée jusqu'à la porte, pour disparaître aussitôt. Le bateau semblait abandonné. Assise sur un pliant, Emma regardait les murs grisâtres, le lavabo d'acajou, la vis robuste du hublot. Les yeux ouverts, toute droite, elle s'endormait un peu, comme ayant touché un but provisoire.

Un bras jeune, frôlant son épaule, la tira de son demi-sommeil. La femme de chambre du bord changeait l'eau des carafes. C'était une fille blonde, dont le visage surprenait par sa justesse et sa gaieté, et si bien faite que sa robe d'uniforme en coton à rayures prenait, en l'habillant,

l'aspect d'un costume de théâtre neuf et fin.

— Vous voyagerez seule, dit-elle. Huit passagers seulement en seconde. Il y a l'escale de Barcelone, mais nous n'attendons personne.

— Tant mieux, répondit Emma.

— Dois-je préparer le lit?

— S'il vous plaît. Voulez-vous me dire votre nom?

— Élise.

Cependant que, vive, elle faisait sa besogne, la lumière criarde du plafonnier tombait sur son visage, mais ne rencontrait que des lignes pures, créant des ombres parfaites.

— Bonne nuit, dit-elle en souriant.

Contre l'étroit panneau de glace incrusté dans l'armoire, le touchant presque du front, Emma regarde la ligne mal dessinée de ses sourcils, l'espace qui sépare les yeux du nez mince et long. Dans son visage, à elle, quel désordre ! La bouche, la bouche devrait être là. Elle rougit brusquement, et si fort que, brûlante, elle dégrafe le haut de son corsage. Son cou se reflète, nu, dans la glace. Elle le palpe, curieuse, puis, sans se perdre de vue, lentement elle se déshabille toute en-

tière. Alors, confuse, mais avec une résolution grave et calme, elle se contraint à regarder enfin, pour la première fois, à bien connaître la fatalité de la forme que lui a donnée sa naissance.

Emma Collinet. La voilà, telle que l'ont faite un jour son père et sa mère, à jamais. Quand on dit Emma Collinet, c'est ce corps qu'on désigne, ce corps caché par les vêtements, mais le même à chaque minute et la nuit quand elle dort, ce corps pauvre, inégal, où les yeux ne trouvent de joie, qu'un instant, autour des seins roses.

Elle éteignit la lumière, s'étendit dans son lit. Elle pleurait silencieusement, comme interdite par une dureté ignorée d'elle jusqu'à cette seconde. L'étroitesse de sa couchette l'obligea à ramener contre son corps son bras gauche qui frôlait le cadre. Ah ! comme ce bras a trouvé sa place sans offenser la poitrine ni la hanche ! Quelle amitié ancienne, quelle pitié entre les membres d'un même corps, qu'il soit beau ou laid ! La main s'allonge contre la cuisse sans peser sur elle. L'ongle déguise son tranchant. La jambe s'appuie à la jambe, de tout son poids, sans nuire, et la cheville connaît depuis toujours la place creuse qu'épouse avec joie

l'autre cheville, quand elle a décidé de reposer là.

La pulsation du navire l'éveilla vers 7 heures. Elle sauta de sa couchette, et, à genoux sur l'autre lit, par la vitre du hublot, chercha la côte qui avait disparu. Elle tourna la tête vivement, sans avoir regardé ni le jour d'été, ni la mer. Cheveux épars, dans sa longue chemise, gauchement assise sur ses talons, elle semblait une petite fille dont un manque de mémoire interrompt la prière. Ses doigts s'appuyaient contre sa bouche, d'un geste effrayé. Elle découvrait la réalité de son voyage. Elle était sur un bateau, seule. Elle allait à Alger, seule, discuter une affaire avec des hommes. Accepter dans une chambre, à Arcachon, un carnet vert plein de feuillets jaunes et roses, signifiait cet isolement, cette peur. Elle fit : « Ah ! ah ! » et, dans le mince espace réservé entre les deux lits, se mit à piétiner ridiculement de long en large.

Mais au lieu d'engourdir son angoisse, la marche l'augmentait.

« Je vais mettre mes bas, » dit-elle à voix haute, pour arrêter son vertige. Le claquement d'une porte la fit tressaillir.

Dans la cabine voisine, une dispute commençait. Emma distinguait à travers la cloison, menant le train, une voix féminine singulière, tantôt aiguë, tantôt grave, cependant qu'une autre voix, celle d'un homme, moins rauque, tremblante, se contentait de jeter dans la discussion, comme un cri, à intervalles réguliers, quelques syllabes, toujours les mêmes, un petit nom sans doute.

La jeune fille, malgré elle, et durant un long moment, écouta ces accents étranges. Elle porta la main à son cœur qui maintenant battait, plus sage. Elle respirait mieux. La violence positive de ces humains, l'avait délivrée de son angoisse vague. Elle boutonna ses bottines, saisit son jupon, sa robe noire. L'étroitesse, la nudité du lieu où elle était condamnée à se mouvoir, l'isolaient avec ses habits. Ils lui paraissaient nouveaux, pleins de détails inconnus. Elle les touchait sans joie, et lentement passait ses manches.

Il était 9 heures. Elle suivit le couloir, monta l'escalier, sans tenir la rampe ; le temps était beau, si calme qu'on aurait cru descendre un fleuve.

A l'avant du bateau s'ouvrait le salon-fumoir, chaud et triste, avec des panneaux de bois marron, des rideaux sombres ; au milieu, une grande table, qui conviendrait à Emma pour étaler ses livres. Elle entra, se croyant seule, lorsqu'un grincement insolite lui fit tourner la tête.

Accroupi dans un fauteuil de fausse tapisserie et vêtu d'un complet beige qui le mêlait aux coussins, un homme, la tête penchée sur un violon, en serrait et desserrait les clefs. Il lissa les crins de son archet, puis se lança dans un exercice qu'il recommençait interminablement, comme à l'école.

Emma quitta la place ; c'était ailleurs qu'il fallait chercher la solitude.

Sur le pont, du côté de l'ombre, hommes, femmes, cinq ou six, bavardaient ou sommeillaient, étalés. Au midi, là, un seul voyageur, sa chaise appuyée à l'unique cloison de tôle peinte. Le visage ainsi protégé contre le soleil, il semblait dormir, un livre ouvert sur la poitrine. Auprès de lui, un fauteuil de toile qu'Emma voulut prendre pour s'installer à l'écart. L'homme se redressa et cria : « Kati ! » C'était la voix de tout à l'heure, la voix suppliante, qui répétait un nom,

le même encore. Une femme parut. Son ombre était maigre et comique : disgracieuse, elle avançait, pesant tantôt à droite, tantôt à gauche, vêtue d'une robe bleu marine, sans chapeau, les cheveux gris lisses aux tempes, le front découvert. De cette voix extrême qui avait tant surpris Emma, elle avait répondu à l'appel de son nom. Elle portait des petits coussins ; avec une douceur infinie, elle les posa sous les reins de l'homme. Il remerciait en lui baisant les bras, les mains. Elle laissait faire sans prêter la moindre attention à ces caresses. D'un geste bref, elle ramassa le fauteuil contre lequel la jeune fille se tenait debout, s'y allongea, éclatant d'un rire violent qui raclait sa gorge et n'intéressait pas ses lèvres. « Rentrons, » se dit Emma. Il semblait n'y avoir de place pour elle nulle part.

Ces disputeurs du matin, par la suite si bien d'accord, Emma les aperçut dans la salle à manger, à la table que le maître d'hôtel lui désignait comme étant la sienne. L'homme devait avoir un peu plus de trente ans : la tête trop ronde, le teint trop ardent, les cheveux roux, luisants et clairsemés. On

ne savait quoi de tendre et d'effrayé, qui surprenait, voyageait dans son œil, autour de ses prunelles brunes. Il se leva et dit en saluant : « Docteur Rouboff. » Alors la femme, de sa voix rauque, avec un rire inexplicable, ajouta : « Et Madame ! »

A la gauche d'Emma une quatrième place restait vide et donnait au repas une allure froide et manquée. De minute en minute, mais d'une façon qui n'était pas machinale, Mme Rouboff disait à son mari : « Mange, Albert ! » comme on dit à un nourrisson, à un enfant débile ; puis elle riait en regardant Emma, du même rire consternant qui plissait son œil bleu sombre sans le rendre joyeux. Elle était vieillie plutôt que vieille, quarante-six ou huit ans, sans doute, la bouche fine, les traits délicats, fatigués, pris dans un teint jaunâtre, le dos un peu voûté, un peu rond et le cou des femmes d'âge :

— Descendez-vous à Majorque? à Alger? demanda-t-elle à Emma?

— A Alger.

— Nous aussi, dit Rouboff, et la couleur ardente de son visage bougea entre ses pommettes et ses tempes.

Mme Rouboff tourna la tête vers lui, d'un

seul coup, comme pour le réprimander ou le démentir. Ils se regardèrent pendant une seconde, l'œil bleu soudain immobile et froid, l'œil brun un peu mendiant, puis, de l'index, la femme, sur le veston de son mari, chassa lentement une poussière.

— Je le conduis au soleil, dit-elle à Emma. Si la fièvre le quitte, avant deux mois, il sauvera le rein qui lui reste. Ça vaut bien que je fasse l'aide-dentiste à l'hôpital pendant trente semaines !

Et elle recommença de rire, de son rire inhumain. Lui souriait, semblait dire : « Mais oui, tout cela est vrai, pourquoi le cacher? Pourquoi cacher quelque chose? »

— Qu'appreniez-vous tout à l'heure, en vous promenant sur le pont avec un livre?

Elle questionnait sans discrétion, habituée à traiter les secrets d'autrui aussi brutalement que les siens.

— De l'algèbre, balbutia Emma en rougissant.

Mme Rouboff répondit par un éclat de rire.

Pour corriger cette dureté, sans doute, Rouboff posa légèrement sa main sur le poignet d'Emma.

— Pourquoi la touches-tu? dit brusquement Mme Rouboff. Et maintenant, pourquoi ne la touches-tu plus?

Nerveusement, la main de l'homme s'était refermée puis ouverte, comme tirée par un fil. Alors Mme Rouboff s'esclaffa, si violemment, cette fois, qu'elle enfouit sa bouche, ses yeux, tout son visage dans la serviette qu'elle avait saisie, pour y tousser à longues quintes.

— Bois, Kati, bois !

Il s'était précipité vers elle, un verre à la main, très rouge, trop ému, un peu servile. Elle le regarda, calmée soudain, et, en le repoussant :

— Il fait trop chaud pour toi, monte, nous te suivons, le repas est fini, du reste.

— C'est un bon garçon, mais fatigant, dit-elle à Emma, et, passant son bras sous le sien : Moi aussi j'ai maigri, jadis, pour gagner des diplômes, et j'avais quarante ans. C'est alors que j'ai connu Albert.

Dans l'escalier, au long d'un couloir, elle dirigeait la jeune fille, la faisant passer devant elle, avec des gestes doux. Arrivés sur le pont :

— Étendez-vous là, — elle désignait le fauteuil de toile. — Albert vous tiendra com-

pagnie. N'est-ce pas, Albert? Après quelques tours de promenade, je vous rejoins.

Elle passait et repassait devant eux, les bras croisés comme un homme, la tête basse, semblant faire des calculs. Lorsqu'elle s'arrêta, on eût dit qu'elle voyait Emma pour la première fois. Sourcils levés et cils mi-clos, avec une attention profonde, elle la considérait sans le moindre ménagement, comme on considère un objet décrit par quelqu'un la veille.

Rouboff toussa, puis, de sa poche, tira une paire de lunettes aux verres fumés, qu'il chaussa vivement. Mme Rouboff s'approcha de la jeune fille, déboutonna le col, retroussa jusqu'au-dessus du coude les manches du corsage :

— Voilà, c'est mieux ainsi, pour votre santé.

Puis tournée vers son mari :

— Regarde, Albert, elle a les bras d'une enfant et le cou très frais, tout neuf.

Lui, les yeux masqués, répondait cérémonieusement : « Oui, oui. » Sous la branche d'écaille, autour des tempes, une rougeur imperceptible voyageait comme une ombre.

— A mon tour ! dit Mme Rouboff. Elle dénuda son bras gauche, maigre, serré pour-

tant dans les étoffes. Elle se plaça aux côtés d'Emma, touchant du poignet le poignet, du bras nu le bras nu de la jeune fille.

— Voyez ! dit-elle, en montrant sa peau sèche et vieille :

Rouboff, le cou bizarrement tendu, regardait la mer.

— Qu'as-tu? demanda Mme Rouboff.

Elle s'assit au bord d'une chaise longue voisine, les coudes sur les genoux, le menton dans les paumes. Son œil triste rêvait de biais. Soudain, elle appuya sur tout son visage, pendant deux ou trois secondes, ses mains fines, incroyablement ridées :

— Comment vous appelle-t-on? demanda-t-elle.

— Emma Collinet.

— Eh bien ! Emma, voici l'heure de la sieste. Dormez, il le faut.

Disant cela, elle s'allongea tout d'une pièce, sans chercher, des épaules ou des coudes, une position favorable au repos. Déjà, elle semblait tomber dans le sommeil.

Rouboff étendu, les mains molles, le regard invisible, à la seconde, avait obéi. Dormait-il réellement, un peu incliné vers Emma qui, sans bouger les yeux, devinait sa forme?

Il accaparait l'attention depuis qu'il était

immobile. Impossible d'oublier cette présence. Dans l'abandon du sommeil vrai ou feint, ce corps vivait d'une vie nouvelle, animale et abandonnée qui gênait Emma, comme gêne une haleine trop proche.

Fermant les yeux, elle crut abolir son malaise en abolissant la vue qu'elle avait de ce dormeur. Mais non ! Il existait encore. L'oreille d'Emma s'énervait à guetter la respiration de cet homme qui vivait là, contre elle, baigné dans la même chaleur. Elle était sûre, elle était certaine qu'à l'abri de ses lunettes sombres, il posait sur elle un regard peut-être moins craintif. Il la dévisageait, et cela tant qu'il en avait envie, comme on dévisage une inconnue trouvée morte au bord du chemin. Et l'autre, sa femme, peut-être que, feignant le sommeil, elle aussi guettait la jeune fille, derrière ses cils rapprochés?

Emma ouvrit les yeux. Mme Rouboff dormait. Son corps décent n'avait pas bougé d'une ligne. La bouche entr'ouverte, elle dormait dans un oubli profond, réussi, des autres et d'elle-même. Et Rouboff? Il avait pâli autour des narines, au coin des lèvres. Une sueur fine mouillait sa tempe. Lui aussi s'était assoupi pourtant, comme un homme

parmi les hommes, simple et qui accepte leur regard.

L'escale de Barcelone se prolongeait. On n'en finissait pas d'embarquer les marchandises. Le dîner commença au grincement des poulies et des treuils. On desservait le potage lorsqu'un voyageur en smoking poussa la porte de la salle à manger. Il regardait autour de lui ; le corps droit, mais sans raideur, les mains dans les poches, gracieux, il avançait entre les tables, cherchant sa place ; c'était le quatrième convive. Appuyé des deux mains au dossier de sa chaise, il fit trois saluts, et se nomma. Rouboff debout présenta Emma, sa femme, et lui-même, nerveux, empourpré.

— Du champagne, et pas de potage, commanda Guérin, en tapotant l'épaule du garçon. — Puis-je fumer? demanda-t-il à Rouboff et à Emma.

Que ce fût en parlant à l'une des deux femmes ou à l'homme, il approchait tout près du leur son visage souriant, guettant une réponse, la tête inclinée sur l'épaule. A peine

se taisait-on, que, d'un coup, il lissait vivement ses cheveux jusqu'à la nuque, et, le corps entièrement tourné vers l'un ou l'autre, semblait vous avoir à jamais oublié.

Aux questions pressées de Mme Rouboff, il répondait en racontant ses projets, mais aussi ses déboires, avec une aisance un peu ivre, qui lui faisait lâcher erreurs, recommencements et réussites, comme on abandonne son col et sa veste par un après-midi de chaleur.

Tout allait médiocrement pour lui depuis l'été. Il était heureux de quitter la France. « Vivre souple, » telle était sa devise. « Dans le dos, pas de raideur, alors la chance un jour vous prend par la taille. » Avec une gravité hors de propos, Rouboff, les yeux fixés sur la nappe, à longs intervalles, faisait : « Oui, oui, » traînant curieusement sur le mot, mais Guérin mangeant, fumant, parlant, n'attendait plus rien de personne. Il s'arrêtait seulement pour passer d'un geste vif un mouchoir fin sur ses lèvres brillantes, semblant effacer la trace des paroles dites pour faire place à toutes les paroles à dire.

Il servit le champagne. Mme Rouboff cria :

— Bois, Albert, c'est bon !

La jeune fille murmura :

— Merci, monsieur.

Il lui saisit la main, la baisa d'un vrai baiser de toute la bouche, appuyé, chaud, mais distrait, sans un regard, puis vida d'un trait sa coupe.

Rouboff n'avait pas touché la sienne. La tête inclinée, il s'occupait à émietter un morceau de pain sur la nappe.

Qu'ont-ils à se taire? se demandait Emma.

Aux tables voisines, on changeait les couverts, on parlait même, mais il semblait à la jeune fille que ces bruits éloignés ne faisaient qu'aggraver le silence qui pesait sur les quatre convives.

Elle balbutia :

— A la santé de tous !

Guérin, de tout près, la regardait goûter timidement au champagne. Au ras du verre, Emma découvrait le visage de l'homme et s'attardait à boire pour le regarder mieux. Il était fané. Son front étroit fuyait un peu ; des cheveux blancs ternissaient ses cheveux châtains, comme eût fait la poussière ; ses yeux gais avaient passé trop de nuits sans sommeil pour être beaux encore. Sa bouche? Emma lui trouvait un aspect que jusqu'ici elle n'avait vu qu'à des mains, un aspect utile, sans mystère, d'objet actif, ingénieux :

un trait du corps, non du visage. Ces défauts, ces couleurs, ces rides, composaient une image dont Emma cherchait vainement à saisir la réalité, surprise d'en posséder au fond d'elle-même une autre, déjà fraternelle.

Très haut, le ciel d'été palpitait sans lune. Calmes, par petits groupes, les passagers se promenaient sur le pont. Le violoniste faisait des gammes.

— Il s'appelle Allard et rejoint l'orchestre du Casino d'Alger ; il me l'a raconté ce matin, confia Mme Rouboff à ses amis. C'est la troisième année qu'on l'engage.

Guérin frappa ses mains l'une contre l'autre :

— Voilà mon homme ! répondit-il, et de son pas nonchalant où l'épaule ignorait la hanche, il se dirigea vers le salon.

Emma, debout contre le bastingage, regardait la mer. Les pas, les voix et le remous contre la coque faisaient le navire mince et sonore. Le pont, éclairé, au centre, par une ampoule, paraissait plus étroit qu'au jour.

Le bateau, cerné par l'ombre, semblait courir une aventure.

La tête renversée, la jeune fille épousait cet élan, fendant l'eau, l'espace, où, pleins d'un grand désir vague, sa bouche, son front cherchaient l'avenir, guettaient une réponse, un signe : le flottement de quelque longue plume vaporeuse, un rayon qui l'eût caressée, la voix de son père distincte à son oreille.

Son cœur insensé lui commanda d'ouvrir les paumes, d'étendre la main. Ainsi fit-elle, mais sans emphase, sans bouger d'une ligne ses bras pendants ; elle appelait le miracle, mais elle l'appelait d'un petit geste sage. Le navire allait, souple, un peu bondissant. Emma trouvait une joie à vibrer au rythme de sa course : elle se sentait favorisée, choisie. Comme elle avait eu raison de fuir, d'entreprendre ce voyage ! Elle découvrait la profondeur de l'espace, et aussi l'étendue d'une vie humaine, de sa vie à elle, Emma. Imaginer devant soi tant d'heures, tant d'années, la soulevait d'un espoir nouveau, inexplicable. C'était comme si, murmurant : « Cherche ! » à son oreille, on lui eût fait don, avec le conseil, du temps illimité.

Elle croisa les mains sur sa poitrine, ferma

les yeux : le souvenir de son père s'était emparé d'elle avec violence. Trop engagée dans le futur, d'un bond, elle était ramenée par lui vers les années mortes. Il est là, jeune, plus jeune encore, tel que, sous le verre d'un presse-papier, le montre un mauvais portrait effacé et grisâtre. Petit frère studieux dont Emma devine chaque pensée, et jusqu'à l'emploi des heures. Mais celui qu'inconsciemment elle appelle est plus mystérieux et plus proche. Il va et vient, presque vieux, déjà malade, lorsqu'il pousse imprudemment, à Bordeaux, la porte d'un café-concert.

Sans trouble, avec tristesse, avec une vaste amitié, Emma, pour la première fois, s'approchait de son père amoureux, tâchant d'imaginer ses yeux d'alors, ses yeux bien-aimés, moins las, moins sages. Mais non, pourquoi moins sages? L'amour ressemble à celui qui l'éprouve, non à celui qui l'inspire ; il adopte ses traits et ne les change pas.

Elle se retourna brusquement : Rouboff était à sa gauche, la saluant d'un salut bizarre, étranger ; cependant que Mme Rouboff criait :

— Emma, Emma, M. Allard nous régale d'un nocturne, approchez, il n'attend plus que vous !

Autour d'un guéridon où traînaient des liqueurs, le groupe s'était reformé. Au bord d'une chaise, mécontent et malchanceux, sans regard et comme poursuivant une étude, le musicien commençait de jouer. Mme Rouboff fumait en regardant les étoiles. Guérin fredonnait, se dandinant sur place, un verre à la main. Par la vitre du salon, une lampe unique, posée loin, éclairait tantôt sa main, tantôt sa manche. Un nouveau mouvement de l'homme, et le rayon atteignit la poche du smoking décousue au coin et pendante. Rabattu, équivoque, d'un noir faux, le morceau d'étoffe, sous l'œil d'Emma, étalait son désordre dans la lumière. Au-dessus, Guérin battait la mesure : tout entier dans l'ombre, hormis cet accroc, il semblait exhiber gaiement cette petite plaie qu'il portait au côté, afin qu'on le connût une bonne fois et pour toujours.

Une longue et fine douleur traversa la poitrine d'Emma ; elle leva la tête, attachant sur lui ses larges et tristes yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda l'homme. Et, pliant le jarret, la tête un peu penchée

sur l'épaule, contre la bouche sérieuse d'Emma, il faisait jouer son sourire.

— C'est le champagne qui l'étourdit, s'écria Mme Rouboff. Albert, docteur, je me demande ce que tu attends pour te promener en lui tenant le bras?

— Debout ! s'exclama Guérin. Des deux mains, il releva la jeune fille, puis, vif et gai, fit à la hauteur de son visage le geste de chasser une fumée.

Rouboff, à pas gauches et craquants, approchait. Avant de le suivre, Emma dit à Guérin :

— Monsieur, la poche de votre veston est décousue, la droite.

Elle avait dit cela gravement, à mi-voix, comme un reproche qui n'intéressait qu'eux seuls.

Après des mois, des années, captive au centre de son obsession, tels ces condamnés à la prison perpétuelle, privés d'avenir à jamais, monstrueusement rabattus sur le passé, Emma, ne sachant plus vivre qu'avec les anciens jours, interrogea souvent comme

la première de son nouveau destin cette journée qui commence. Elle est étendue sur sa couchette, en chemise ; le drap la recouvre jusqu'à mi-jambes ; une lumière éblouissante perce les stores et les rideaux.

Il est 3 heures, 4 heures. Sa montre suspendue à droite bat les secondes. Jadis, ce bruit pressé faisait peur. Aujourd'hui, il mesure une étendue tiède et brillante au milieu de laquelle Emma se repose, Emma apprend à se reposer, non par contrainte, mais par amour, par amour pour la lumière qui joue sur son corps, pour la chaleur, pour l'eau dont résonne contre la paroi du navire la cadence douce et fatale.

Sur le pont, à midi, nu-tête, elle avait eu comme un étourdissement de chaleur.

Le matin, bien vêtu, clair, soigné, Guérin avait déclaré :

— Aujourd'hui, pas le moindre accroc, je me surveille.

Le ciel était radieux ; la mer, d'un bleu pâle, enfantin. Emma, résolue au travail, serrait des deux mains son livre contre sa poitrine. Mais Guérin en avait décidé autrement.

Et d'abord, une promenade avec lui, qui haïssait d'être seul ! Comme il marchait gaiement et vite ! Emma le suivait, en courant un peu aux tournants. Il s'amusait à ralentir brusquement, à brusquement forcer son allure, pour surprendre la jeune fille. Tous deux riaient quand il avait réussi. Alors, tourné vers Emma, il plissait les yeux et fronçait les narines, faisait la moue, avec les « tz... tz... tz... », de la nourrice à son nourrisson.

Pour la première fois de sa triste vie, Emma, insouciante, jouait en riant, les cheveux un peu agités autour de ses oreilles pâles. Tout à coup, elle avait buté, étourdie.

— Il faisait trop chaud, c'était absurde, maladroit, disait Rouboff, suivant Guérin qui portait Emma jusqu'à sa couchette.

— Passez votre bras autour de mon cou.

Mais oui ! Ce corps allègre et gracieux, Emma n'avait ressenti aucune gêne à son approche, nulle honte au contact de sa tiédeur. Contre l'épaule de Guérin, sa joue ne rosissait que de plaisir, lorsque, descendant l'escalier, s'arrêtant à chaque marche, il penchait sur elle son visage pour la taquiner encore comme une toute petite fille.

Étrange pouvoir que possédait ce vivant !

Il supprimait le passé et son amertume, l'avenir et son inquiétude. Les autres humains, avec leurs préoccupations secrètes, leurs brusques colères, leurs amours, leurs réticences, comment ne pas subir l'angoisse mortelle qui circule en eux, autour d'eux? Lui, Guérin, de son jeu perpétuel, remplissait tout l'espace. Lorsqu'il s'éloignait, on souffrait un peu d'avoir perdu le rire de sa grande bouche, ses mains assurées dont les gestes donnaient confiance.

Le soleil énorme et rouge inclinait vers la mer, lorsque Élise annonça Guérin. La jeune fille se glissa dans son lit. Il entr'ouvrit la porte, cachant derrière son dos une surprise. C'était, dans une enveloppe d'un bleu ardent, semblable aux enveloppes de la Régie, un paquet de cigarettes en chocolat :

— Fumons, dit-il, assis au pied de la couchette d'Emma, une jambe repliée sous l'autre. Il lui tendait une des cigarettes, elle lui tendait la suivante. La journée finissait, illuminée de rose : « Je ne le connaissais pas avant-hier, et il m'est proche comme un ami très ancien ; non, plutôt comme un frère, comme un être relié à moi par le sang et l'habitude. » Elle sourit à Guérin. « Mais oui, une profonde, une inexplicable habitude. »

Le soir vint, puis lentement la nuit. Vers 2 heures, Emma en peignoir voulut chercher quelque fraîcheur avant de s'endormir. Sur le pont désert et sombre, elle rencontra un banc, à l'arrière, dans le noir. Elle joignit les mains, tête levée, écoutant le bruit de la mer, solennel dans l'ombre, lorsqu'un pas retentit, et Guérin approcha. Il ne la vit qu'au dernier moment, et, sans doute, à cause de ses étoffes claires. Sans un mot, il l'entoura de ses bras, la serra contre lui. Elle voulut fuir, mais à peine, reconnaissant la force qui l'avait saisie le matin pour la soulever et la secourir. Le visage incliné, gravement, elle adora cette poitrine vivante, cette large poitrine d'homme, chaude comme, au long de la journée, les rayons du soleil. Sans remuer les lèvres, elle appuya sa bouche à cette place où battait le cœur de son unique ami. Lui, baisait sa nuque, ses cheveux, et, par instant, violemment, se caressait le visage à leurs boucles épaisses. Emma aurait désiré qu'il demeurât sans mouvement, pour mieux comprendre, pour mieux saisir l'inexplicable don que lui faisait la nuit. Elle souhaitait moins ses caresses que sa présence, devenue brusquement indispensable.

— Rentre vite, murmura-t-il à son oreille, d'une voix changée.

Elle tenait encore sa main, triste de le quitter.

Dans l'ombre, il lui donnait des baisers aux poignets et, tout à coup, lui fit une morsure dont il la sentit trembler.

— Presse-toi, dit-il à voix basse.

Alors elle regagna sa cabine en courant.

Aussitôt Guérin se leva, un peu chancelant. Il marmotta : « Je n'y vois rien », et fit quelques pas dans le noir, poussa une porte qui débouchait à l'extrémité du couloir, là où s'amorçait l'escalier. Il descendit lentement deux étages, la main à la rampe, comptant les marches, avec une application enfantine : « M'y voilà ! » dit-il. Ayant frappé à la porte d'une cabine, il attendit en chantonnant, le front collé au panneau d'acajou. Aucune réponse. Il frappa plus fort. Alors, la voix d'Élise chuchota :

— Qui est là?

— Moi, parbleu, ouvre vite !

Elle obéit, il entra.

— Quelle heure est-il? » Ses yeux clignaient sous la lumière. « Je dormais, je ne comptais plus sur vous. Le garçon disait que vous faisiez des additions, là-haut, avec

le violoniste, en buvant du champagne. »

— Tu dormais? Qu'est-ce que tu racontes?

Il écarta le drap. Il pensait la trouver habillée, et se moquant de lui parce qu'il avait un peu bu :

— Qu'avez-vous?

Guérin stupide regardait les jambes, les pieds nus d'Élise, sa chemise de nuit. Soudain, il éclata de rire :

— Ah ! elle est bien bonne ! Je viens d'embrasser une femme que j'ai prise pour toi, et qui se laissait faire ! qui se laissait faire ! non, tu ne t'imagines pas comme elle se laissait faire !

II

Cependant, assise au bord du lit, les lèvres entr'ouvertes, l'œil émerveillé, Emma, le souffle rare, léger, comme lorsqu'on dort, contemple le mur de sa cabine.. Cet ordre tellement désiré, poursuivi dans le travail, la discipline et toutes les contraintes, il rayonne en elle, autour d'elle, depuis que Guérin l'a tenue serrée, baisant sa nuque et ses cheveux. Cet ordre qu'elle s'épuisait à chercher dans l'accomplissement rigoureux des plus austères devoirs, un homme si peu semblable à elle, à son père, dans un baiser, sans le savoir, lui en a fait cadeau. Elle ne discute point, elle accepte cette extraordinaire découverte. Cesse tout effort ; elle possède. La nuit s'écoule, le temps n'existe plus. Au creux de sa poitrine, son cœur bat, riche et tranquille. Sa bouche ne murmure aucun nom, son corps ne réclame aucune présence, comblé par la joie obscure, animale, d'une prodigieuse naissance. En elle, cette paix.

hors d'elle, ce mur où s'attachent ses yeux. La nuit meurt, voici l'aube. Alors, mais avec une extrême lenteur (seuls se hâtent les inquiets), une main tourne un commutateur, un corps s'allonge. Emma murmure : « C'est le jour », devenant lumière, ciel, été, épousant enfin le monde terrestre si beau, dont elle était exclue la veille.

Doucement, le bateau recommence à vivre. L'eau ruisselle sur le pont que lavent les matelots. On entend tinter les anses des seaux de métal. Bientôt, le gong avertira qu'un premier repas attend les passagers. Mais, insouciante de l'heure, Emma s'abandonne au sommeil. Une existence nouvelle a commencé, tendre et facile, indulgente au retard.

Elle dormait profondément, lorsque, vers midi, Élise, inquiète, lui toucha la main. Comme naguère, elle se dressa d'un bond, le cœur battant, ayant oublié sa richesse, mais, aussitôt, au plus profond d'elle-même, la retrouva chaude et calme.

Avec des gestes doux, elle commença de laver son corps, de peigner ses cheveux. Elle

s'interrompait souvent, assise au bord du lit, à la même place. Elle regardait le mur encore, ou bien, d'un geste long, tendait ses bras vers le soleil. Elle endossa sa robe noire. Elle en achèterait une blanche à Alger : les fiancées se doivent d'être coquettes et claires.

Tout à coup, un besoin insensé de revoir son ami la précipita sur le pont. Mais elle s'obligea à marcher posément, afin qu'aucune brusquerie ne troublât, même en surface, l'ordre serein de sa nouvelle existence.

Dans le salon désert, des sièges abandonnés se faisaient vis-à-vis ; le violon d'Allard traînait sur la table. A l'ombre, les chaises longues vides, rapprochées ou solitaires, semblaient attendre le départ d'Emma pour reprendre de singuliers colloques. Que se passait-il? Où en était son amour? Où étaient tous les autres? Au moment de redescendre l'escalier en courant, elle entendit une pendule sonner 2 heures. Souriante, calmée, elle se dirigea vers la salle à manger. Quand donc disparaîtrait-elle à jamais, cette faiblesse de toujours craindre?

Elle pousse la porte ; Guérin est là, de dos, vivant, à elle, à elle, Emma ! Une joie violente arrête son pas une seconde, puis elle marche vers lui, feignant de buter entre les

tables. Ah ! pourquoi entre eux une si courte distance? Elle voudrait, longtemps longtemps, avant de le rejoindre, caresser son regard à cette nuque, à ces épaules. Elle avance, puis s'arrête encore surprise par le brillant du col empesé, son éclat insolite, sa richesse, qui donnent soudain à son romanesque bien-aimé une réalité nouvelle, sociale, qui l'inquiète et la trouble.

— La voilà ! s'écria Mme Rouboff.

Rouboff, s'étant levé trop brusquement, bouscula son assiette qui, renversée, tacha la nappe. Sa femme lui sourit :

— Éponge, articula-t-elle soigneusement, éponge !

Elle répétait : « Éponge ! » cependant que Guérin debout, la serviette à la main, la bouche pleine, faisait signe à Emma d'attendre, qu'il voulait, qu'il allait lui parler.

Ils étaient là, face à face, un peu gauches, dans le silence.

M'appellera-t-il « Emma » devant les autres, se demandait-elle? A-t-il trouvé bon de leur confier son amour?

Mme Rouboff, sans perdre la jeune fille des yeux, aidait Rouboff à réparer sa maladresse. Guérin saisit la main d'Emma, la

porta jusqu'à ses lèvres, puis cérémonieusement, y posa un baiser.

— A la française ! dit-il, avec un salut large et comique.

Ce fut tout. Il balaya l'air de sa serviette pour s'asseoir aussitôt, et, délibérément poursuivre son repas.

— Comment vous sentez-vous, ce matin? demanda Rouboff à la jeune fille qui devint chaude jusqu'aux cils et ne sut que répondre.

Mme Rouboff éclata de rire :

— Mais oui, cria-t-elle, vous étiez malade hier, couchée tout le jour. L'avez-vous oublié?

Guérin, en dessous, lança vers Emma un regard furtif, vaguement interrogateur.

— Nous vous laissons, dit Mme Rouboff. Peut-être prendrons-nous ensemble du café, là-haut?

Dans la salle à manger vide, deux garçons rôdaient, rangeant les verres, les assiettes.

— Nous gênons le service, dit gentiment Guérin. J'ai terminé, du reste.

— Moi aussi, répondit Emma.

— Mais elle n'a pas déjeuné ! s'écria Mme Rouboff, et, sur les maigres épaules de la jeune fille, elle fit peser ses deux mains, fortement. Ce geste devait la contenter, car

elle le prolongeait tout en parlant à l'oreille d'Emma, d'une voix douce et comme rajeunie. Elle murmurait qu'il fallait être raisonnable, finir son repas. Albert lui tiendrait compagnie. Du menton, des paupières, elle faisait signe à Rouboff de s'asseoir là, en face. Lui, timide, avançait à pas lents, le dos rond, la joue pourpre. Dans le même instant, Guérin, chassant les dernières miettes restées aux plis de son veston, saluait pour prendre congé et faisait demi-tour. Emma regardait se développer ensemble, comme visant un but unique, ces mouvements inverses dont le moindre lui faisait du mal. Une phalange impérieuse blessait son dos, une autre sa gorge, la contraignant à subir le hasard mordant, qui, par convenance sans doute, éloignait d'elle l'homme aimé pour ramener tout contre ses yeux l'homme qu'elle n'aimait pas.

Déjà, Guérin touchait à la porte, et Rouboff à la table. Emma se leva d'un bond. En se retournant vers Mme Rouboff, pour dire : « Pardon, adieu », elle aperçut deux mains pendant contre une jupe. Leurs jointures ridées débordaient légèrement la ligne des doigts pâles, inertes, un peu morts, avec l'anneau usé, brillant d'un éclat misérable. D'un effort pareil à celui qu'on accomplit, exténué,

pour sortir d'un sommeil étouffant, Emma détacha ses yeux du mince cercle de métal, autour duquel elle avait commencé de rêver déjà. Sans un mot, elle s'élança dans l'escalier.

Guérin monta lentement les dernières marches. Il se retourna, reconnut la jeune fille, sourit faussement avec, dans l'œil, cette même attention curieuse, un peu sournoise, à laquelle Emma ne comprenait rien. Alors elle s'arrêta, épuisée, les oreilles bourdonnantes. Contre quoi luttait-elle depuis une heure? Pourquoi donc rien de ce qu'apportait le jour ne s'ajustait-il au souvenir de l'aube? C'était comme une boiterie, un manque, un rire, tantôt ici, tantôt là. Quel mauvais sort condamne Emma et Guérin à se retrouver seuls, seuls depuis leur baiser, elle en bas, lui en haut d'un escalier qui sent le tapis, la nourriture, et défigurés, enlaidis par la lumière rougeâtre de l'ampoule vissée au plafond !

Comme une petite fille, elle grimpa les douze marches avec une précipitation maladroite qui faisait sonner aux tringles de cuivre fixant la moquette le bout épais de ses souliers. Elle eut le temps de se dire : « Ce bruit est ridicule, ce bruit est pénible. » Elle avait rejoint son bien-aimé. Il ouvrit la porte et

s'effaça pour la laisser passer. Encore un salut, le troisième !

Elle posa sa main sur la manche du veston et murmura : « Marcel », lorsque Allard surgit, affairé, des papiers à la main :

— Enfin, te voilà ! s'écria-t-il ; eh bien ! tu l'as cuvé, ton vin? Pressons-nous ; dans une demi-heure, on débarque ; j'ai les chiffres que tu m'as demandés, tout un plan !

— Vous permettez, dit Guérin, le travail ! A tout à l'heure.

Rapidement, les deux hommes s'éloignèrent, coude à coude, se parlant à l'oreille. Presque arrivés au bout du pont, d'un même mouvement, ils retournèrent la tête. La jeune fille leva la main pour un bonjour, un au revoir. Mais les deux visages s'étant dérobés aussitôt, le geste d'Emma ne fut plus qu'un signe épuisé dans le vide.

Depuis combien de temps souffrait-elle à cette place, lorsqu'un matelot la délogea pour garer contre la cloison les fauteuils de toile pliés en deux? Il répétait ce qu'avait dit Allard, ce qu'elle avait oublié au milieu de

sa stupeur : « On arrive, on débarque. » Il lui montrait le golfe et la ville toute proche, dont on distinguait déjà les maisons.

Boucler sa valise, il le fallait ! Ne pas oublier de distribuer les pourboires ! Ces ordres, elle se les donnait à elle-même, se les répétait à voix haute, seule, dans sa cabine, la main au front, la main à la gorge, la main pendante.

Élise entra brusquement :

— Nous sommes arrivés ! cria-t-elle, on a jeté la passerelle !

Les pulsations du navire avaient cessé : toutes les veines du corps en ressentaient l'absence.

— Pressons-nous, disait la jolie femme de chambre. Vous êtes la dernière, le garçon attend vos bagages.

La dernière ! Et Marcel, où le retrouver? Il fallait atterrir avec lui. Son adresse? Elle ignorait son adresse. Elle s'élança au dehors.

— Votre chapeau, prenez du moins votre chapeau !

Qui parle ainsi? D'où vient ce rappel à l'ordre?

— Votre chapeau !

Dans le couloir, la voix d'Élise poursuivait Emma qui, secouant la tête, galopait

de couloir en couloir ; encore un étage, elle parvint au jour, l'œil pâle, sans souffle, et les jarrets tremblants.

Dans le salon, on visait les passeports. Il lui fallut prendre la file, rejointe par Élise, vêtements et petits colis au bras. En tête, le bien-aimé, accompagné d'Allard, donnait sa dernière signature. N'en pouvant plus, Emma s'écria : « Monsieur Guérin ! », haussée sur la pointe des pieds, pour qu'il reconnût son visage entre la bousculade des épaules. Mais lui, toujours causant avec le violoniste, franchissait la porte. Alors, elle dépêcha vers eux Élise :

— Retenez ces messieurs, j'ai des choses à leur dire, importantes !

Elle se faufilait, toute petite, entre les groupes, pour gagner une place meilleure et raccourcir de quelques secondes la durée de son attente. « Pardon ! Merci ! » répétait-elle machinalement à gauche, à droite. Enfin, le commissaire lui tendit son passeport. Égarée, elle buta contre une marche, et retrouva, adossé au bastingage, Guérin, une énorme valise à ses pieds. La jolie femme de chambre, devant lui, familière, racontait une histoire. Il accueillit Emma en souriant de sa grande bouche. Enfin ! il avait retrouvé sa gaieté de

la veille, l'espièglerie qui rendait à ses côtés tous les instants si bons ! Elle haletait, trop heureuse, comme soudain tenue quitte d'un labeur harassant, dont son esprit hagard ne prévoyait pas la durée.

— On vous cherche, Mademoiselle, dit Élise, un jeune homme d'Alger qui vous apporte une lettre. Le voilà », ajouta-t-elle en s'esquivant.

Un garçon approchait, rose, petit et plein d'enfance. Il semblait avoir seize ans. Malgré la chaleur, la saison, il portait une jaquette noire, bordée d'un galon de soie, et tenait à la main un chapeau de feutre dur, demi-haut, de la forme appelée « chapeau Cronstadt ». A trois pas d'Emma, il fit un profond salut, et, après avoir demandé si c'était bien à Mlle Collinet qu'il avait l'honneur... il lui tendit une lettre. Elle était de Me Ecourtin, notaire. Celui-ci conseillait à sa cliente de venir, aussitôt débarquée, causer avec lui, et d'observer, vis-à-vis de tous ceux qui pouvaient se présenter dans l'intervalle, une réserve extrême. Il recommandait tout spécialement le porteur du message, son second clerc, Georges Bonnard.

— C'est bien, dit la jeune fille.

Elle se retourna ; Guérin avait disparu.

— Où est-il? demanda Emma au jeune garçon qui se tenait devant elle, le chapeau à la main?

Il fit : « Là ! » Elle se pencha de tout le corps :

Dans une maigre voiture, qui bondissait sur les pavés, son énorme valise occupant la moitié de l'espace, Guérin, en signe d'adieu, agitait son mouchoir.

— Je me doutais qu'il n'avait pas de malle, déclara Bonnard.

Emma se retourna vers lui, stupide.

— Sa valise était suspecte, trop importante ; puis, avec les gestes déférents d'un maître de cérémonie, il ajouta : « La passerelle est en face. »

Elle obéit, et, touchant terre, se trouva pressée tout à coup en plein soleil par une foule criaillante, qui sentait l'huile chaude et la marée.

Les appels, les ordres, les injures, les cris et le fracas des lourdes malles jetées et retournées retentissaient non pas autour d'elle mais en elle, la blessant et l'écrasant.

Bonnard la guidait, soigneux, tranquille. Il dit au cocher :

— Hôtel La Vigerie ! Puis à Emma : « Je vous accompagne, si vous le permettez, j'ai à vous remettre quelques documents indispensables, et aussi de l'argent. »

Écartant les festons, les franges et les pompons qui bordaient le dôme de toile blanche de la victoria, sans cesse, la jeune fille se penchait au dehors pour reconnaître un attelage, dévisager un passant. Puis, exténuée, elle se laissait aller au fond de la voiture, dans l'ombre. Mais bientôt le gre ot d'un cheval, une paire de souliers d'un certain jaune la rejetaient en avant.

— Vous doit-il une forte somme? demanda Bonnard avec vivacité.

— Non, répondit Emma.

Il fit un grand soupir, soulagé, une main appuyée sur la poitrine. La voiture stoppa ; ils étaient arrivés.

III

Dans cette grande rue, une heure plus tard, déjà quelques vitrines étaient brutalement éclairées. Sous leur rayonnement, les passants, avec leurs rides ou leurs bouffissures, semblaient de misérables figurants, contraints à paraître sur un théâtre, ayant oublié leurs fards.

Ils étaient nombreux sur le trottoir. Emma s'appliquait à les regarder un à un. Les tramways bondés dégringolaient la rue, et, peut-être, tout simplement, Guérin marchait-il à droite, tandis qu'Emma piétinait à gauche.

Dans la foule, elle s'arrêta, perdue, un étrange frisson à la racine des cheveux.

— Elle dort debout, ricana un homme.

— Veux-tu un siège? grimaça son compagnon.

Bousculée, elle avança de quelques pas et se trouva plaquée contre la devanture d'une bijouterie dont une glace longue et mince bornait au fond l'étalage. Au delà d'une

incroyable quantité de petites boucles d'oreille, de broches, de bagues, de montres insérées les unes contre les autres, et comme dans le même écrin de velours blanc, Emma découvre son propre visage qui flotte sans corps à l'horizon de cette plaine scintillante. Son chapeau tiré en arrière a perdu son aplomb ; une salissure inexplicable marque le coin des narines, le creux du menton. Fiévreuse, et tirant son mouchoir, elle amène involontairement une carte de visite, celle des Rouboff. Sans doute, les Rouboff ! Questionneurs, ils savent à coup sûr l'adresse de Guérin, qu'Emma ignore.

— A l'hôpital, dit-elle au cocher.

— Albert, cria Mme Rouboff, c'est Emma !

Il accourut, assuré, joyeux, en blouse blanche, les bras nus. Il fit son salut, et, à cause de ses mains ruisselantes, tendit à la jeune fille son petit doigt. Mme Rouboff, immaculée, elle aussi, n'avait pas quitté des yeux le récipient d'eau bouillante dans lequel baignaient des daviers et des pinces.

— Vous permettez que je continue mon travail? Je prends mon service demain, c'est

urgent. Albert, je t'en prie, ne t'interromps pas de m'aider, nous n'avons pas de temps à perdre.

Sous la lumière éblouissante, au bord du fourneau à gaz, on eût dit, surveillant la daubière d'émail, une cuisinière instruite, sèche et sans gourmandise. Lui, allait et venait, alignant méticuleusement dans les vitrines les instruments stérilisés.

— Prenez un siège, je vous prie, dit Mme Rouboff à Emma, toujours debout.

Une haute selle de dentiste se trouvait là. La jeune fille s'y posa, un peu perchée.

— Les godets, maintenant, Albert, les aiguilles et les seringues.

— Voilà, fit-il avec empressement, l'air heureux.

— Vous êtes bien installés, ici, remarqua timidement Emma, cela vaut tous les hôtels.

— Nos chambres sont dans l'annexe, au premier, expliqua Mme Rouboff. Ce cabinet n'est pas le mien, mais en l'absence du chef j'y opérerai jusqu'à la mi-septembre.

— Je vois, répondit Emma.

— Mais prenez donc le fauteuil des malades, s'écria Rouboff, il est tout neuf.

Elle hésitait. Alors, il la souleva par la taille et la déposa sur le coussin de cuir ; il riait, un pied posé sur la pédale.

Mme Rouboff séchait ses bras, rabattait ses manches.

— Kati ! prépare sur la tablette les médicaments pour ta première opération, ordonna Rouboff, d'un ton nouveau. Apprends à ménager la place.

Elle, obéissait ; lui suivait ses mouvements, le visage tendu, en disant : « Parfait, parfait ! »

— Voulez-vous bien renverser la tête? demanda-t-il brusquement à Emma.

Il fit basculer le fauteuil du dentiste.

— Kati, ne vois-tu pas qu'il faut étendre ton malade pour l'opérer? Pourquoi t'obstiner? Tu es à main, comme cela, à main !

Tous deux s'étaient remis à crier, et, penchés sur la jeune fille, faisaient nerveusement, à hauteur de ses yeux, des gestes professionnels. Elle regardait le plafond, pleine d'une patience inépuisable, comme lorsqu'on a perdu l'espoir.

Mme Rouboff dit :

— Tu as raison, Albert », et pivota sur les talons.

Lui, toujours incliné sur Emma, la regarda de tout près. « Merci, » fit-il, puis il saisit la jeune fille aux épaules, aux jarrets, pour la poser à terre. Il gardait sa main dans la

sienne, sous les yeux de Mme Rouboff qui observait gravement leur couple.

— Montons, dit-elle, nous prendrons le thé tous les trois.

— Merci, je dois rentrer, il est tard. Ah ! j'oubliais, balbutia Emma, l'adresse de M. Guérin, la connaissez-vous? Mon hôtel est passager, bruyant, peut-être le sien est-il plus habitable.

Mme Rouboff éclata de son ancien rire :

— Lui, à l'hôtel ! Il loge, je crois, chez la maîtresse d'Allard, une Algérienne qui les a pris en pension tous deux. Bonsoir !

L'horloge de l'hôpital sonnait 10 heures lorsque Emma passa la grille. Elle avait oublié de dîner. Demandant son chemin, elle marcha longtemps dans la nuit. Place du Gouvernement, elle se laissa tomber sur un banc. Là, on apercevait la mer sous les rayons des phares. On entendait le bruit des vagues. Elle respirait mieux depuis que, nettement, elle savait ce qui lui restait à faire. Retrouver Allard ne signifiait qu'obstination, patience : guetter soir et matin, puis le saisir à la porte

du théâtre, lorsqu'il vient prendre son courrier. Peut-être a-t-il des habitudes, que la concierge saura bien indiquer. Demain, elle viendrait de très bonne heure, avant le rendez-vous pris chez le notaire. Donc, avec un peu de chance, elle reverrait Guérin dans la soirée. Alors elle courrait à lui et retrouverait à la fois son visage, le contact de sa poitrine, de ses mains, de ses genoux. Une secousse profonde, qui surprend son corps, la fait s'écrier : « Marcel ! » comme pour une défense, mais elle revient à la même image, au même tressaillement. Elle l'accentue, le provoque, s'y abandonne. Voluptueuse et triste duperie que ce plaisir goûté loin de celui qui le dispense ! Cependant, peu à peu, il engourdit, il apaise. Chimérique, il rapproche Emma de son insaisissable bien-aimé. Lentement, elle porte son poignet à ses lèvres, y pose timidement les dents. Alors elle éclate en pleurs et sanglote : « Marcel ! Marcel ! qu'est-ce que tout cela veut dire? »

*
* *

— Vous êtes en retard, je vous guettais, murmura Bonnard, en accueillant Emma dans l'antichambre de Me Ecourtin.

Dix heures sonnaient, en effet, mais jusqu'à neuf heures et demie, Emma avait attendu au théâtre le retour de la concierge qui faisait son marché.

Le petit clerc introduisit la jeune fille dans une pièce verte, luisante. Au milieu du parquet dangereusement ciré, un tapis vert, neuf, où méritant de l'être, figurait on ne sait quel austère gazon. L'exiguïté de la pièce donnait à l'ordre qui la régissait un aspect méchant. Cependant Ecourtin démontre à la jeune fille la parfaite inutilité de son voyage.

— Mme Collinet insistait, et je me suis incliné, mais j'avais obtenu un bon prix en vous représentant indifférente, lointaine. Là-dessus vous arrivez !

Emma hochait la tête sans rien dire, l'esprit ailleurs. La concierge du théâtre n'avait pu donner aucun renseignement. Elle ignorait même l'arrivée d'Allard qui ne recevait au théâtre qu'un courrier insignifiant, prospectus, billets de service. Les répétitions d'orchestre ne commençaient pas avant la quinzaine suivante. Il faudrait repasser.

— Donc, nous changeons de tactique, puisque vous voilà. Jouez serré tout à l'heure avec cette canaille de Provost. Vous êtes ici pour en finir, et connaissant le prix du ter-

rain, 40 000 francs comptant ! Ou bien vous traitez directement avec un acquéreur de votre connaissance, que nous inventerons au besoin. N'est-ce pas? fit-il durement, après une pause, sans réponse d'Emma.

Il appela Bonnard :

— Accompagnez Mlle Collinet. Il rouvrit la porte et murmura : « Ne pas oublier la visite au cimetière, avec un bouquet. »

— Avez-vous bien étudié le dossier? demanda le petit clerc.

— Non, dit Emma, je ne prévoyais qu'une entrevue de pure forme. Quel homme est-ce, ce Provost?

Bonnard fixa sur les yeux de la jeune fille ses bons gros yeux bleus, et, à mi-voix, en détachant les syllabes, répondit : « For-mi-da-ble. » Elle le regarda un peu effrayée, se rappelant tout à coup des questions, des réponses, des malaises identiques, au moment d'aborder en Sorbonne certains examinateurs.

— Nous approchons, dit Bonnard. Je vous propose la tactique suivante : laissez venir ; Provost défend son prix ; vous faites « non »,

de la tête, et laissez tomber votre chiffre. Alors, on verra.

— Bien, répondit Emma, en ôtant nerveusement ses gants.

Le jeune garçon se mit à rire, se frotta les mains.

— C'est amusant, dit-il, en faisant un petit saut sur les coussins de la voiture.

De la rue chaude, ils passèrent dans une cour fraîche et profonde ; on devinait une fontaine.

— A l'entresol, la porte en face ; vous verrez, chuchota Bonnard, c'est grand.

— Comment vas-tu? dit au jeune homme, en lui serrant la main, à la façon balancée des enfants, un petit employé mal vêtu, sans col, et les pieds nus dans des espadrilles.

— Pas mal. Ton patron nous attend?

— Minute, il est en affaires. Assieds-toi.

Quatre chaises rangées contre une muraille de dossiers, une longue table encombrée de paperasses, meublaient cette salle d'attente vaste et mal éclairée. Sur la cheminée, un éphéméride : 3 septembre ! C'est aujourd'hui qu'à Arcachon Mme Collinet épouse son danseur.

— « Pst ! » Le petit employé, recourbant un doigt à hauteur de l'œil, attirait Bonnard vers l'embrasure de la fenêtre.

— Tiens ! dit-il, six nouveaux timbres.

— Combien les vends-tu? demanda Bonnard.

— Huit francs. Si tu ne marchandes pas, je te laisse l'Australien en prime.

Les deux garçons commencèrent une longue discussion chuchotante, comme en étude.

Tout s'apaisait miraculeusement autour d'Emma pour favoriser son tête-à-tête avec le chiffre 3, qui éclatait, épais et noir, sur la mince feuille blanche.

— A nous ! s'écria Bonnard, rangé comme un soldat aux côtés de la jeune fille, dès l'avertissement de la sonnette.

La porte du cabinet de Provost, entr'ouverte, laissait parvenir distinctement le timbre de deux voix. Reconnaissant l'une d'elles, Emma, bouleversée, saisit le bras du petit clerc. Guérin, de dos, multipliant les saluts, prenait congé d'un homme laid, louche, qui criait :

— Faites entrer Mlle Collinet, et rapidement, je n'ai pas de temps à perdre.

Mais Emma ne s'élança que vers son ami, avec une exclamation poignante qui ressemblait aux cris étouffés des grandes peurs. Elle lui tâtait les bras, et, les paupières serrées, entourait de ses deux petites mains froides

la main de Guérin. Lui, les jarrets pliés, avait repris ses façons de nourrice. Sa grande bouche commode riait et disait : « Par exemple, nous revoilà ! »

Un deuxième coup de sonnette fit bondir, à droite d'Emma, les deux gamins.

— Il s'impatiente, dit l'employé.

Mais Emma crispait ses doigts sur la manche de Guérin avec l'air effrayé des enfants dans les gares. Voyant qu'elle ne bougeait pas, plein de reproches, Bonnard tapa du pied. Alors, haussée contre la joue de Guérin qu'elle tremblait de perdre une seconde fois, elle balbutia :

— Il faut m'attendre, ce sera court, je vous dirai des choses, pour vos affaires.

Puis, fiévreusement, à tout hasard, elle poussa vers lui Bonnard et son camarade :

— Montrez donc à Monsieur vos beaux timbres-poste, cela peut le distraire.

Le marchand de biens attendait Emma, campé derrière un énorme bureau. Il la laissa debout sans qu'elle le remarquât, absorbée par la découverte qu'elle faisait de sa récente

souffrance. Elle se rappela que, mauvaise marcheuse, lorsqu'elle était petite fille, elle s'étonnait, en promenade, d'être moins lasse pendant la deuxième heure que pendant la première. « Tes muscles s'échauffent, lui disait-on, mais repose-toi un instant si tu veux connaître ta fatigue. » Depuis une minute, elle se repose.

— Alors, il paraît que vous vous y connaissez, en terrains? s'écria l'homme, d'un ton de cocher. Tant mieux, car je m'y connais aussi. Impossible, dans ces conditions, de ne pas tomber d'accord.

Cependant, il chiffonnait un foulard autour de son menton sale qu'un tic portait constamment vers l'épaule. Emma, comme un acteur poussé devant un public pour y jouer un rôle insuffisamment étudié, ne retrouvait dans sa mémoire défaillante ni les ordres d'Ecourtin, ni les suggestions enfantines de Bonnard. Chaque minute qui passait rendait plus improbable pour elle de revoir Guérin que les deux petits clercs, retournés bien certainement à leur commerce de timbres-poste, ne parviendraient jamais à retenir. Pourtant, il fallait dire quelque chose à ce marchand, il le fallait. Elle s'avança d'un pas vers la table, et brusquement

l'homme la regarda bien en face avec une attention extrême. A cette minute, le cartel accroché au mur carillonna midi, avec une incroyable variété de timbres majeurs et mineurs.

« Si Guérin entend sonner l'heure, je suis perdue, il partira ! » Bravement, elle fit un dernier effort et dit : « Voilà, monsieur... » lorsque la sonnerie recommença de plus belle.

Emma porta la main à son front :

— Je ne me sens pas bien, excusez-moi, il vaut mieux que je m'en aille.

Elle gagnait la porte à reculons.

— Je reviendrai demain, si vous le permettez, demain il sera temps encore.

Provost éclata de rire :

— Inutile, inutile, nous terminerons bien cette affaire sans vous. » Et, railleur, avec emphase, il ajouta, dans un salut : « Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance ! »

— Ça n'a pas traîné, souffla Bonnard.

— C'est décourageant, il est toujours pressé, ajouta Guérin.

— Alors? demanda le petit clerc tourné vers Emma.

— Je dois revenir demain pour conclure.

— Et obtiendrez-vous le gros prix?

Emma répondit d'un ton ferme :

— Sans aucun doute.

L'œil de Guérin guettait les paroles de la jeune fille, de Bonnard, jusque sur leurs lèvres, mais, pour ce matin, tout était dit. Il passa son bras sous celui d'Emma :

— Je vous enlève ; un verre de porto vous fera du bien ; je vous raconterai où en sont mes affaires et vous me confierez les vôtres.

On étouffe, à la terrasse de ce café, autour des tables encombrées. Le guéridon de marbre devant lequel se sont assis Guérin et la jeune fille porte encore une pile de soucoupes, des traces de bière. Mais l'amour d'Emma, comme un bel arbre, ennoblit le lieu et l'heure. Elle rêve, l'âme agrandie par la vue de celui qu'elle aime, comme par la musique. Lorsqu'il bouge la main en parlant, ses boutons de manchettes font un bruit gai, un bruit de bijou masculin qui émeut étrangement Emma, cependant qu'elle aperçoit le poignet de Guérin, son poignet d'homme dont

la peau est chaude et brune. Alors, elle se rappelle que, la nuit dernière, ne dormant pas, elle avait sur le papier de l'hôtel, au crayon, fabriqué une sorte de tableau de sa situation, pour fixer ses idées délirantes et tâcher de découvrir une raison aux attitudes contradictoires de son ami : étourderie, caprice, légèreté, crime d'éveiller un amour par jeu, par goût, pour voir. Maintenant, elle se disait brutalement :

« Mais cela m'est bien égal ce qu'il pense, pourvu que je le voie, pourvu que je le voie tous les jours ! »

* * *

— Pas si vite, les marches sont glissantes, chuchotait Bonnard, le lendemain, en suivant Emma qui dégringolait les escaliers de Me Ecourtin.

— Je suis pressée, répondait-elle sans tourner la tête.

Vers 5 heures, Guérin l'attendait au café ; aussi le matin même, radieuse, avait-elle acheté dans un grand magasin une robe claire, un chapeau clair à coques de rubans.

Cependant le notaire vient de lui apprendre

que Provost n'est plus acheteur ; depuis la visite d'Emma, Provost a réfléchi, a retiré son offre.

— Hein, avais-je raison ! s'était exclamé l'homme de loi, l'œil triomphant, la bouche méprisante. « Nous voilà beaux ! réduits à traiter avec Dieu sait qui, pour un prix dérisoire ! »

Autour de lui, les tentures et les bronzes continuaient de briller, insolents et neufs ; le cabinet vert semblait destiné à vaincre le temps, éternellement jeune comme une émeraude.

— Attendons, avait proposé la jeune fille, je puis demeurer ici jusqu'à la fin d'octobre.

Le notaire, d'un geste, l'avait interrompue. « Piano, piano ! » Il parlait d'une voix calme et douce, et, sur une pelote de marocain vert, couronnée de velours du même ton, avec un plaisir visible, il repiquait jusqu'à la tête, une à une, les épingles luisantes qui formaient des cercles savamment dégradés.

— Résumons-nous, dit-il soudain, d'un ton faussement cordial, très ferme. La seule offre sérieuse nous échappe, donc nous voici forcés d'attendre... quoi? nous n'en savons rien... d'attendre !... Dans ces conditions, je

dois vous laisser seule responsable d'une prolongation de séjour en Algérie, et je me vois contraint de limiter à la somme que mon clerc vous a remise l'avance par moi consentie.

Au creux de sa paume, avec angoisse, la jeune fille serrait sa montre.

— Votre retour en France, par le prochain paquebot, ne vous semblerait-il pas préférable?

— Je vais y réfléchir, avait répondu Emma en prenant congé.

Dehors, malgré la chaleur, elle allongeait le pas.

— A quoi bon? disait le petit clerc, le tram ne part que dans un quart d'heure.

Dans la voiture qui stationnait, il s'assit en face de la jeune fille. Elle se taisait, et lui respectait son silence. Tous deux, avec leur air innocent, semblaient, par ce jour de grand soleil, sous leurs vêtements noirs, le frère et la sœur rentrant chez eux, après l'enterrement d'un oncle.

— Combien me coûte la pension à l'hôtel que vous avez choisi? demanda-t-elle.

— Vingt-cinq francs par jour.

— Il me faudrait en trouver un autre meilleur marché. Avez-vous une adresse?

Il réfléchit, se tapotant les dents, puis se leva, et, avec un sourire d'enfant joyeux :

— Venez chez nous, dit-il, ce serait amusant, la duchesse vous louerait une chambre d'ami. Elle l'a déjà fait il y a trois ans pour un Belge.

— Qui est la duchesse? demanda Emma.

— C'est ma grand'mère, dit-il, fier et simple.

Le contrôleur donna un coup de trompe :

— 3, rue Michelet, chez Madame Leduc, je vous y attendrai à la sortie de l'étude, cria Bonnard, sautant du tramway.

Par la fenêtre ouverte, elle fit un geste de la main qui pouvait signifier « adieu », « oui » ou « non », ou simplement, « merci ». La voiture se mit en marche, et le petit clerc ouvrit les bras tout grands, comme pour pleurer Emma ou la recueillir.

En avance, naturellement, pour surveiller l'arrivée de Guérin, elle s'installa sur un banc, au coin de la place, tristement vêtue de noir

comme à l'heure précédente. Mais oui, il ne lui était plus permis maintenant de s'offrir des robes neuves. Pourtant, le chapeau, elle n'avait pas trouvé la force de le rendre, elle s'en était coiffée, et, tout blanc, tout neuf, il vivait seul, là-haut, une vie extravagante.

« Si je préparais quelques questions habiles qui, bien dirigées, forceraient Guérin à m'expliquer ses sentiments? » se disait-elle. La difficulté était de trouver des questions gaies. Ne lui venaient à l'esprit que les mots les plus graves, les plus tendres, qu'elle prononçait malgré tout et qui remplissaient ses yeux de larmes.

Elle se leva, tourna autour du banc. En tous cas, elle tairait la dérobade de Provost, les brutalités du notaire, car c'était peut-être l'empressement de Bonnard, sa présence chez le marchand de biens, l'annonce d'une transaction importante avec celui-ci, qui valaient à Emma ce second rendez-vous.

Elle s'était rassise. Cinq heures sonnèrent. Et s'il allait ne pas venir? Elle n'y avait pas songé jusqu'à cette minute. Et pourquoi? D'où lui venait cette assurance, s'il vous plaît? Quelle raison avait-elle d'être tranquille aujourd'hui? Soudain, à voix haute, elle dit : « Il est en retard, mais il viendra,

je suis sûre qu'il viendra, » et ses propres paroles la rassurèrent, la réjouirent, comme si, du dehors, quelque autre, bien renseigné, lui eût apporté la nouvelle.

Vivement, elle se détourna, craignant d'être entendue. Non, elle était seule sur le banc. Quelle chance ! Appuyée au dossier, elle balança ses pieds croisés qui touchaient à peine terre.

Presque aussitôt, sur l'esplanade, au milieu des passants, elle reconnut Guérin brusquement surgi, avec ses dimensions habituelles et non pas royalement détaché du fond de l'horizon, non pas grandissant peu à peu tel qu'elle avait imaginé l'apercevoir. Il marchait à pas lents, le mouchoir à la main, non vif et gai, comme de coutume, mais l'air soucieux et le regard au sol. Il s'arrêtait de place en place et s'essuyait le front, puis reprenait son chemin. Mêlé aux humains, à leur niveau, habillé d'un veston de serge et chaussé de souliers jaunes à lacets, il perdait de son prestige, de son aspect rare et fin. Sérieuse, sa bouche avait vieilli, manquait d'assurance. Emma se rappelait la première apparition de Guérin dans la salle à manger du bateau, lorsque, les épaules arrogantes, le plastron large et brillant, debout au milieu

des autres dîneurs tassés sur leurs chaises, il semblait régenter ce petit peuple courbé sur des assiettes.

Évanouie la gaieté bienfaisante, l'insouciance qui faisait de son visage un gracieux visage de jeune homme.

« Si d'abord je l'avais connu ainsi? » se demandait Emma. Question vaine, posée trop tard ; l'amour était en elle, l'amour de lui, qu'il parût jeune ou vieux, las ou dispos. Elle courut se ranger à sa droite. Guérin, sans rien dire, fût-ce bonjour, passa le bras d'Emma sous le sien. Ils firent ainsi quelques pas en silence, elle, fière, lui, préoccupé.

D'un trait, avidement, il but la bière glacée qu'il s'était fait servir.

— En chasse depuis le matin, dit-il rageusement, et bredouille ! Sale pays ! Garçon, un second bock ! Avez-vous vu Provost aujourd'hui?

— Non, répondit Emma, seulement mon notaire.

— Tant mieux, cela me rendrait service de vous accompagner chez lui demain.

A quoi bon préparer des phrases, questions ou réponses, s'imposer une attitude? C'était

curieux comme la réalité parvenait toujours à vous surprendre, à se moquer de vous.

— Je n'irai plus chez Provost de longtemps.

— Pourquoi donc? questionna brutalement Guérin.

— Il n'est plus acheteur!

— Depuis quand?

— Depuis hier, depuis ma visite.

— Alors, ça, c'est le bouquet! s'écria-t-il en tapant sur la table, renversé au dossier de sa chaise, les pouces aux entournures du gilet. Il continuait à marmotter : « Le bouquet! » Mais il réfléchissait, plissant et déplissant ses lèvres sur ses dents, d'un curieux mouvement animal qui suggérait la faim, la ruse.

Ah! mieux valait tout dire!

— La joie de vous retrouver m'avait surprise. J'ai mal parlé et suis partie trop vite aussi. » Elle ajouta à voix très basse : « Crainte de vous perdre une seconde fois. »

— Là, là, là, répondit Guérin, avouez donc que vous avez gâché votre affaire, par futilité, par niaiserie, comme une petite fille que vous êtes. Mais sapristi, s'écria-t-il avec colère, je ne vous suis rien, moi, tandis que l'argent eût été à vous, à vous! » Et violemment, il se

frappait la poitrine comme s'il eût dit : « A moi, à moi ! »

— Et puis, ma petite, quand on veut discuter avec un homme comme Provost, et qu'on n'a pas de garde-robe, on bluffe, on s'habille. Peut-être aviez-vous sur la tête, en entrant dans son cabinet, le chapeau que j'ai l'honneur de vous voir aujourd'hui?...

Emma se taisait.

— L'aviez-vous? Répondez ! Mais voulez-vous répondre !

Il ricanait, et, soudain, allongeant le bras, d'une seule pichenette vigoureuse, il fit basculer sur la tête de la jeune fille la légère paille blanche.

Emma se leva d'un bond, bouscula les tables et les chaises, courant droit devant elle.

Les passants riaient, un gamin cria : « Elle est folle ! » et la poursuivit en sifflant. N'importe ! Il lui sembla qu'on l'appelait par son nom. N'importe ! elle courut jusqu'au bout du quai, et là, face à la mer, se laissa tomber assise sur le rebord du parapet.

La nuit venait. Sur ses genoux, elle avait posé son chapeau et le caressait, lui parlait, comme à un chien fidèle. Elle pleurait comme on saigne, et goûtait une joie étrange, bes-

tiale, à s'abandonner au désespoir, sans lutte, sans repentir. Par instant, elle tendait les bras vers la mer, le crépuscule, l'horizon large : elle souhaitait verser en eux sa peine, l'élargir à leur mesure jusqu'à les remplir d'elle, et puis s'endormir, là, vide, enfin calmée.

Elle rejeta la tête en arrière, ferma ses yeux brûlés de larmes. Les vapeurs du soir rafraîchissaient sa joue. Peu à peu, les longs sanglots faisaient place aux longs soupirs. Les deux mains appuyées sur son cœur, sans un mouvement, un peu penchée, elle avait l'impression de moins souffrir. C'était comme après un accident, lorsque, dans l'attente du secours, on découvre, par hasard, l'attitude qui ménage une affreuse blessure.

Était-ce le vent qui, tout à coup, changeait de place sur ses genoux son pauvre chapeau? Elle étendit les doigts, et, rencontrant une manche de serge, entr'ouvrit les paupières. Guérin, devant elle, souriait, du sourire de naguère, comiquement coiffé de rubans et de paille blanche. Emma ferma les yeux, refusant de comprendre et même de se réjouir.

— Une petite fille, j'avais raison, il faut

être une petite fille pour prendre au sérieux les folies que débite un homme fatigué qui a bu cinq verres de porto !

Il s'assit contre Emma, déposant avec amitié devant eux, sur le sable, le chapeau que, lui aussi, maintenant, traitait avec précaution, comme un être sensible. Tous deux, en silence, regardaient les bords déformés, les coques amollies du ruban sans valeur. Comme le premier soir, sur le bateau, lorsqu'on déboucha le champagne, Guérin saisit la main d'Emma, y posa ses lèvres. « Pardon ! » dit-il avec gentillesse. Et puis, une autre fois, avec un sérieux nouveau, il répéta : « Pardon ! » Dans ses doigts, il gardait les doigts d'Emma. D'elle avait fui toute souffrance, mais il lui semblait avoir perdu jusqu'au sentiment des limites de son corps.

Les rayons des phares commençaient de balayer l'eau, le ciel ; la marée montait, exhalant son odeur libre et sauvage ;

— Qu'est-ce que font tes parents? demanda Guérin à Emma, sans tourner la tête.

Elle répondit :

— Mon père est mort. Il était professeur.

— Ah ! très bien ! » — puis, après un moment : « Tu l'aimais? »

Elle ferma les yeux et fit : « Oui », gravement, de la tête.

Guérin sentit frémir la main droite d'Emma qu'il tenait serrée. Sa main gauche, elle l'avait dressée dans l'air, devant sa gorge, et ses doigts crispés bougeaient lentement comme s'ils eussent effleuré des cordes invisibles.

Il dit :

— Je comprends, je comprends. » Délicatement, à bout de bras, avec son mouchoir, il époussetait le ruban, la calotte, les bords du malheureux chapeau de paille. — Moi, mon père était pharmacien, il vit toujours, mais nous ne nous voyons jamais.

Un à un, les bateaux allumaient leurs feux rouges et verts. Là-haut, sur le quai, se croisaient les trams dont on entendait la cloche.

— Tu permets que je te tutoie quand nous sommes seuls?

— Oui.

Il avait replacé son mouchoir dans la petite poche du veston et disposait en éventail le coin brodé d'une initiale. Un vent frais s'était levé, qui soufflait de la mer.

— Ne restons pas là, conseilla Guérin. La nuit tombe vite en septembre.

Emma secoua le sable qui collait à sa jupe. Elle prit le chapeau qu'il lui tendait, et con-

tinua de marcher, le tenant par la coiffe au bout de sa main pendante.

— Tu l'emportes ainsi, tu en es lasse?

— Peut-être.

Il murmura encore : « Je comprends, je comprends. » Puis tous deux gardèrent le silence. Tout à coup, Guérin s'arrêta, et, de son index, touchant l'épaule d'Emma :

— Bonne idée qui t'a prise de t'enfuir. Je me rappelle que je cherchais depuis un moment le moyen de renverser sur ta robe le bock posé devant toi.

Elle le regardait, doucement, tristement, sans surprise, sans intérêt non plus pour une époque qu'il lui semblait, au milieu de sa fatigue, avoir dépassée depuis longtemps.

Il passa son bras sous celui d'Emma :

— Oui, cela me soulageait de te maltraiter sans risques, c'est curieux, hein? Car enfin, tu m'aimes, toi, et ceux avec lesquels je suis poli, ne m'aiment pas. » Et de la même voix : « Il doit être tard, où dînes-tu? »

Elle porta la main à son front :

« Bonnard! il l'attendait depuis une heure! »

— Pourquoi cette visite? demanda Guérin.

Alors elle raconta tout, tout, l'insolence de Provost, du notaire, et cette nécessité pour

elle, maintenant, de vivre à bon compte. Lui, écoutait, sans avidité, l'œil au repos, la bouche innocente.

— Si tu sais attendre, la canaille achètera, dit-il. Trop tard pour moi, hélas ! J'avais besoin de dix mille francs pour amorcer une affaire, et je comptais sur toi pour me les avancer. Alors tu comprends ma fureur?

— En effet, répondit Emma, rougissante. Sommes-nous loin encore de la rue Michelet?

— Je le crains, montons en voiture, tu sembles exténuée.

Sous la capote relevée, qui sentait le caoutchouc, les vieilles pluies, Guérin avait repris le bras de la jeune fille, et, distraitement, lui tapotait la main.

— Tant pis ! dit-il, tout à coup.

Ils avaient sonné deux fois déjà sans qu'on ouvrît, et ils s'apprêtaient à redescendre.

— Il y a quelqu'un pourtant. Écoute ! dit Guérin.

En effet, on entendait distinctement, derrière la porte, un bruit de grelots et de tambour de basque. Avant qu'Emma eût pu l'en

empêcher, il cogna du poing contre le vantail, criant :

— C'est Mlle Collinet, elle attend.

Aussitôt, de l'intérieur, on souleva une lourde chaîne, on tira les verrous.

— Entrez ! dit une voix fraîche.

Ils se trouvèrent dans une minuscule antichambre, sans fenêtre, tendue d'étoffes disparates et voyantes. Au plafond était accrochée une lanterne bicolore à laquelle pendait un œuf d'autruche, allongé d'un bizarre plumet.

Où donc avait fui, en posant sur une chaise son tambour de basque, la jeune fille dont ils avaient entendu la voix? Devant eux, se tenait une très vieille femme, dont l'épaisseur semblait un défi à l'exiguïté de la pièce. Elle portait une jupe de satin à volants, et, sur un corsage de dentelle, une sorte de jaquette en velours grenat, enrichi de soutaches, de boutons de strass. Un petit nez, légèrement écrasé du bout, marquait le centre de sa large figure ; ses yeux charmants brillaient, joyeux, ses lèvres peintes souriaient avec grâce. Mais l'ondulation maladroite, ébouriffée de ses rares cheveux, teints en noir, blancs aux racines, donnait à son visage un air égaré.

— Je suis contente de vous connaître. » Sa main serra la main d'Emma.

C'était elle, la voix ravissante.

« Malgré les poufs et les étagères, il fera bon vivre ici, se disait la jeune fille ; et ce prix modeste, pour tout un mois ; je serai tranquille. »

— Ah ! voici mon garçon, s'écria la duchesse, faisant frémir son tambourin.

— Ils dînent avec nous? demanda Bonnard, tout rose.

— Parfaitement, dit Guérin, conduisez-moi, je vous aiderai à mettre le couvert.

— Puis-je emménager demain?

— Sans doute. Otez donc votre chapeau. Vos cheveux sont magnifiques. » Et, tendrement, la duchesse baisa Emma sur le front.

Avant d'éteindre la lumière, la jeune fille remonta soigneusement sa montre : il était 10 heures. C'était la dernière nuit qui lui restait à passer dans cette chambre d'hôtel.

— Je viendrai demain après-dîner, pour jouer aux dominos, avait promis Guérin. Non, pas promis, proposé. Sans doute, le ver-

rait-elle maintenant presque chaque soir. Il n'y avait plus à trembler mais à comprendre. Lorsqu'il tutoyait Emma comme une fiancée, qu'il lui tenait la main, l'interrogeait sur ses parents, qu'était-ce? L'amour? Alors pourquoi, pas un instant, le besoin de la prendre dans ses bras? En voiture, distrait, il lui tapotait les mains, tandis que la capote abaissée, plus épaisse et plus tiède qu'un rideau d'alcôve, les isolait des vivants.

Emma se sentit rougir tout à coup, pleine d'une honte étrange, celle de sentir que, désirante, elle n'était pas désirée. Il existe donc, vis-à-vis de soi-même, d'autres torts que ceux enseignés à l'école, des torts si graves, si tristes, que, les évoquant seule et la nuit, on se cache la figure?

IV

Tôt dans la matinée, les battements d'un store réveillèrent Emma. Pourtant, malgré sa fatigue, elle ouvrit ses cahiers. Par la fenêtre ouverte soufflait un vent chaud qui portait du sable. Fiévreuse, altérée, tour à tour elle buvait une gorgée d'eau, puis, courageusement, reprenait son travail. Vers deux heures, ayant déjeuné, elle repoussa ses livres.

Au creux de ses bras étalés sur la table, elle posa sa joue, ferma les yeux, et s'endormit.

On frappait à la porte, et, dans son rêve, elle allait ouvrir, pour se retrouver aussitôt le front sur la table. On frappait encore : « Entrez, » disait Emma. Un pas léger, un pas de danseur frissonnait derrière elle. Qui était-ce? Paz? Ce devait être Paz, son jeune beau-père, qui venait la chercher. Mais non, c'était Guérin, elle en était sûre, Guérin masqué, qui lui faisait une surprise et se penchait pour l'embrasser dans les cheveux. Sur la nuque d'Emma, il appuyait sa bouche

ferme et chaude. Finis l'angoisse, le désespoir ; et, criant de joie, elle se retournait pour lui rendre ses baisers.

Elle s'éveilla et reconnut Rouboff qui la saluait en joignant les talons. D'un mouvement passionné, elle appuyait ses mains sur son visage. Ne pas être vue, ne pas voir, pendant un moment encore ! Plus cruelle que la solitude était la présence de celui-là, toujours occupant la place de l'autre, de celui-là, plein de zèle, d'empressement, peut-être plein d'amour. Amour de malade, sympathie tendre, ou véritable amour? Désir peut-être? Pour celui-là, possédait-elle un charme?

Subitement, avec coquetterie, d'un geste qu'elle avait vu faire à sa mère autrefois, elle lui tendit la main, pour qu'il la portât à ses lèvres. Rouboff considéra un instant cette main, puis la baisa, en regardant Emma qui rougit et se leva pleine d'embarras.

— Prenez ma chaise, dit-elle. Je m'installerai sur le lit.

Ainsi s'écartait-elle de cet homme dont le voisinage lui causait une gêne inexplicable. De lui s'exhalait une chaleur indiscrète qui vous approchait à la façon des odeurs.

— Merci, dit-il.

Il s'assit en croisant les jambes. Déjà, sur le bateau, Emma avait remarqué combien ses cuisses étaient grasses.

— Vous ressemblez à une chèvre, dit-il, lentement. On dit « capra », dans mon pays. De son index court, il retroussa sa moustache rousse, et découvrit sa bouche rose, petite et belle.

— Voudrait-il poser cette bouche sur la mienne? se demandait Emma. Y pense-t-il en ce moment?

Rouboff avait décroisé les jambes.

— Comment va Mme Rouboff? demanda Emma, d'une voix changée.

— Bien, bien...

Il avait noué ses doigts à l'envers et faisait craquer leurs jointures. Ce bruit irritait Emma. Il y eut un silence. Que se passait-il? N'avait-elle point posé une question à laquelle Rouboff tardait de répondre? Elle n'en était pas bien sûre. Un frisson singulier courait sur sa peau, entre sa langue et ses dents, comme lorsqu'on a peur ou qu'on a mangé trop de sucre. Et c'était cet homme, avec ses jambes grasses et sa jolie bouche, qui en était la cause, cet homme qu'elle détestait. Il s'était levé. Il approchait lentement, comme appelé par un signe.

Emma sauta du lit, courut à la fenêtre :

— On étouffe dans cette chambre, ne trouvez-vous pas?

Le ton mondain de sa propre voix lui donnait une envie malade de rire.

Le menton appuyé à la gorge, la paupière haute, Rouboff, immobile, regardait la jeune fille qui, faussement dégagée, de l'index, très vite, caressait la ligne de son sourcil. Dans le silence, on entendait le bruit d'un trousseau de clés, que les doigts de l'homme agaçaient au fond d'une poche. D'un geste de petite fille, Emma croisait et décroisait ses mains. Sur la cheminée, le timbre pauvre de la pendule sonna la demie.

Glissant à moitié sur le parquet, se cognant à la table, Emma saisit son chapeau accroché au mur. Elle expliquait qu'elle avait oublié l'heure et devait sortir en toute hâte, pour veiller à son emménagement. Sans répondre un mot, Rouboff salua, ouvrit la porte : Mme Rouboff se tenait sur le seuil, un journal de modes à la main.

— Bonjour, Kati ! dit Rouboff en toussant.

Elle répondit :

— Bonjour, mon vieux. — Et à Emma : Voyez ce que j'ai découvert au salon, la gravure d'une nouvelle chemise-pantalon ; belle

invention ! les deux ne font plus qu'un ! C'est ça qui doit être commode !

Cependant elle traversait la chambre et jetait les feuillets sur la table. Elle ôta ses gants, son chapeau, s'installa sur le lit, disant à Emma :

— Il est fripé déjà ; alors, je me permets. » Puis à son mari : « Toi, tu sors, mais elle reste ! S'il vous plaît, vous restez... » Elle tendait vers Emma sa vieille main fine, et d'une voix douce, inclinant la tête tantôt à droite, tantôt à gauche : « N'est-ce pas, vous restez, demandait-elle, n'est-ce pas? »

Surprise, mais obéissante, Emma répondit :

— Oui.

— Bon, fit l'homme.

Il les regarda l'une après l'autre, salua de loin, et referma brusquement la porte sur lui. Un instant, son pas résonna dans le corridor ; un rayon de soleil barrait la chambre, tenait de la place.

— Si nous commandions le thé? proposa Mme Rouboff. Elle parlait gaiement, usait du sourire étroit de sa bouche délicate.

— Volontiers, dit Emma.

— Mais ôtez d'abord ce canotier, cette veste ; vous semblez en visite, dans ma chambre d'hôtel, à moi. » Elle s'allongea sur

le lit. — Peut-être sera-ce vrai un jour, vous mariée, et moi seule comme avant ; quel repos, bon Dieu, quel repos !

Elle se tut un instant, puis se mit à siffloter la *Marseillaise*. Tournée vers Emma, elle ricana :

— Rue Monsieur-le-Prince, mon voisin de chambre s'exhortait ainsi au lever, au coucher, au travail. C'était Albert, dit-elle tout à coup gravement. Il avait vingt-cinq ans !... A propos, où en sont vos affaires d'argent?

— Il faut attendre, l'acheteur principal veut nous intimider.

— Bien..., bien... Elle répondait distraitement, cependant qu'elle flairait comme un chien de chasse, l'endroit du couvre-lit où tout à l'heure reposait sa tête. — Est-ce mon tabac ou celui d'Albert que je dépiste?

— Le vôtre ! Le vôtre !

Mme Rouboff se leva, caressa rêveusement la joue empourprée, puis tira une boîte de réglisse de sa poche et délicatement glissa une pastille entre les lèvres d'Emma.

— Cœur pur ! Je le disais à Albert, ce matin ; il en doutait, lui ! Mon Dieu, que les hommes sont bêtes !

Elle ferma la croisée et se mit à marcher

dans la chambre. Elle soupirait, puis s'essuya les yeux tout à coup. Emma l'interrogeait du regard.

— Ce n'est pas sur vous que je m'attendrissais, mais sur moi-même, dit Mme Rouboff avec brusquerie.

La servante, en ce moment, entra, portant le thé.

— Laissez, que je vous serve, dit la femme, prévenant Emma et redevenue tout à coup noble et polie.

— Alors, où ce nigaud d'Albert était-il installé tout à l'heure?

— Mais sur cette chaise, à ma place.

— Bien... bien... Elle prononça le mot exactement comme l'avait fait son mari. — Il va mieux, beaucoup mieux ; le matin, plus de fièvre, il guérira, oui, oui, il guérira.

Elle parlait lentement, et s'interrompait pour boire une gorgée de thé, manger des confitures. Emma, d'abord inquiétée par cet étrange tête-à-tête, reprenait quelque aisance, rassurée comme une enfant par la gourmandise de Mme Rouboff, l'application qu'elle apportait à se bien nourrir.

La femme éclata de rire.

— Ah! Ah! Ah! En sortant, Albert a bafouillé : « Je vais à la poste. » Quel imbécile !

Emma vivement porta sa tasse à ses lèvres et dit en jouant la gaieté :

— Il est fou.

Sérieuse tout à coup, Mme Rouboff répondit : « Oui, il est fou ; il me fatigue. » Un peu courbée, elle reprit sa promenade entre la porte et la fenêtre. — Qu'il est sot ! J'approuvais sa visite ; de vous, je ne suis pas jalouse ! — Elle jeta sa cigarette dans le pot à eau, et, continuant sa marche, se mit à balancer son index devant elle, à la hauteur des yeux, comme pour faire la leçon : Hier soir, avant de m'endormir, je lui ai crié à travers la cloison : « Couche avec elle, moi je suis trop vieille pour toi. » Je comprends les choses. — Elle s'arrêta devant Emma interdite, et lui demanda : — Vous plaît-il?

— Non ! Non !

— Et pourquoi ne vous plaît-il pas? rétorqua la femme, d'un ton vindicatif. Il est plus beau, plus intelligent, et sans doute meilleur que vous.

— Assez ! Assez ! gémissait Emma, en se bouchant les oreilles ; et, comme Mme Rouboff approchait, elle se leva d'un bond ; mais l'autre la saisit fortement par la taille, et toutes deux tombèrent sur le lit.

Emma se débattait, cependant que deux mains sèches, qui sentaient le tabac, s'efforçaient non seulement de la retenir, mais aussi de la cajoler, de la bercer comme une petite enfant.

— Pardon, disait la femme, pardon, j'ai été dure, mais pour votre bien. Épousez Albert, je vous le donne. Vous le soignerez, vous avez de l'argent pour ça. Moi, je n'en peux plus, je suis trop vieille, trop pauvre. Et il faut qu'il vive. Je le veux. Dites oui, suppliait-elle, dites oui.

La jeune fille se leva, ouvrit la fenêtre, il lui sembla qu'elle allait s'évanouir.

Preste, Mme Rouboff versa de l'eau dans un verre.

— Buvez, vous êtes pâle, nous ne dirons plus rien aujourd'hui.

Emma repoussa le bras, la main, et répondit fermement :

— Partez, partez tout de suite, je vous supplie de partir.

Alors, l'autre s'approcha jusqu'à lui toucher le visage, et murmura :

— Petite imbécile, tu attendras longtemps avant de retrouver un pareil mari. Et tout cela parce que tu adores un farceur qui se moque de toi, et rit encore de t'avoir em-

brassée une nuit qu'il était ivre et croyait tenir dans ses bras la belle femme de chambre !

* * *

Entre les murs sourds de la salle à manger tendue d'andrinople, en face de ce petit garçon penché sur une collection de timbres-poste, Emma goûtait enfin quelque repos. Jusqu'à son entrée dans cette chambre tiède et fermée comme un cocon, elle avait saigné des morsures affreuses de la journée. Ici, quelque chose, en elle, avait cédé. Pendant le repas, la duchesse n'avait infligé à Emma la fatigue d'aucune question. Les fêtes de sa jeunesse, voilà ce qui l'occupait encore. Des bals, des spectacles, et les courses, où son jeune mari la conduisait en calèche. Emma fermait les yeux, pour mieux savourer la voix fraîche, qui traînait un peu sur certains mots.

Avec une paire de ciseaux, sans lever la tête, Bonnard avait frappé la table de quelques petits coups secs. La duchesse tourna vers lui un regard craintif ; au bout d'un instant, Bonnard recommença son manège.

— Allons, grand'mère, tu vois bien qu'il est l'heure.

Il fredonnait sans entrain un air de polka.

— Sois gentil, donne-moi le tambour de basque. — Vous permettez, avait-elle dit à Emma : Mon régime.

Entre les murs et la table, elle s'était mise à tourner, à sautiller, agitant les grelots de son tambour, le tapant du poing. Le petit clerc, penché sur ses timbres, la soutenait faiblement avec le même air de polka indéfiniment repris, tel un orgue de Barbarie très pauvre qui ne contient qu'un seul rouleau. Un long coup de sonnette interrompit brus quement la chanson.

— C'est Guérin ! s'écria Emma.

— Qu'il entre ! dit joyeusement la duchesse, il va danser avec moi.

— Un M. Allard demande à vous voir, murmura la bonne. Je l'ai fait entrer dans l'antichambre.

Vêtu d'un caoutchouc rétréci, un feutre usé à la main, sans amitié, sans grâce, le violoniste annonçait que Guérin ne viendrait pas ce soir, comme il l'avait espéré.

— Il m'envoie pour que vous ne l'attendiez pas toute la nuit. Il vous connaît patiente, hein? et tenace, hein?

Emma répondit d'un geste vague ; puis, lentement, des deux mains, rejeta ses cheveux en arrière. Pourtant elle ne souffrait pas en ce moment ; ses forces étaient usées ; même l'absence de Guérin lui devenait indifférente.

— Alors, à bientôt, dit l'homme.

— Si vous voulez.

— Pas de commission pour Marcel? Je le verrai tout à l'heure.

— Non, répondit Emma, pas de commission.

— C'est navrant, soupira la duchesse, j'avais commandé du punch.

Bonnard leva la tête et se frotta les mains :

— Debout, grand'maman, il te reste à danser dix minutes ; j'ai ma montre sur la table.

Docile, elle reprit son exercice, mais, cette fois, elle chantait aussi pour se donner du courage.

« Maintenant que je sais qu'il ne viendra pas, l'aspect de la chambre s'est-il modifié? se demandait Emma. Mais non? Peut-être dirai-je qu'il fait plus sombre. Sentiment connu. En somme, j'attendais peu de sa présence, ce soir. Aurait-il démenti la nouvelle

que Mme Rouboff m'apprit tout à l'heure, et dont je ne doute plus? »

Elle serra les poings, ferma les yeux : « Ne pas souffrir, se répétait-elle, ne pas souffrir. »

— Je n'en peux plus, soupira la vieille dame. Le punch sera pour demain, dis-nous bonsoir, Georges, et va dormir.

Bonnard, sans répliquer, enfouit son attirail dans le tiroir du buffet, s'approcha de sa grand'mère, et comme en famille, sans en demander la permission, il embrassa Emma sur la joue.

— Croiriez-vous qu'il a vingt ans? dit la duchesse?

Elles étaient seules. Serrant la main d'Emma, la grand'maman soupira :

— Tous les hommes gais sont volages, qu'est-ce que cela fait? Il n'est pas venu ce soir, il viendra demain ou après.

— Oui, peut-être.

Mais depuis un instant, la jeune fille ne comprenait plus très bien ce que tout cela voulait dire. Aimait-elle encore Guérin? Il lui semblait que non. Était-il possible qu'on cessât d'aimer ainsi d'une heure à l'autre?

— Quand il reviendra, ne lui faites pas de reproches. Soyez gaie, vous aussi, rappelez-vous que les hommes aiment rire, tous,

même les plus sévères. Elle se leva péniblement. — Et maintenant, nous allons faire le punch. Êtes-vous gourmande?

— Je ne sais pas, répondit Emma, attentive au vide étrange qu'elle sentait dans son cœur.

— Il faut l'être, continuait la vieille dame, et coquette aussi, très coquette, pleine de ruses, de mines, ça amuse les maris !

Elle posa sur la table une petite soupière en ruolz, vida à moitié le contenu d'un cruchon de porcelaine :

— Prenez les verres dans le buffet.

Emma obéit et, relevant la tête, aperçut la duchesse qui roulait des prunelles, les mains aux hanches, un sourire gracieux figé sur les lèvres :

— L'œil engageant, dit-elle.

Puis, reprenant son visage habituel :

— Mon second mari en était fou. Et maintenant, allumons le punch, mais d'abord, éteignez la lampe.

Dans l'obscurité, Emma entendit gratter des allumettes.

Un feu dansant jaillit de la soupière :

— Regardez-moi, dit la duchesse, regardez-moi bien.

Mystérieusement éclairée par la flamme du

punch, comme par une rampe aux reflets funèbres, la figure ridée de la vieille femme mimait avec application la coquetterie, le dépit, la jalousie, l'amour :

— Vite, encore, regardez !

Elle se hâtait, comme si le retour à la nuit eût signifié pour elle la fin d'un charme et, ainsi que pour les fantômes, la rentrée au tombeau.

— Je vous apprendrai, murmurait-elle, et vous verrez, alors, vous verrez comme c'est simple !

Mais Emma n'écoutait plus rien. Depuis que l'ombre avait saisi la chambre, et qu'était né, exultant, ce minuscule incendie bleu, elle sentait qu'elle aimait Guérin à la folie. Le voir, être dans ses bras une fois encore, à tout prix ! A cette minute, elle l'aimait au point d'être certaine qu'il l'aimerait un jour. Dans sa chambre, repoussant livres et manuels, elle lui écrivit :

« Mon cher ami, le vent a tourné, Provost nous recherche ; je devrai le revoir bientôt, non sans discuter de cette visite avec vous. Dînons ensemble au restaurant Pigache, demain à 8 heures. C'est moi qui vous invite. »

Elle se glissa dehors et porta la lettre elle-même. La concierge bien payée lui apporta

la réponse. Au crayon sur un chiffon de papier, Guérin avait griffonné : « Entendu ; rendez-vous à 7 h. 30, terrasse de l'Européen. »

Il faisait nuit lorsqu'elle se réveilla en sursaut, à demi prisonnière encore d'un rêve pénible : sur une scène de théâtre violemment éclairée, Henri Collinet et Guérin jouaient aux cartes. Du fond de la salle déserte, Emma assistait à la partie, cherchant à retrouver dans sa mémoire le moment auquel il avait été possible aux deux hommes de se connaître. « Je vais le demander à mon père, se disait-elle, et alors j'entendrai sa voix. » Elle avançait, lorsque aussitôt le lustre, au plafond, commença de se balancer d'un mouvement de pendule, agitant tous ses cristaux et ses lumières. Absorbés, les joueurs ne remarquaient rien, et plus Emma s'avançait, plus le balancement devenait large et fou. Elle ouvrait la bouche pour crier : « Sauvez-vous, » lorsque, dans un fracas terrible, l'énorme machine s'abattit sur la table ; elle se réveilla, exténuée et brûlante.

Pieds nus, elle marcha jusqu'à la fenêtre, tira les rideaux, ouvrit toute grande la croisée. L'aube naissait, lugubre, couleur de cendre. On eût dit que le ciel épais, visible au-dessus des toits, repoussait la lumière et la vie. Noirs, immobiles, les eucalyptus du jardin semblaient pendre sur des tombes...

Mon Dieu ! où les humains trouvaient-ils encore la force d'espérer, après avoir assisté aux angoisses de l'aube? Un monde qui subissait avec cette désolation, cette sévérité, les nouveaux matins était bien un monde se sachant voué à la déception, à la mort. La mort ! Chaque fois qu'Emma retrouvait son père en rêve, il lui semblait être frôlée par elle ; au réveil, comme engluée, elle traînait le souvenir d'un contact mystérieux, et, lasse, elle n'avait envie que de se rendormir.

Mais aujourd'hui ! Elle appuya les deux mains à son front, rejeta ses cheveux en arrière. Les feuillages pâlissaient, le ciel allégé commençait de rosir.

Le battement d'un volet lui fit tourner les yeux. C'était, hirsute, les bras nus jusqu'à la saignée, un domestique arabe qui sifflotait gaiement en cirant des chaussures. Le jour fameux commençait. Alors, le visage désespérément tendu vers le ciel, la jeune fille

mendia l'espoir, l'amour, qui font croire au bonheur et permettent de vivre, puis, frissonnante, regagna son lit pour tomber dans un profond sommeil.

Quoique la distance fût relativement courte de la maison Bonnard au café Européen, Emma s'octroya une heure pour la franchir posément, en flânant aux étalages, comme les femmes aimées des hommes, dont la vie luxueuse n'est que loisirs.

Tout l'après-midi, lisant, écrivant, elle avait réussi à ne point imaginer les suites de l'aventure qu'elle voulait courir. Elle y avait réussi par une obstruction mentale, une fuite, une attitude de biais. Depuis des jours et des nuits, elle haletait pour revoir un certain horizon, retrouver un certain climat. Engagée dans le chemin qu'elle croyait devoir l'y conduire, lâchement elle baissait la tête et comptait les cailloux.

Dès qu'elle aperçut Guérin à la terrasse du café, elle remarqua qu'il avait fait toi-

lette. Dans sa robe noire de tous les jours, elle s'arrêta pour le regarder, lui et son complet neuf, étrangement assurée, tout à coup. La lettre d'Emma contenait une intention, un signe caché auquel le costume élégant était une réponse. Elle avançait vers son ami, avec le sentiment nouveau de le bien connaître, et certaine que, ce soir, elle seule commanderait à leur destin.

Il se leva, plein d'empressement, et lui baisa la main.

— Si vous n'avez pas soif, dit-il, filons vite, car je crains l'arrivée d'Allard ; je passe devant par prudence et vous laisse le porto ; nous réglerons ensuite. Où me conduisez-vous? demanda-t-il gaiement.

— Chez Pigache, rue d'Isly, répondit-elle en arrêtant une voiture.

Il répéta comiquement, avec une mine de la bouche : « Chez Pigache, rue d'Isly ! » Mais il avait perdu son ton de camarade, son air enjoué.

— Alors, cette canaille de Provost vous relance? Racontez-moi ça, je vous en prie.

Le chapeau à la main, cérémonieux ou brusquement trop gai, il semblait connaître Emma moins bien que la veille, et craindre de lui déplaire.

« C'est lui quand même, » se disait-elle.

— Un salon, commanda Guérin, à leur arrivée chez Pigache. N'est-ce pas, un salon? demanda-t-il aussitôt à Emma, souriant, gêné, penché vers son épaule.

Calme, elle répondit :

— Mais oui ! et s'engagea dans l'escalier.

Ils trouvèrent au premier étage du restaurant une petite salle au plafond bas qui donnait sur la rue. Une banquette de cuir adossée au mur occupait le fond de la pièce. La jeune fille s'y installa devant une table à deux couverts, Guérin à sa droite, sur une chaise. Contre la fenêtre, une autre table était dressée pour quatre personnes.

— Pas de blague ! dit Guérin, nous voulons être seuls pour parler de nos affaires. Et donnez-nous de quoi écrire.

— Aussi du porto, ajouta Emma.

Le maître d'hôtel, obséquieux, souriant, lui présenta la carte. Elle reconnut le geste, et surtout, grimaçant vers elle, ce soir, l'affreux sourire dont, maintenant, elle comprenait le sens. Le menton tremblant, elle ferma les yeux une seconde. Dans l'ombre de ses paupières, les mystérieux cabinets particuliers d'autrefois surgissaient avec leur lumière voilée de rose : Fitz-Gérard, la lèvre

en fleur, fait jouer le diamant de sa bague. Mme Collinet, son corsage de satin largement échancré, s'écrie : « Tiens, Emma, t'y voilà donc aussi ; mais que dira ton père? » Alors, elle l'aperçoit, lui, plein de lassitude comme il l'était toujours dans ces fêtes, abritant sous une main creusée son regard triste.

Elle entend la voix maternelle commandant : écrevisses, perdreaux, pêches flambées.

— Bravo, on ne pouvait mieux choisir, dit Guérin.

Elle dégrafa son col, le haut de son corsage, balbutiant :

— Il fait chaud, n'est-ce pas?

— Bien sûr, répondit cordialement Guérin, et, d'un trait, il vida le verre de porto, comme obéissant à un ordre. Sur la table, contre la main de l'homme, elle posa doucement sa main. Il la saisit, et la soulevant, se mit à la balancer dans l'air, à droite, à gauche, en disant :

— Je vois que Me Ecourtin a rempli notre porte-monnaie?

— Oui, à sa santé ! et elle lui tendit un second verre.

Il le buvait à gorgées lentes, clignant des cils vers Emma, coquetant, gracieux, dési-

gnant d'un sourire sa coupe, à elle, qui restait vide.

Elle faisait :

— Je n'ai pas soif.

— Ni faim? ajouta-t-il voyant comme elle repoussait son assiette. Vous êtes un pur esprit..., un pur esprit qui a chaud, dit-il lourdement dans un rire. Blessée, le temps d'un éclair, elle eut l'idée de fuir, ayant drôlement peur. Lui, reprit sa main vivement, et, caressant sa joue :

— Tu es une fille cocasse !

— Pourquoi? demanda-t-elle sans amitié.

— Je t'expliquerai, tout à l'heure. Dînons vite.

Il mangeait avec appétit, avec joie, avec le désir visible de ne rien laisser perdre. Elle l'observait, gênée, l'âme absente.

— Quand achète Provost? demanda-t-il brusquement en reprenant du champagne.

— Bientôt, peut-être à la fin de la semaine.

— Bonne nouvelle !

Il lui baisa le bras à travers sa robe.

— Trinquons, dit-il.

Cette fois elle trempa ses lèvres dans le verre.

— Ah ! il était temps ! soupira-t-il d'un air heureux, renversé en arrière. Mais était-ce au

geste d'Emma que répondaient ce soupir, cette phrase?...

— Tu avais raison, on étouffe. Si j'ouvrais la fenêtre?

— Non, fit-elle, le retenant par la manche.

Il détacha un à un les doigts qui serraient l'étoffe :

— Comme ils sont petits, dit-il en riant niaisement. Je l'avais remarqué dès le premier soir, sur le bateau. Tu te rappelles? fit-il, l'air rêveur, cependant que, tout à coup, à ces mots, il semblait à Emma que, dans sa poitrine, s'ouvraient des portes par où s'engouffrait un grand vent qui la soulevait tout entière. Guérin ne bougeait plus.

— A quoi pensez-vous? demanda tendrement Emma.

— A Provost. Êtes-vous sûre qu'il va payer comptant?

Elle se taisait, surprise par la question.

— Ah ! dit-il violemment, il faut exiger au moins la moitié comptant. Pour le reste...

Il fit un geste, comme pour indiquer que le reste ne le regardait plus, et vida son verre.

Puis, silencieux, de l'index il caressa minutieusement le contour des doigts fins d'Emma, toujours étalés sur la nappe. Elle

frissonna ; il la regarda, de tout près, l'air soucieux :

— Qu'est-ce que je disais? articula-t-il pesamment.

Elle répondit simplement :

— Provost...

— Ah, oui ! Eh bien ! ma petite, qu'il se presse, ou je pars vendredi, nettoyé.

Elle s'écria :

— Marcel !...

Il posa son verre et répondit : « Chérie, » de ce ton mécanique sur lequel on répond à la personne chargée de vous éveiller de trop bonne heure. « Chérie ; » il répéta gravement le mot ; cette fois, avec application, détachant les deux syllabes, comme surpris par leur forme, leur résonance. Il avait l'air de chercher le sens précis d'un mot étranger.

— Marcel !... murmura la jeune fille, mon Marcel !

Il baissait la tête sans répondre. C'était étrange de voir, dans l'attitude du découragement, de l'abandon, ce visage toujours porté en arrière comme un défi joyeux.

Emma versa du champagne :

— Tiens, dit-elle, bois et redeviens gai comme tu l'étais avant, comme tu l'étais toujours.

Il obéit, appuya sa nuque au dossier de la banquette et ferma les yeux. Son silence prolongé causait à Emma une sorte d'effroi. Peu à peu, il semblait à la jeune fille que les murs entre lesquels elle abritait son misérable amour devenaient minces, poreux, laissaient filtrer le brouillard, la nuit, toutes les menaces du dehors. Elle saisit le bras de Guérin :

— Est-ce vrai que tu voulais partir?

Il passa la main sur son front :

— Quel jour sommes-nous, demanda-t-il?

— Lundi.

Il compta sur ses doigts :

— Quatre jours, je pars dans quatre jours...

Elle cria :

— Non !

Il sourit :

— Alors, tu me donneras l'argent?... Je le savais, je l'ai dit à Allard ce matin... aussi, je t'aime !

Il avait dit : « Je t'aime, » elle avait obtenu ce mot.

— Tu pleures? dit-il à Emma, pourquoi pleures-tu?

Il ébaucha péniblement un sourire et fit mollement « tz... tz... tz... », comme naguère, lorsqu'ils couraient ensemble dans le matin

joyeux, sur le pont plein de soleil. Puis, la main à la hauteur des yeux, il sembla chasser une mouche.

— Qu'as-tu? demanda-t-elle.

Il marmotta :

— Les bougies.

Elle étendit le bras, et, sans changer de place, atteignit le commutateur, éteignit la moitié du petit lustre.

— On est mieux, merci.

Il avait repris dans la sienne la main d'Emma et, la tapotant, disait :

— J'oublie quelque chose, qu'est-ce que j'oublie? Les sourcils rapprochés, le front lourd, il faisait un prodigieux effort pour rappeler ce souvenir important qui fuyait sa mémoire. — Je sais! fit-il, éclatant de rire et frappant du poing la table, c'est Allard! Il m'a recommandé : « N'oublie pas de l'embrasser, surtout, c'est cela qu'elle attend. »

Emma n'avait pas bougé.

— C'est vrai que tu attends que je t'embrasse?

— Oui, dit-elle.

La réponse le frappa comme une chiquenaude entre les yeux. Il réfléchit longtemps, passa la main sur son front :

— Où est-on? demanda-t-il soudain avec inquiétude.

— Chez moi !

— Chez toi? Alors c'est bien.

— Viens, dit-elle, doucement.

— Où? demanda Guérin.

Emma désignait la banquette. Il fit : « Ah ! » et, de ses yeux errants, cherchait le moyen d'obéir. Elle répéta : « Viens », et, le tenant par la main, le fit asseoir à côté d'elle, doux et docile comme un jeune garçon.

Voilà ! Ce qu'elle avait osé entreprendre, positivement, elle le réussissait, mais le corps et l'âme, en cette minute, vides d'orgueil, de joie et peut-être d'amour, habités seulement par une pénible et prodigieuse attention. Sa réponse à Guérin, ce « oui » avait agi comme un signal chargé de suspendre la vie sensible en elle, autour d'elle. Dans les cirques, à la seconde périlleuse, l'orchestre s'arrête, et, sans accompagnement, les gymnastes achèvent leur exercice, très haut, très loin. Ainsi, se voyait-elle agir dans un silence solennel, plein de vertiges. Cependant, elle murmura : « Viens contre moi ! » et tendit lentement les bras. Guérin approchait. Elle ne remua pas plus qu'une morte, bouleversée par le contact de cet homme. Elle haletait

comme lorsque, entrant dans la mer, on parvient tout à coup à ce point où l'eau fraîche vous baigne un peu plus qu'à mi-corps et vous suffoque.

La tête abandonnée sur l'épaule de son amie, Guérin soupira : « Je suis bien. » Alors l'embrassement d'Emma se fit plus doux encore. Parvenue à son but, elle oubliait tout, les chemins rebutants par lesquels elle s'était faufilée et les moyens douteux auxquels elle avait dû recourir. Paupières closes, elle goûtait jusqu'à l'anéantissement, la volupté de se sentir lentement pénétrée, au long de la joue, de la gorge, de la hanche, par la tiédeur de ce corps tant désiré.

Le souffle de Guérin se faisait tranquille, égal. Mon Dieu ! Comme elle aimait cet homme ! Rien que d'y penser, là, dans ses bras, il semblait à Emma qu'elle allait en mourir. Et lui ! il avait compris enfin la force de cet amour, il se rendait à cette gloire, et se taisait, l'âme unie à la sienne, bouleversé par la profondeur de cet instant éternel.

Elle inclina la joue et frôla les cheveux de Guérin. Elle tressaillit et murmura : « Embrasse-moi ! » à voix très basse. Il ne répondit pas, elle dit encore : « Embrasse-moi », et, timidement, elle ajouta : « Je t'aime »,

puis, rougissante, tourna vers lui les yeux.

Il dormait. Il s'était endormi d'un sommeil profond. Sourd, aveugle comme une plante, il dormait, son visage ancien retrouvé, charmant, heureux, sûr des jours à venir.

— Ça, c'est drôle ! dit-elle calmement.

Il lui fit horreur, tout à coup, et elle se fit pitié. Aussi nettement que si elle eût habité la maison d'en face, elle voyait le couple affligeant formé par cette demoiselle sérieuse et maigre adossée au mur et cet homme qui végétait sur son épaule. Elle ne regardait plus rien, mais percevait douloureusement le lustre à six lumières dont trois dormaient aussi, et dont trois se dépensaient, criardes, la nappe tachée, les tasses et le filtre en faïence brune. Elle avait très mal au front, entre les deux yeux, comme après une violence. Elle se sentait pauvre, mais surtout extraordinairement désœuvrée, et seule ; ah ! Dieu, comme toujours, seule... seule...

Le lustre, la table, tous les objets prenaient pour Emma, peu à peu, un aspect plus dense, plus éclatant aussi, mais, entre eux, l'espace était supprimé, et aussi la distance. Sa vue les reliait bizarrement les uns aux autres, comme la toile d'un tableau les objets qu'il représente. Fatiguée, elle cligna

des paupières ; l'épaule aussi lui faisait mal ; il pesait lourd, ce dormeur.

— Tant pis ! je bouge, dit-elle, en étendant le bras.

Dérangé, Guérin leva la main droite qui glissa autour du cou d'Emma jusqu'à ce que, rencontrant sa gorge, elle s'y posât, tranquille. La jeune fille frissonna de tout son corps sous cette caresse de somnambule, et baissa lentement la tête et les yeux, non pas dans un sentiment de honte, mais pour bien voir, pour mieux voir ces doigts d'homme, ces doigts aimés, accrochés à son sein.

C'était beau, ce geste. C'était un geste d'amour que portait là son corps. Depuis que Guérin avait fait ce geste, un étrange orgueil la parfumait tout entière. Elle était calme, elle avait le temps. Une chanson s'élevait en elle, lointaine, un de ces airs qu'on fredonne le matin à la fenêtre, ou l'été à la campagne en marchant sur les routes.

Ah ! le sort croyait se moquer d'elle une fois de plus en lui posant dans les bras, comme une énorme poupée, un amant inerte et sourd. Eh bien ! le sort s'est trompé ! Il vaut mieux que son ami dorme. Enfin, elle va pouvoir lui dire, à présent, tous les mots qu'elle chuchotait seule en marchant dans

les rues, tournant autour des bancs, sur les places, et la nuit, dans son lit, quand, de tristesse, elle ne parvenait pas à s'endormir. Doucement, elle berce Guérin, murmurant : « Amour, mon amour. » Elle avait posé sa joue sur son front, et parfois, au hasard d'une respiration, les cils du dormeur frôlaient sa bouche.

C'était incroyable, ce bonheur conduit par elle seule, cette heure pendant laquelle elle disposait de son ami, selon son propre désir. Alors, comme on soulage une haine, avec une sorte de fureur, elle soulagea son amour. A voix basse, elle dit : « Je t'aime, entends-tu, je t'aime. » Elle articulait chaque mot avec soin, comme une injure choisie, longuement méditée. « Je t'aime depuis que je t'ai vu, depuis que tu m'as touchée, entends-tu? entends-tu? » Une frayeur l'arrêta brusquement. Guérin avait bougé. Engourdi, nonchalant, il promena son visage sur l'épaule de la jeune fille, et retomba dans le sommeil, en resserrant son étreinte. Alors, Emma s'entendit crier : « Ma vie ! », d'une voix étranglée, comme par la peur ou la souffrance, et le mot et le cri la saisirent comme arrachés à une autre. Sa joue brûlait, les lourds battements de son cœur faisaient trembler ses jarrets, et reten-

tissaient jusque dans son pouce. A la pointe des seins, au creux des aisselles, sa robe lui pesait, épaisse et rèche. Elle se détacha de Guérin, et, le saisissant aux épaules, la bouche contre sa bouche, elle cria :

— Marcel, Marcel ! » comme on crie : « Au secours ! »

D'un immense effort, il entr'ouvrit les paupières, et fixa sur Emma un œil bleuâtre et mort. La repoussant brutalement, il dit :

— Laisse-moi donc tranquille ! » et reprit son somme, les deux bras étalés sur la nappe.

Froidement elle quitta la place, coiffa son chapeau, boutonna son col. Il lui semblait qu'un temps immense s'était écoulé, depuis qu'assise là, toute brûlante, elle se promettait d'embrasser les lèvres de ce dormeur.

Elle s'approcha de Guérin qui ronflait sur la table :

— Bonsoir, dit-elle à haute voix, en lui tapotant les cheveux.

Elle ferma la porte, calme, régla l'addition, et posa le pied sur le trottoir, fatiguée et brave, croyait-elle, comme un être d'expérience.

TROISIÈME PARTIE

I

Un jour avait passé, puis deux, puis trois ; Emma ne quittait pas sa chambre. Telle ceux à qui une ruine complète épargne la fatigue du plus petit espoir, elle regardait, interminablement assise à la fenêtre, les eucalyptus échevelés en lutte contre le vent. L'été semblait mort ; une pluie méchante écrasait les dernières fleurs du jasmin. A la nuit, Bonnard, attentif, silencieux, entrait, portant une lampe, et, lorsque le petit clerc avait refermé la porte, le regard d'Emma se posait sur une chaise placée là devant elle, une de ces chaises basses, appelées causeuses, dont le coussin de tapisserie représentait un chasseur en habit bleu de roi. Azuré sous la lumière, il réapparaissait chaque soir, saisi au vif de son action, un doigt sur la gâchette de son fusil bien épaulé. Jusqu'à l'heure du dîner, Emma rêvait en regardant ce petit personnage, pour elle plus qu'un objet, moins qu'un

vivant, un tableau puéril de la vie, on ne savait où.

« Cette compagnie me suffit, pensait la jeune fille ; peut-être ne suis-je faite que pour vivre avec des images? »

Guérin quittait-il Alger? Demeurait-il? Elle ne s'en informait plus. Là où elle aurait été sûre de le voir, elle ne serait pas allée, non par indifférence ou raison, mais par la connaissance qu'elle avait que le moindre effort vers lui eût été inutile, profonde et grave connaissance qui paralysait son corps, soit qu'à la fenêtre elle plaignît les arbres que punissait la tempête, ou que, devant la chaise basse, elle sourît au velours éclatant du petit chasseur.

Le soir du cinquième jour, une lettre de Paris la tira de son demi-sommeil.

« Ma chère enfant, écrivait la directrice du lycée, j'ai appris par hasard que vous faisiez, en Algérie, un sérieux voyage pour le règlement d'affaires de famille. Peut-être vos intérêts vous tiendront-ils longtemps absente, et renoncerez-vous à votre poste. Il serait urgent pour moi de le savoir. Je n'ose souhaiter votre retour, s'il doit signifier l'abandon de réels avantages. Ne

pensez qu'à vous en me donnant votre réponse. Je vous envoie mes plus affectueuses amitiés. »

Timbré du 21 août, oublié villa Saphir, réexpédié trop tard après les noces, le message touchait Emma après un retard de trois semaines. Était-il encore temps pour elle de répondre selon ses désirs?

Elle ouvrit le placard où dormaient ses habits, s'habilla, se chaussa, parlant à voix haute. Elle dégringola les étages pour bondir au télégraphe, ne souffrant aucun obstacle, aucun retard à sa volonté brusque de revenir là d'où elle n'aurait dû partir jamais : sa chambre du lycée, son lit étroit.

« Serai Paris dans quelques jours heureuse reprendre mon poste. »

La dépêche expédiée, plus calme, elle se fit conduire au bureau des messageries. Une affiche éclairée par un bec de gaz annonçait le prochain départ du *Salazie*, courrier postal pour Marseille. Il quitterait Alger mardi, dans trois jours.

Pour la première fois, en cette occurrence, êtres et choses servirent son dessein. Le notaire prêta les 500 francs indispensables au voyage. Ami du commandant, il obtenait en

outre pour Emma la meilleure des cabines. Bonnard et la duchesse, avec une complaisance dévouée, bouclaient les valises. Et volontairement sans nouvelles de Guérin, la jeune fille s'éloigna du rivage, l'œil fuyant cet angle du quai où palpitaient les feux du café Européen, la main agitant sans relâche un mouchoir, réponse aux gestes de plus en plus confus que faisait vers elle, là-bas, sur la jetée, le petit clerc avec son chapeau sombre.

Le lendemain, comme le bateau accostait à Marseille, elle entendit crier son nom. Télégramme ! Un ordre de Mme Paz à sa fille : celui de traverser Arcachon avant de rejoindre Paris.

« C'est Ecourtin qui, par devoir ou par prudence, a signalé mon brusque retour, » songe Emma.

Quel voyage sa mère lui imposait là, irritant, difficile, sans parler du retard d'au moins trois jours, apporté à cette minute fébrilement attendue, où, touchant son ancienne chambre, son ancien lit, — « ma vraie chambre, mon vrai lit, » disait Emma

en se frappant la poitrine, — elle trouverait enfin le repos et l'oubli.

De wagon en wagon, de salle d'attente en salle d'attente, un livre sur les genoux, elle travaillait sans perdre une seconde, dormant peu, mangeant à peine. Sur le bateau déjà, elle avait, d'un coup, retrouvé ses habitudes studieuses, mais aggravées par la nécessité incompréhensible d'une lutte physique, d'un corps à corps avec les minutes. Elle regardait sa montre et n'en revenait pas de la longueur, de la lourdeur d'un jour. Elle préférait la nuit hallucinée, nerveuse, irréelle vers le matin, lorsqu'on sommeille épuisé.

Le surlendemain, apparurent les dunes, les pins, la gare, les platanes des avenues. Ils entouraient Emma, la dévisageaient, guettant sa mine et son regard. Elle, très ferme, réussissait à ne point comparaître devant eux, à ne point témoigner de sa récente expérience. Elle se comportait avec le paysage comme avec ces personnes croisées dans la rue, auxquelles on ne veut pas adresser la parole ; elle regardait fixement un coin du ciel bleu, partout pareil, les jours de grand beau temps.

Parfois, enregistré malgré elle, par le côté de son œil, un absurde détail de ces lieux familiers essayait de lui donner un choc, mais elle résistait parfaitement, et même repoussait l'adversaire, non sans une étrange fatigue physique qui l'étourdissait comme une nausée.

Après avoir déjeuné dans un hôtel modeste, arrivée villa Saphir, elle sonna timidement deux fois, trois fois, sans obtenir de réponse. Enfin, une servante inconnue, à cheveux gris, entr'ouvrant la porte, lui demanda son nom.

— Attendez là, dit-elle, laissant Emma dehors .

Au même instant, à la fenêtre du premier étage, apparut Mme Paz.

— Ah ! c'est toi ! Parfait, je descends. Vivement, elle referma la croisée.

Presque aussitôt, l'autre fenêtre s'entr'ouvrit sans bruit ; Paz, tendant le cou, salua la jeune fille, inspecta la rue, et disparut avant que Mme Paz, embrassant Emma sur le seuil, l'eût fait entrer dans la maison.

— Restons en bas, c'est plus simple, dit-elle, en la poussant dans le salon. Eh bien, comment vas-tu?

Assise en face de sa fille, ni trop près, ni

trop loin, elle l'examinait avec une attention soutenue.

« Qu'a-t-elle à me regarder ainsi? se demandait Emma, sait-elle, devine-t-elle quelque chose? »

— Alors, où en sont tes affaires? J'imagine que tu rapportes l'argent?

Emma explique pourquoi la vente du terrain est momentanément retardée, aussi pourquoi elle se hâte vers le lycée.

Mme Paz écoute Emma sans l'interrompre, la dévisage parfois d'un regard avide et cependant furtif, pour chercher aussitôt, dans le miroir, le reflet de son propre visage.

« A quoi pense-t-elle? » se demande la jeune fille. Soucieuse, la femme se touche le cou, le menton.

Comblée dans ses vœux, elle n'en est pas plus tendre ; jamais ses yeux n'ont brillé plus froids, ni plus durs. La bouche fardée d'un rouge plus vif, les cheveux plus noirs, frisés plus serré, la poudre des joues plus blanche, c'est toujours le visage de sa mère, mais comme brutalement retouché.

— Tant pis, j'avais besoin de 10 000 francs et comptais sur toi pour me les avancer.

— Ah ! dit Emma.

— Rassure-toi, il ne s'agissait ni d'une spé-

culation, ni d'une liquidation de dettes. Je souhaite déménager, et, dans une villa plus spacieuse, installer une salle pour qu'Emilio donne des leçons particulières : danses de ville ou de théâtre. Il doit travailler, payer son écot, habiller sa femme comme il convient. Il doit travailler, mais chez moi, ajouta-t-elle de sa voix péremptoire.

— Attendons, murmura Emma, Provost achètera, c'est certain.

— Mais payera-t-il comptant? Il faut exiger la moitié comptant. Sophie, dit-elle ouvrant la porte, priez Monsieur de descendre au salon. — Elle s'était rassise à la même place.

— Peut-on se fier au notaire? Est-il de bonne foi?

— Sans aucun doute.

— Et naturellement, le terrain vendu, tu ne refuserais pas 10 000 francs à ta mère?

Emma fit signe que non.

— Parfait, conclut Mme Paz. Elle se leva, rangea sa chaise contre le mur, bouclant l'entretien.

Comme s'il eût guetté l'instant propice, M. Paz fit son entrée, avec goût, ni arrogant, ni humble. La grâce professionnelle attachée au moindre de ses mouvements donnait à sa

personne un comportement délicat et léger.

« Il est agréable, » songeait Emma, tandis qu'Emilio lui baisait la main.

Cependant, Mme Paz dirigeait sa fille vers la sortie.

— Vous plaisiez-vous en Algérie?

Il parlait avec douceur, à voix presque basse.

— Au fait, Emilio a raison, comment te plaisais-tu là-bas?

— Il me tardait de revenir, répondit Emma, levant sur Mme Paz, sur Paz aussi, ses yeux calmes. L'homme la regardait avec amitié, sa mère comme on toise, mais les nouveaux époux ne se regardaient pas entre eux.

— Alors, tiens-moi au courant. » Mme Paz ouvrit la porte du vestibule. — Je ne te retiens pas, puisque tu es pressée.

— Au revoir, maman. Elle embrassa sa mère.

— Au revoir, ma fille.

— Peut-être dois-je accompagner Mademoiselle? demanda Emilio.

— Impossible, j'ai besoin de vous à la maison.

Il s'inclina :

— Je vous souhaite un bon voyage.

— Oui, au revoir, dit Mme Paz. Et la porte, trop vite refermée, claqua.

Emma reprit le chemin de la gare. Demain, à l'abri, elle penserait à ces choses, à la brutalité de ces choses. Aujourd'hui, elle réussirait à les ignorer, par le même effort continu et dur qui ralentissait sa marche, sa respiration, et plissait légèrement ses paupières comme dans l'attente extrême. Soudain, elle reconnut, se détachant d'un groupe de cochers, sur le trottoir, Carmen qui venait à sa rencontre, un bouquet dans les mains.

— Ah ! Mademoiselle Emma, je vous guettais. Au magasin, quelqu'un a dit : « Elle vient d'entrer chez sa mère. » Alors, je me suis postée au coin du boulevard.

Servile et caressante, elle déposa entre les mains de la jeune fille une touffe d'œillets, puis relevant la tête et désignant du menton une maison, un point dans la ville, elle dit :

— Je savais qu'on ne vous garderait pas longtemps, là-bas.

— J'étais pressée moi-même, je retourne à Paris.

— Vous permettez que je vous accompagne?

— Mais oui, ces fleurs embaument ; merci encore, dit Emma.

— Dans mon sac, j'ai un petit flacon de parfum ; il est pour vous, je le glisserai dans vos bagages. Nous allons à la gare, n'est-ce pas?

— Oui, à la gare.

Elles firent quelques pas en silence. Puis Carmen passa son bras sous le bras d'Emma.

— C'est drôle, dit-elle, frôlant de sa joue le corsage de la jeune fille, c'est drôle de penser que, tout à l'heure, vous étiez avec eux, devant eux. Elle s'arrêta, regardant le sol.

— Sont-ils gais? demanda-t-elle brusquement.

— Nous n'avons parlé que d'affaires.

— C'est vrai, vous êtes riche, maintenant !

— Pas encore.

— Ah ! dit simplement Carmen ; son souci à elle n'était visiblement point là.

— Moi, il y a dix-neuf jours qu'on me tient à l'écart, depuis les noces. « Ils sont sortis, » me dit la nouvelle bonne, quand je sonne à la porte. » Elle hocha la tête : « Ah ! Madame est forte, réussir à faire lever Emilio à 7 heures du matin, à cause du ménage ! » Elle murmura dans un soupir : « Si d'avance, on savait les choses ! »

Le sifflet brutal d'une locomotive fit tressaillir Emma.

— Suis-je en retard? demanda-t-elle.

— Mais non, le train part à 5 heures. Allons au buffet, je connais la patronne, elle nous offrira bien du thé, un quinquina.

Elles entrèrent. Distincte de celle du cuir des valises, du charbon mouillé, une odeur surprend Emma, odeur tiède de pain, de linge, de ruolz lavé à l'eau chaude, odeur d'un restaurant d'Alger. La violence du mal qu'elle endure écarte ses lèvres sèches. Comme là-bas, une banquette de cuir est adossée au mur; Emma s'y assied et, sur la moleskine, promène lentement sa main en fermant les yeux. Vis-à-vis, la boiteuse rêve, les coudes sur la table. Les coins de sa bouche ont jauni. Emma songe : « Elle souffre, elle aussi, et ça la fatigue. »

— C'est drôle quand même de me faire ça à moi ! » Le gros œil de Carmen errait tristement. « Lorsque Madame, un beau jour, m'a dit : « Je veux Paz, » j'ai répondu : « Bien. » Par amitié pour lui, pour elle et pour obéir. Oui, j'aimais lui obéir, à cette femme. »

Elle se tut, absorbée, semblant chercher l'explication de cette faiblesse.

— De Biarritz, ils m'ont envoyé deux mots. — Elle ouvrit son sac, en tira une carte postale. Sous une vue de la côte des Basques,

Emma reconnut l'écriture maternelle : « Bons souvenirs. »

— 3 septembre ! soupira Carmen. Alors, pleine de confiance, je comptais les jours.

3 septembre ! Emma revoit le chiffre gros et noir sur la feuille blanche d'un éphéméride. Bonnard et son camarade chuchotent, collés à la fenêtre, et c'est Guérin qui ouvre la porte, Guérin perdu la veille, enfin retrouvé.

Intact, vibrant, n'ayant jamais servi, le souvenir de ce moment de bonheur ressuscite tellement vif, qu'en un éclair l'amour a été une fois de plus rendu à Emma, et brutalement repris. Mais parce que, sans le vouloir, pendant ce court instant, elle a reconnu la saveur de la joie, une douleur nouvelle tournoie dans sa poitrine, crépite sous son front jusqu'à la racine des cheveux.

Et son œil éperdu regardait fixement Carmen, sans la voir.

— Ai-je eu tort de vous raconter ces choses?

Cette question, il lui semblait bien l'avoir entendue. D'autres encore, qu'elle avait dû laisser sans réponse. Comment avait-elle pris congé de la boiteuse? elle n'en savait plus rien. Dans le compartiment poussiéreux de

seconde classe où, par chance, elle se trouvait seule, l'idée qu'elle avait perdu Guérin à jamais et par sa propre faute assaillait sauvagement sa raison, cherchait à se faire une place dans sa tête.

Pourquoi avait-elle quitté Alger? Personne ne l'y forçait. Guérin s'était endormi, mais grisé par elle. Tout était de sa faute, la faute de sa maladresse, de sa folie. Il aurait fallu le revoir, le suivre, le poursuivre, le convaincre, le séduire, le gagner.

A Paris, une camarade avait raconté à Emma l'histoire d'une femme qui, par ruse et patience, avait obtenu tout l'amour d'un homme indifférent d'abord ; mais oui, une histoire vraie. Elle arrêta son piétinement entre les banquettes et, l'œil atone, la main molle dans l'air, elle recherchait les détails de ce roman, le nom de l'amie qui l'avait renseignée. Elle ne trouvait rien, même pas trace d'une piste vers quoi diriger sa mémoire ; cependant elle prolongeait cette recherche qui ne rimait à rien, mais allégeait un peu son abominable tourment.

Il fallut pourtant qu'elle y revînt, mais avec quelle terreur ! Depuis qu'Emma se jugeait responsable de son infortune, elle perdait la tête, s'épuisait à recomposer l'évé-

nement, et l'oscillation perpétuelle entre son malheur et la représentation d'une joie perdue par sa faute ébranlait à chaque coup sa raison. N'en pouvant plus, elle dit : « A Bordeaux, pendant l'arrêt, j'irai dans une pharmacie ; il doit y avoir un remède. »

Elle avait simulé une névralgie, obtenu d'absorber sur place un cachet de chloral qui l'engourdissait enfin. Le wagon roulait sourdement dans la nuit. Parfois, injuriée par le cri féroce d'une locomotive, Emma entr'ouvrait les yeux, mais aussitôt, avec un plaisir obscur, elle se laissait réenvahir par son lourd sommeil sans rêve.

* * *

Bienveillante, bavarde, vivace, dans un peignoir orange, les mèches épaisses de ses cheveux tordues en papillotes, Mme Alfinio, la nouvelle hôtesse d'Emma, range avec elle vêtements, livres et papiers ; car, au lycée,

le télégramme est arrivé trop tard, et le poste, le lit d'Emma, depuis deux semaines, sont réservés à une autre. Alors, le concierge a indiqué cette adresse. Là, quelques externes étrangères ont travaillé tranquilles et bien logées.

La jeune fille encore somnolente avait gravi les cinq étages, pour tomber dans les bras de Mme Alfinio qui lui avait demandé à brûle-pourpoint :

— Vous n'avez rien dit à la concierge? Non ! Alors vous devenez notre parente, car le nouveau gérant, un homme terrible, nous réclame des indemnités pour la moindre sous-location. Il faut vivre pourtant, et même bien vivre, n'est-ce pas? avait-elle ajouté, l'air heureux et cordial,

Il fait beau. Sur le balcon, dans une caisse, un fusain panaché étale son petit buisson jaune et vert. Les cloches des trams, le roulement des voitures entrent dans la chambre, mais sans offense.

— Nous déjeunons à midi trente avec mon mari. — Puis sérieuse, à voix chuchotante : En ce moment, enfermé dans son cabinet, il écrit un article. Aussi, vous voyez, je marche sur la pointe des pieds.

Restée seule, Emma s'assied à la fenêtre,

et, les coudes sur les genoux, le menton dans les paumes, regarde le nouveau paysage auquel elle doit s'habituer. Toits et cheminées dans le ciel large. Saint-Augustin, avec, à sa droite, le square qu'Emma devine, le square qui touche au lycée, le petit square où elle jouait aux barres, en sortant de classe, lorsqu'elle avait dix ans, lorsque vivait encore son père.

Elle renversa la tête en arrière. Était-ce l'effet de la drogue absorbée la veille, l'excès du mal qu'elle avait enduré? Elle ne retrouvait plus sa colère contre elle-même, plaignait, au contraire, son infortune inévitable. L'image de Guérin reculait au delà des mers. Ce qu'Emma éprouvait ici, c'était une commodité à souffrir, un acclimatement à son état déplorable, qui lui permettrait de dormir, de vivre peut-être.

Depuis les dîners fins autrefois organisés par Fitz-Gérard, jamais elle n'avait fait pareille bombance. Mme Alfinio, d'une voix gourmande, annonçait chaque plat, se levait pour chercher les plus délicats au feu même de la cuisine. M. Alfinio, la serviette au menton, remerciait sa femme et la baisait dans

le cou, lorsqu'elle se penchait vers lui pour le servir.

— Café? liqueur? à la santé d'Emma !

La demie d'une heure a sonné. Alfinio se lève, lisse sa barbe, ses cheveux longs rejetés en arrière, noirs, d'un noir mat, suspect.

— En route ! s'écrie-t-il, adieu ma femme. Soyons exacts, car on ne m'attend pas pour commencer les opérations, au bureau.

Il attire contre lui Mme Alfinio, lui donne sur la bouche un baiser amoureux, adresse à Emma un déférent salut, et passe la porte.

Sur le balcon, Madame agite vers lui un mouchoir, puis se laisse tomber sur le divan.

— Aujourd'hui, c'est à Saint-Cloud ; épreuve de trot, explique-t-elle à Emma ; elle sort de sa poche une feuille rose et la consulte en myope, de tout près. — Dans la première course, Vincent indique *Shamrock*, et le joue. Grosse cote ; gagnera-t-il? Ce serait nécessaire ! » Elle soupira et tendit à la jeune fille un morceau de papier, étroit, mince, l'aspect d'un négligeable prospectus : *le Turf Rose*, journal de sport. Au-dessous du titre, en petits caractères, Emma déchiffre le nom d'Alfinio, directeur et rédacteur en chef.

— Une des meilleures idées de Vincent. Il adore les chevaux ; alors, de son plaisir, il a

fait son travail. Aimez-vous les courses? — Emma n'y fut jamais. — Nous vous y conduirons ; il faut vous distraire ; ici, vous êtes bien placée, tous les plaisirs gratis. Vincent connaît le directeur de Medrano qu'il fournissait de lampes autrefois, et le chef des chœurs à l'Opéra-Comique est un de ses camarades du Conservatoire. Encore un petit verre de cassis?

Le dîner fut sombre ; Alfinio et Madame faisaient des chiffres. *Shamrock* avait manqué le but, et, dans l'escalier, au retour, Vincent s'était heurté au nouveau gérant, cordial, mais l'air décidé. Il sonnerait à leur porte un de ces jours : « Plus de sous-locations clandestines, » avait-il déclaré ; part à deux entre vous et le propriétaire. Qui est cette demoiselle Collinet, arrivée ce matin?

— Ma cousine, répond Mme Alfinio à son mari, de la meilleure foi du monde.

— C'est la septième, dit celui-ci, pouffant de rire. » Et la bonne humeur renaît. — Bravo, ma femme, ne nous laissons pas entamer. C'est demain au réveil que nous gagnons le gros lot. Il mit la main à la poche et, comme un prestidigitateur, tendit à Emma une dé-

pêche réexpédiée d'Arcachon : « Ce soir, à vous, Mademoiselle. »

Elle décacheta le pli, devint rose.

— Bonnes nouvelles? interrogea le couple qui se devinait vaguement concerné.

— Oui, bonnes nouvelles, je pourrai demeurer chez vous plus longtemps que je ne le pensais.

Le terrain était vendu. « Marché avantageux », télégraphiait Ecourtin, fier de lui sans doute. Emma pourrait disposer des fonds la semaine suivante. La succursale à Paris d'une banque algérienne serait désormais sa banque.

Assise devant la table, sur laquelle s'étale la mince feuille bleue, Emma regarde le nom de cette ville qu'elle habitait encore — est-ce croyable? — au début de la semaine. Mais elle ne pense à rien ; engourdie, il lui semble qu'elle va dormir pendant des nuits et des jours.

Non, à l'aube, elle se réveille en sursaut, dans un battement de cœur, et son tourment recommence. Exténuée, elle réussit parfois, au matin, à ramasser quelques lambeaux de sommeil ; alors Mme Alfinio referme la porte, marche sur la pointe des pieds.

Ainsi végète Emma. Parfois, dans sa chambre, elle ouvre un livre ; parfois, elle marche le long des quais, rêve sur les bancs des pontons, s'embarque sur le bateau qui, du pont Royal, la mène au pont des Tournelles, pleure, tandis qu'elle respire la fade odeur de l'eau douce et que le crépuscule d'automne glace ses bras. L'unique lieu de son repos est le coin de cheminée où, assise sur une chaise basse, elle se gerce le menton à la chaleur des braises. Mme Alfinio bavarde en faisant ronfler sa machine à coudre. Là, comme stupéfiée, Emma oublie sa peine. Peu à peu son tourment cède, tandis qu'elle regarde le feu.

— Étendez-vous sur votre lit, maintenant, vous dormirez peut-être.

Emma obéit ; tant mieux si le sommeil rôde autour d'elle ; ainsi, plus vite arrivera le soir, plus vite le lendemain, dont elle attend toujours vaguement quelque chose.

Elle ouvrit les yeux, surprise par un bruit insolite, d'abord inséré dans son rêve, mais qui durait, s'enflait, et l'éveillait enfin. C'était un claquement vif et régulier comme un coup de fouet dans la chambre obscure.

« Je dormais depuis longtemps, et l'on respectait mon sommeil. »

Emma fit un mouvement dans l'ombre, son pied se posa sur un parquet mouillé. Elle tourna le commutateur. Contre la toilette, un tuyau percé laissait échapper de seconde en seconde une lourde goutte d'eau.

D'un bond, la jeune fille courut chez Mme Alfinio, frappa et, sans attendre, ouvrit la porte, mais, confuse, la referma aussitôt. Le mari et la femme dormaient enlacés ; une veilleuse de porcelaine suspendue au plafond éclairait mollement la chambre.

— Qu'est-ce que cela voulait dire? Quelle heure était-il?

11 h. 30 à la pendule de la salle à manger dont le balancier écrase les minutes avec un bruit de chaussures à clous. Au milieu de la table, un plateau garni : le dîner d'Emma. « Vous dormiez si bien, » a griffonné Mme Alfinio sur une feuille de papier mauve.

Le regard absent, d'un doigt distrait Emma caresse une pomme, lorsque le souvenir lui revient, de l'eau qui, là-bas, goutte toujours sur le plancher. Il faut prévenir Mme Alfinio sans perdre une minute, frapper à la porte ! Allons !

L'œil arrêté par le bouton de cuivre, elle

perd du temps encore, rêve, hésite. Si par hasard une voix endormie l'invitait à entrer? Emma s'écarte violemment. Que faire? Sonner à la porte d'entrée, parbleu, dont le timbre aigu réveillerait un mort.

Roulée dans son peignoir orange, des mules de bazar aux pieds, seule, la femme a quitté son lit. Un ou deux robinets tournés dans la cuisine ont arrêté l'inondation. « Demain tout sera sec, » a-t-elle déclaré, pressée de regagner sa chambre.

Emma se déshabille lentement. Elle s'arrête tout à coup, son jupon à la main, tendant l'oreille. Il lui semble entendre un rire. Non, rien que le triste grincement du tram au tournant du boulevard. La poignée de main de Mme Alfinio était toute chaude. Emma, couchée, pose hors du lit sa main droite, qu'a touchée l'autre main. Minuit sonne à l'église voisine. La dure traversée de la nuit commence.

Sur la table de chevet, la montre d'Emma piétine dans l'ombre, contrariée dans son rythme par le cœur d'Emma dont les battements pressés gagnent un pas à tous les

coups. Cette promenade boiteuse suscite dans l'esprit de la jeune fille toute une arithmétique démente, à laquelle elle s'arrache pour y retomber aussitôt. Ah ! le sommeil est loin.

Mais pourquoi s'être recouchée si vite? Ne dormait-elle pas encore, il y a une heure? Elle ralluma la lampe : « Bien sûr, se lever, sortir même, si elle en avait envie ! » Elle se rhabilla vivement, délivrée, elle ne savait de quelle angoisse, s'assit sur une chaise : Descendrait-elle dans la rue? Pourquoi pas? Elle était libre, elle avait aussi un peu d'argent. 40 000 francs, moins 10 000 envoyés à sa mère, 1 500 francs prêtés aux Alfinio, moins encore les droits de vente, honoraires, impôts, frais de voyage... Maladivement, elle s'embarquait dans de nouveaux calculs. Écœurée, elle se leva, ôta le chapeau dont elle s'était déjà coiffée, fit quelques pas dans la chambre. Et si, au jour, elle sautait dans un wagon? Partir? A quoi bon ! Où qu'elle fût demain, peu à peu sa chambre, le soir, se rétrécirait autour d'elle pour la rabattre seule en face d'un lit étroit, seule toujours.

Après dîner, lorsqu'on se quitte : « Bonne nuit ! » lui souhaitent machinalement les Alfinio. Bonne nuit à eux, qui s'endormiront ensemble ! Ils sont les premiers époux

qu'Emma surprit mêlés dans leur sommeil. Alfinio, ce bouffon, et sa femme aux courtes jambes ! Emma essaie de rire, de se moquer d'eux. Elle s'arrête : « Ris de toi-même, plutôt, fille maigre de vingt-trois ans, qui n'es aimée de personne. »

Elle rêvait, couchée dans son lit froid, la joue appuyée au creux de sa main.

A l'étage au-dessous, au quatrième, un homme et une femme dormaient-ils ensemble ? Sans doute ! Et au troisième ? Au deuxième ? plus bas ? en face ? et chez les domestiques ? Partout, en ce moment, — « en ce moment », dit-elle, et, redressée, elle se donne une tape sur le front — en ce moment, soumis à l'ordre profond de la Nature, d'innombrables couples, mêlant leur chaleur, bravent ensemble les maléfices de la nuit.

*
* *

— Mais oui, demain, c'est le terme, alors je rassemble mes économies et les vôtres, dit Mme Alfinio nullement gênée d'emprunter encore de l'argent à Emma.

Le gérant avait annoncé sa visite ; il fal-

lait l'amadouer par un sérieux acompte.

— Et ces papiers timbrés qui nous empêcheraient de bien déjeuner, je les mets dans ma poche, et je n'y pense plus, déclare Alfinio, la serviette au menton.

« Courses de plat à Maisons. » Il se frotte les mains : Aujourd'hui, quelle affaire, peut-être ! — Ponctuel, il quitte la table et donne à sa femme un baiser robuste.

Le couvert est prestement enlevé, Mme Alfinio empoigne sa machine à coudre. Une robe neuve encore, de velours vert cette fois, car Vincent aime les couleurs voyantes.

Au coin du feu, Emma s'est assise, le menton dans ses paumes. Est-ce la dixième fois que Mme Alfinio raconte : — Vincent m'a dit : « Je te veux, mais toute à moi ! » Le lendemain, je quittais Saint-Étienne. Mon divorce n'a pas traîné. Nous nous sommes mariés à la Noël. Il y aura treize ans dans un mois.

Le timbre de la porte d'entrée vibra à l'improviste. La machine à coudre arrêta son galop, et Mme Alfinio dressa dans l'air son doigt que coiffait un dé d'argent. Maria introduisit un visiteur au salon : « C'est M. Max, le nouveau gérant, » annonça-t-elle à voix basse.

— Mon Dieu ! s'écria Mme Alfinio, voilà

les ennuis qui recommencent ! Je ne l'attendais que demain, et je suis en peignoir !

Elle regardait la jeune fille avec inquiétude, et machinalement faisait bouffer ses cheveux.

— Qu'est-ce que je vais lui raconter? répétait-elle en se poudrant. Si cela est nécessaire, je dirai : « Viens, Emma. » Alors vous apparaissez et vous êtes ma cousine. Compris, n'est-ce pas?

Bravement, elle entra au salon. Aussitôt un bruit de voix gaies surprend Emma. Un silence, encore les voix hautes, encore une pause, puis, seule, la voix de l'homme, et seule, en réponse, la voix de Mme Alfinio. Timbres clairs, rythmes pressés. Cette conversation dont Emma ne perçoit que la rumeur donne une étrange impression de contrainte, de tromperie. « Ils mentent tous les deux, pense-t-elle. Seule la pendule dit la vérité. » On n'entend plus que sa parole sévère, au milieu du silence qui dure.

Une phrase vive éclate, jetée par Mme Alfinio comme en riant. Puis l'homme et la femme parlent ensemble, à voix basse. Peut-être en sont-ils venus à dire ce qu'ils pensent. Les chuchotements se prolongent, se bousculent. Soudain, Mme Alfinio pousse un cri

indigné, ouvre la porte du salon. De l'ancien ton, faux et sonore, l'homme et la femme prennent congé. Mme Alfinio reparaît, mal coiffée, les pommettes brûlantes.

— Ah ! ma petite, quelle algarade ! D'abord j'ai cru qu'il voulait rire et je riais avec lui, mais alors ! Elle leva les bras au ciel et marcha vers la cheminée. Devant la glace, elle gesticulait, semblait se raconter à elle-même les détails de cette incroyable aventure. — Je ne suis pourtant ni jeune ni belle. Gravement elle examinait son visage, sa tournure. — Mon peignoir, peut-être... dit-elle rêveusement. Elle conclut, en se mettant de la poudre : Tous les hommes sont fous ! Le pire est qu'il menace de revenir bientôt.

— Est-il déplaisant?

— Mais non, répliqua gaiement Mme Alfinio, c'est un bel homme. — Déjà, elle avait repris sa couture.

— Sortons, décide Emma qui connaît son but.

Square Delaborde, elle s'assied sur un banc, l'œil mi-clos, l'oreille attentive. Le vent porte mal, car elle entend sonner l'église,

mais n'entend pas l'horloge du lycée, qui, pourtant, hache l'heure en douze petits morceaux de cinq minutes. Douze rappels à l'ordre. Ce sont eux qu'avidement Emma vient consulter, vient reconnaître.

Pendant treize ans, exclue du monde, n'a-t-elle pas goûté la paix au son de cette cloche?

Elle se leva. Au coin de la rue du Rocher, le son la frappe. Cinq minutes après trois heures, un seul coup mineur et triste. Mardi, classe d'anglais. Une heure de liberté pendant laquelle Emma travaillait dans sa chambre. Quelques pas encore, et, rue de Rome, appuyée contre le mur du lycée, elle guette le double coup avertissant que dix minutes ont passé. Net et plein, il a résonné cette fois absolument comme jadis, et brusquement, avec lui, réapparaissent l'effroi du temps perdu, du temps donné aux rêves.

Trois heures et quart! Deux coups clairs, un coup sombre. C'est bien cela, un effort aride, une perpétuelle inquiétude. La montre, l'horloge, la cloche, la sonnerie du réveil et, lorsque l'examen approche, les calculs fiévreux au long des calendriers.

Elle s'enfuit. Dur était l'ordre qui régnait entre ces murailles. Le temps d'une nuit, d'une aube, elle en avait découvert un autre

qui avait la tiédeur, la douceur des corps humains, un autre dont, à certains heureux, la vie fait pour toujours l'irremplaçable cadeau. Elle veut le retrouver cet ordre-là, le seul vivant, elle veut le posséder encore, quel que soit le risque couru ou le prix payé.

Emma se hâte. Dans un magasin, elle choisit un satin orange. Ce qu'elle désire, c'est retrouver au coin du feu Mme Alfinio, devant sa machine à coudre.

— Apprenez-moi — dit-elle, à peine arrivée, — je voudrais me tailler un peignoir semblable au vôtre.

Quelques jours plus tard, le matin, à 9 heures, heure imprévue, Maria annonçait que M. Max sonnait au premier étage.

— A nous ensuite, soupira Mme Alfinio, puis, s'adressant à Emma : Me prêteriez-vous encore 1 500 francs.

— Non, disparaissez. Je vais le recevoir, votre gérant, je sais ce qu'il faut lui dire. Au besoin, je lui donnerai un peu d'argent comptant.

Cependant, à grands points maladroits, elle

faufilait au bas de son peignoir inachevé un dernier mètre de dentelle.

Au bruit de la sonnette, elle se leva, la main froide, tout le corps peureux comme à l'approche d'une épreuve physique redoutable.

— M. Max est arrivé, il attend au salon.

Un étrange déclic mental semble, dans la vie d'Emma, ouvrir une parenthèse, contenant la phrase que Maria vient de prononcer, et aussi le paysage, tout cela vu, entendu déjà, il doit y avoir très longtemps, et dans quel autre monde? De la tête, Emma fait signe : « Bon, j'y vais. » Moins tremblante, depuis qu'il lui semble obéir à une fatalité.

Longeant le couloir sombre, elle tâche de saisir les raisons qui éveillèrent au fond de sa conscience, et non pour la première fois, ce sentiment d'acte total, et qui recommence. Mais, ainsi que la chaleur dissipe la buée, l'application de sa recherche dissipe son impression qui fuit, se retire, laissant toutes choses comme avant, escarpées et difficiles.

Elle revoit le geste de Mme Alfinio, se poudrant le visage, et fait un pas vers le cabinet de toilette, où elle sait trouver pêle-mêle

pompons et parfums, mais aussitôt elle fait un pas en arrière pour s'élancer, et de nouveau s'arrête. Cette hésitation malade déchaîne dans son corps une anxiété si pénible qu'à voix haute elle se crie à elle-même : « Entre, » et d'un bond, en effet, elle entra au salon.

Il y faisait froid ; une odeur d'encaustique rendait la pièce hostile et pauvre.

M. Max, qui tambourinait sur la vitre, se retourna au bruit de la porte. Emma fut saisie de le voir si vivant, si réel. Son volume, les traits de son visage, les détails de ses vêtements, ses mains roses, non gantées, lui faisaient peur. Que voulait-elle de cet homme inconnu qui n'était pas Guérin? Elle pensa fuir, mais la voix qui avait crié : « Entre, » commanda : « Reste, tu dois rester, » et elle obéit cette fois encore.

— J'attends Mme Alfinio, dit le gérant croisant ses mains derrière son dos, et se dandinant un peu de droite à gauche.

La jeune fille reconnut la voix haute et gaie, la voix du début des entretiens.

— Elle est sortie, mais je peux la remplacer, car je suis sa cousine. » Elle s'efforçait

au même brio, au même diapason, mais sans doute avait-elle exagéré, dans sa hâte à bien faire, car les mots semblaient rebondir vers elle, après avoir frappé le mur, et M. Max, surpris, la regardait des pieds à la tête.

D'un geste de petite fille prise en faute, elle serra son peignoir autour de son corps. L'homme tendit curieusement le cou. Déjà Emma s'était resaisie et, désinvolte, faisait bouffer ses cheveux autour de ses oreilles pâles.

— Asseyons-nous, je vous en prie, nous allons causer tous les deux.

— Puis-je fumer? demanda l'homme, sans quitter Emma des yeux.

— Bien sûr, — et pour attraper sur la cheminée une boîte d'allumettes, elle s'élança, l'avant-bras gracieux, les doigts poseurs, selon quelque fade souvenir, enregistré Dieu sait quand, mais la pointe de son soulier s'empêtra dans le volant de dentelle bordant son peignoir, volant bâti à la hâte, et qui, déchiré, se mit à pendre. Cependant, elle s'efforçait de ne prêter aucune attention à ce désordre, comme si l'ignorer en eût suspendu la triste impression. Elle revenait vers l'homme avec un faux sourire, le pied prudent, l'œil anxieux, un tison crépitant à la main.

Déjà, il avait allumé sa cigarette, et fumait à longues bouffées.

— Merci tout de même, dit-il, et maintenant, Madame la cousine, à nous deux ! Vous êtes au courant, je suppose?

Emma près de lui, sur le canapé, murmura : « Bien sûr. » Mais ses paupières nerveuses battaient trop vite, tandis que sa mémoire galopait après certains chiffres rabâchés par Mme Alfinio.

— Bon, dit l'homme, je vois ! A moitié couché sur le canapé, il étendit le bras pour atteindre sur le guéridon une serviette bourrée qui sentait la chaussure neuve et le tabac. Il en tira des papiers, des quittances, les consulta en clignant de l'œil de temps en temps vers Emma. Il parut faire mentalement une addition et conclut : 5200 francs de loyer en retard, 800 d'indemnité pour sous-location, 6000 francs ronds, voilà ce qu'elle me doit, la cousine.

— Non, dit Emma, à peine un peu plus de la moitié.

— Ah ! bah ! nous sommes donc réellement au courant, et chargée peut-être aussi d'une mission délicate, hein?

Il dévisageait Emma, les mâchoires serrées ; ses lèvres, jouant l'une contre l'autre,

faisaient un bruit insolite, un bruit absurde, qui rappelait le pépiement des tout jeunes oiseaux.

Se contraignant à l'audace, Emma répondit : « Peut-être ! » et se renversa au dos du canapé, la nuque dans les paumes, la bouche essayant une moue, mais ses yeux, malgré l'application des prunelles à l'enjouement, à l'astuce, demeuraient tristes et purs.

— Décidément, ça craque de partout, dit l'homme. La cigarette collée à la lèvre, les paupières à demi fermées, il glissa son doigt au creux de l'emmanchure, droit sous l'aisselle, là où le mouvement plus vif d'Emma avait provoqué un nouvel accroc. Elle pensa : « Voilà le moment d'être brave ! » et, avec un rire excessif, se tordit un peu sur le canapé. Lui riait aussi et continuait de la chatouiller de son index, qui, malicieux, méthodique, élargissait la déchirure.

Tout à coup, il saisit Emma par les épaules ; elle ferma les yeux, et sa bouche innocente, entr'ouverte comme pour un cri, silencieusement ébaucha le nom bien-aimé. Le rire de l'homme avait cessé, comme suspendu par un ordre, et, dans le silence, on entendait la pendule de la salle à manger, de l'autre côté de la cloison, compter durement les secondes.

« Son visage approche, il va toucher le mien » ; elle eut un léger haut-le-corps, entr'ouvrit les paupières, et découvrit, lourde et rouge, avec des cils bruns très courts, une peau usagée, la figure de l'homme qui errait au-dessus de la sienne, comme y cherchant lentement quelque chose. Le regard du gérant croisa celui d'Emma. Aussitôt recommença l'absurde pépiement d'oiseau. « Patience, semblait-il conseiller, patience ! » Les mains vigoureuses serraient de plus en plus les maigres épaules, et les yeux de l'homme s'ouvraient, se bombaient, démesurés, extravagants. Enfin, contre les cils de la jeune fille, d'une voix méprisante, il articula : « Bébé, va ! » et d'une poussée, il la rejeta en arrière. Elle restait là, un peu cassée, dans l'angle du sofa, interdite par la brutalité, la simplicité de l'événement, serrant autour d'elle son peignoir, du même geste d'enfant fautive.

— Eh bien ! oui ! c'est manqué ! dit l'homme en riant. Dépêchons ! Il avait sorti un crayon de sa poche, et, sur une feuille blanche, alignait des chiffres.

« Disparaître, se glisser dans le couloir, pendant qu'il calcule, » songeait Emma, mais elle bougeait difficilement, le corps mala-

droit, le pied timide, à cause de ses dentelles déchirées, de cette manche qui ne tenait plus que par un fil. Elle atteignait la porte quand l'homme cria : « Halte ! » sans lever les paupières. Effrayée, Emma lâcha le bouton de cuivre. — « Qu'est-ce que cela voulait dire? »

De son index gauche, replié, M. Max faisait signe à Emma de venir là, tout près. Elle hésitait, peut-être se trompait-elle? Cependant le doigt continuait à l'appeler, lent, un peu distrait, mais insistant, mais inlassable.

Emma obéit, avança. Sa manche décousue ballait un peu à son côté. Alors, elle en saisit la pointe, et la ramena contre son corps, à hauteur de la ceinture. Elle semblait ainsi, joues pâles, dentelles arrachées, avoir été bousculée par un tombereau et gagner l'hôpital en soutenant son bras malade.

— Assise ! » ordonna la voix commune. M. Max tendit à Emma une feuille pliée en quatre : « Pour remettre à la cousine, de ma part. » Puis très vite, contre l'oreille, il chuchota : « Écoute-t-elle derrière la porte en ce moment? »

— Mais non ! » — Ce fut presque un cri.

— Chut !... Bon !... Alors? — et son cou se tendait vers Emma comme lorsqu'il l'avait

aperçue d'abord — elle a confiance en vous? ou elle vous paye?

Comme souffletée, Emma se redressa, si brusquement que les lettres, les dossiers, les quittances et la serviette de cuir posés à côté d'elle en équilibre, tombèrent, et s'éparpillèrent sur le plancher ; bruit lourd, bruit fin, bruit mat. Mais l'homme semblait ne pas y prendre garde et ne quittait point Emma des yeux, l'air amusé pour la première fois.

— Tu m'intrigues, petite ; me connaissais-tu? Il se frottait doucement les mains l'une contre l'autre ; m'avais-tu croisé dans l'escalier, sous la voûte?

Emma faisait non de la tête.

— Alors?

Il ouvrit les mains. Ce geste signifiait la bonhomie, la bonne foi, le désir de comprendre.

Elle s'élança vers la porte pour fuir, mais il la rattrapa et, la tenant par les poignets, la fit asseoir toute rouge à son côté.

— On t'avait parlé de moi, hein? Il cligna d'un œil : Avoue-le.

Elle fit : « Oui. »

— Voilà !... Il se renversa en arrière. « Qu'elle est gentille ! » dit-il avec une moue

bonasse, les paupières rapprochées, comme s'il distinguait Emma de très loin.

Oubliant son désordre, elle avait croisé les mains sur sa poitrine. Il lui semblait depuis un instant que cet homme avait fait d'elle sa prisonnière et elle commençait à trembler.

— Mets-toi à genoux, là, devant moi, et ramasse ces papiers. Ça me plaît, cette idée. Tu comprends ça, hein ! coquine?

Il s'était rapproché d'Emma, et avait posé une main sur sa jambe.

Offensée par cette chaleur détestable, elle bougea comme pour écarter un chien.

— Allons, dit-il, la pressant davantage, obéis, vite, allons ! Il la poussait par l'épaule en serrant un peu les dents.

Alors, l'œil fixe, sans qu'un de ses cils ait bougé, avec l'habileté, la prestesse miraculeuse des somnambules et des déments, Emma délaça son soulier, le retourna, en saisit fortement le bout et silencieusement asséna un coup de talon sur la main qui n'avait pas voulu lâcher prise.

Verrouillée dans sa chambre, elle arracha les lambeaux du peignoir orange. Ah ! cette colère ! quelle naissance, quelle découverte !

Elle descendit dans la rue, courut jusqu'aux boulevards. Elle avait chaud aux pieds et jusque sous l'ongle de son petit doigt. Elle se devinait éclatante, les yeux hardis, des yeux à qui rien ne ferait plus jamais, jamais peur. Les hommes la regardaient. Certains la suivaient, peut-être, mais elle ne daignait pas tourner la tête. Cette heure n'était pas son heure. A elle de décider, à elle de choisir maintenant.

II

Comme on poursuit une lutte, serrant les poings, elle avait marché longtemps.

Un canal, avec sa berge encombrée de tonneaux, son remuement de port minuscule, l'arrêta tout à coup. Où donc était-elle? Depuis combien d'heures avait-elle quitté la maison? Elle n'en savait plus rien. Exténuée, les mains nues, ni argent, ni gants, ni montre, comme une folle échappée d'un asile, que faisait-elle, immobile au milieu d'hommes en sueur, coltinant des sacs de plâtre?

— Emma Collinet, 15, boulevard Malesherbes, dit-elle pour se rassurer, à voix trop haute, sans doute, car un voyou lui cria dans la figure : « Ça n'est pas ici. »

Elle tressaillit, courut vers un homme à cheveux blancs, qui, les mains dans les poches, regardait travailler les autres.

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle.

Le vieillard désigna au coin de la rue un sergent de ville qui arpentait le trottoir.

— Quelle heure est-il? redemanda Emma.

C'était la voix timide de naguère qui ressuscitait, et aussi la peur d'être prise en faute. Ayant appris qu'il était trois heures, la jeune fille se précipita en voiture, « Elle est morte, » devaient penser les Alfinio.

Cependant qu'elle reconnaissait le boulevard, telle rue, tel refuge, cependant qu'elle approchait des lieux où elle avait coutume de respirer, sa détresse, extraordinairement pareille, la pénétrait lentement des pieds à la tête.

Pourtant, d'avoir osé frapper cet homme, elle s'était crue transformée à jamais, capable maintenant, ainsi que les autres humains, de dureté, d'arrogance. Et sa force n'avait duré qu'une matinée! Le temps qu'avait duré sa colère. Alors, la réveiller à tout prix, cette colère! Emma disait les mots, refaisait les gestes de l'homme. Inutile comédie, car, épuisée, elle ne tremblait plus que de dégoût.

« Demain peut-être, » soupira-t-elle en fermant les yeux. Elle se coucherait en arrivant, raconterait tout à Mme Alfinio.

Pour celle-ci, que d'embarras nouveaux!

« Combien va-t-elle m'emprunter? » soupira Emma.

Elle monta les cinq étages. Sur le palier, elle entendit vibrer la forte voix de son hôtesse, et, pour entrer, guetta une pause, lorsque la porte s'ouvrit, et Carmen parut.

— Nous sommes arrivées ce matin! quel voyage! Madame est à l'hôtel, elle se lave. « Va chercher Emma, » a-t-elle ordonné. Je vous attends depuis midi, alors pressons-nous.

Il ne restait qu'à obéir, qu'à redescendre dans la rue.

En voiture, Emma interrogeait Carmen :

— Dites-moi ce qui vous amène à Paris toutes deux.

— Je n'ose pas, ce serait déplaire à Madame.

— Quand êtes-vous retournée villa Saphir, pour la première fois?

— Il y a trois jours.

Elle sourit, du menton caressa son épaule, et doucement posa sa main sur la main d'Emma, avec un long soupir heureux.

Dans un passage voisin de la gare Montpar-

nasse, l'hôtel était une maison haute et tout étroite. Des lames de cuivre retenaient aux marches de l'escalier un tapis usé.

— Au quatrième étage, chuchota Carmen, la porte à droite.

Là, en effet, assise devant une table recouverte d'un carré de peluche, Mme Paz achevait une réussite. Un jour blanc tombait de la fenêtre, le lit de palissandre était ballonné d'un édredon. Une sueur ancienne semblait ternir chaque objet.

Poudrée, frisée, chaussée, sans négligence, sans abandon, Mme Paz reçut sa fille.

De sa voix dure, elle informa Emma que Paz, depuis huit jours, avait quitté la maison : « Sans m'avertir : une fuite. J'ai attendu d'abord, imaginant une comédie, un chantage. Enfin, j'ai appelé Carmen. Nous avons trouvé dans un tiroir plusieurs annonces découpées dans un journal parisien. »

Elle les tendit à Emma. C'étaient quelques avis brefs, tous semblables. Le théâtre du Châtelet réclamait pour son prochain spectacle des figurants, des danseurs.

— Il est là, déclara Mme Paz. Elle se leva, rangea sa chaise contre le mur.

Emma reconnaissait le geste. Villa Saphir, il signifiait : « Nous avons tout dit, au re-

voir. » Ici : « Te voilà au courant, à l'œuvre ! »

« Mais qu'espère-t-elle de moi? » La jeune fille attendait, se taisait.

Campée devant la glace, Mme Paz caressait son menton, examinait le coin de sa bouche, de ses paupières, et, d'un curieux mouvement d'animal, retroussait les lèvres, pour regarder ses dents jusqu'aux gencives.

« Ma mère souffre-t-elle? » se demandait Emma.

— J'irai voir Anaïs, dit Mme Paz, tournée vers sa fille. Quant à toi, accompagnée de Carmen, tu retrouves Emilio au Châtelet. Il vous attend, j'en suis certaine. Tu l'amènes ici et nous repartons pour Arcachon, demain. Ah ! — sur le seuil, elle tira de son sac un papier plié en quatre — les conditions du retour chez moi d'Emilio. Je les ai écrites pour qu'il n'y ait dorénavant aucun malentendu. Tu les lui remettras. Viens. En voiture, je te ferai la leçon.

Le concierge du Châtelet ignorait Paz. Quoi de plus naturel? Sans doute, un des nombreux figurants engagés, depuis quelques

jours pour, le nouveau spectacle. Un homme sans courrier.

Harassée, pleine d'un affreux malaise, Emma sentait le bras de Carmen trembler sous le sien.

— Attendez toujours, aujourd'hui ils finiront entre cinq et six.

Sur le quai se trouvait un banc d'où l'on pouvait surveiller la sortie du théâtre. Assises là, elles ne pourraient manquer Emilio.

— Il fait froid, soupira Carmen, serrée contre Emma.

Les passants regardaient curieusement ces deux filles, l'une avec sa bouche tordue par la fatigue, son costume çà et là finement poudré de plâtre, l'autre, qui arborait à Paris une robe de soie bleue trop ample, chiffonnée dans la valise ; au bras, le sac bosselé de la manucure.

Elle saisit la main d'Emma.

— J'ai peur qu'il ne soit pas là, qu'il ne soit parti, on ne sait où.

— Aviez-vous prévu cette fugue?

— Et comment? Elle leva vers Emma ses gros yeux pleins de larmes. — Depuis la noce, je n'ai aperçu Emilio qu'une fois, dans la rue. Il accompagnait Madame. De loin, elle m'a fait bonjour. Un mot, un signe. Lui,

de même. Alors j'ai passé sans rien dire.

Dans le jour finissant, la place, le théâtre et ses lumières prenaient un air de fête.

— J'y vois moins bien, dit Carmen, rapprochons-nous.

De long en large, elles marchèrent dans la petite rue.

— Qui parle d'abord?

— Vous, Carmen.

— Non, vous. Madame a raison, vous êtes sa parente.

La nuit tombait, un aigre vent pourchassait les feuilles mortes.

— Les conditions de Madame, attendez un peu avant de les dire. Si Emilio refusait, tout serait fini trop vite.

A ce moment, quelques machinistes en pantalons et vestes de gros velours poussèrent la porte du théâtre.

— On sort, s'écria Carmen, et, lâchant le bras d'Emma, elle s'élança, boitant affreusement.

Au contraire, la jeune fille avait reculé de quelques pas. Elle voyait Carmen chercher Paz au milieu d'une bousculade, d'un flot d'ouvriers, de femmes, d'enfants, qui riaient, chantaient, parlaient, fumaient, emplissant la rue de leur vie et de leur vacarme.

Myope, et craignant de perdre Emilio à cause de la nuit, Carmen s'approchait de tous les hommes, tournait, se retournait, effleurant les bras, les poitrines, au milieu des rires.

Soudain, elle fut cachée par une sorte de petit rassemblement formé autour d'elle et de Paz qu'elle embrassait, caressait, en bredouillant de joie.

Emma porta sa main à sa gorge, renversa la tête en fermant les yeux. Difficilement, bruyamment, elle avalait ses larmes comme un vin amer. Pourtant ce n'était pas Guérin qu'elle pleurait, mais simplement la joie, la joie humaine, qui visitait parfois les autres, elle jamais.

Peu à peu, la rue se vidait, retombait au silence.

— Soyons braves, marchons à leur rencontre. » Mais Emilio et Carmen avaient disparu. Emma traversa la place. A peine engagée sur le pont, elle reconnut Paz et la boiteuse, qui, enlacés, se promenaient lentement, comme sur une plage.

Elle avança jusqu'à frôler leurs dos et brusquement appela :

— Carmen !

Tous deux, aussitôt retournés, respectueux,

empressés, lui saisirent la main. Les plaisanteries des camarades les avaient mis en fuite.

— Je viens, envoyée par ma mère, balbutia Emma, ne trouvant rien d'autre à dire à cet homme.

— Oui, je sais.

Il détourna les yeux, s'accouda au parapet, Carmen l'avait imité. Aussi la jeune fille. Tous trois, Paz entre les deux femmes, regardaient en silence l'eau noire, sur laquelle filaient les bateaux-mouches illuminés, sonnant leur petite cloche. Contre le bras d'Emilio, Carmen avait posé sa tête.

« Comment délivrer mon message? » se demandait Emma, « le temps presse. » Parfois, à la dérobée, Emilio jetait vers la jeune fille un rapide coup d'œil.

— Cigarette? demanda-t-il, jouant avec son étui.

— Non, merci !

— Elle ne fume pas, voyons ! » Le ton de Carmen était plein de reproches.

— C'est une demoiselle, remarqua le danseur gravement.

« Allons ! » Emma ouvrit son sac.

— Non, s'écria la boiteuse, ne parlez pas encore, Emilio n'écoutera pas. N'est-ce pas,

Emilio, tu m'as dit : « Rien avant dîner, après nous verrons. »

Il lui caressait la joue en souriant. Elle suppliait : « Explique à Mademoiselle, explique. »

Alors, lui, de sa voix douce, tourné vers Emma :

— Je garde Carmen à dîner ; après le café, je l'écoute, je lui réponds, je vous la renvoie, et si, demain, on veut encore de moi comme mari, qu'on vienne me chercher à 2 heures ; voilà.

Emma tendit à Carmen la petite note dont elle pouvait avoir besoin.

— Ne partez pas encore, dit Paz gentiment.

— Pourquoi? semblait demander Emma, les sourcils levés.

Le danseur, embarrassé, ébaucha dans l'air, un geste vague, et, tout à coup, cérémonieux, baisa la main de la jeune fille en murmurant :

— Au revoir.

Elle montait les étages pesamment, comme une vieille femme. Quelle journée ! C'était à n'y pas croire.

Arrivée au quatrième, elle frappa doucement à la porte, tourna le bouton. La chambre était plongée dans la nuit. A tâtons, elle gratta une allumette ; les flammes pâles de deux bougies sur la cheminée firent apparaître dans la glace Mme Paz étendue sur son lit, toute droite, et prodigieusement immobile. Une pensée effrayante saisit la jeune fille. Elle courut, se pencha. Non, l'autre dormait simplement, et l'entrée d'Emma ne l'avait pas réveillée.

Sur la pointe des pieds, elle revint au miroir, pour regarder longuement l'image de sa mère. Que de jours passés, sans qu'Emma ait accordé pareille attention à ce visage, à ce visage absorbé, plus triste quand il dort que quand il veille.

« On croirait qu'elle découvre la vie en rêves. Je ne lui connais pas ce front qui réfléchit et cette bouche grave. Rieuse ou disputeuse, bruyante, ainsi est-elle, et non point faite pour un silence, une immobilité qui la transforment, la vieillissent, la rapprochent de la mort. »

Emma déplaça la carafe, fit deux ou trois pas dans la chambre. Vainement : Mme Paz ne l'entendait point, recrue de fatigue après le voyage de la nuit dernière.

« Qu'elle dorme ! » murmura la jeune fille, s'asseyant au chevet du lit, les mains croisées à la taille.

Dire que, pendant des mois, elle avait reposé dans ce corps, se nourrissant de sa chaleur ! Cette pensée la bouleversait sans la surprendre, pour la première fois. Dans cette chambre d'hôtel, à la clarté sinistre de deux bougies, combien ces joues lasses, cette bouche muette lui sont proches !

« Qui d'autre que moi pourrait la veiller, l'assister à cette heure? Oui, moi seule, tandis que les deux autres dînent ensemble. »

— Comment ! c'est toi ! dit Mme Paz en ouvrant les yeux. — Elle s'était redressée, brusque comme naguère : « Alors vous l'avez déniché, cet oiseau? » Elle semblait bien tranquille. — Appelle Carmen, sa chambre est en face, puis racontez-moi votre entrevue.

La jeune fille se leva, embarrassée.

— Va vite, insistait Mme Paz.

— Carmen n'est pas dans sa chambre.

— Pas possible, où donc est-elle?

— Elle dîne avec mon beau-père, je vais t'expliquer.

Mme Paz bondit, courut à Emma. Sur ses bas, sans souliers, sans talons, aussi petite que sa fille, elle lui criait dans la figure :

— Qu'est-ce que tu dis? qu'est-ce que tu dis?

— Il a refusé de m'entendre. Carmen, tout à l'heure, lui fera tes conditions.

— Et tu les a laissés ensemble? Ça, par exemple !

Elle parcourait la chambre, arrachant les épingles qui retenaient son chignon, secouant sur ses épaules ses longs cheveux noirs, dans l'épaisseur desquels elle faisait passer ses doigts comme les dents d'un peigne.

— Paz l'exigeait, que faire?

Mme Paz revint à Emma, fléchit un peu sur les genoux et de bas en haut :

— Le laisser à sa misère ! dit-elle, en détachant durement chaque mot.

Elle recommença à marcher entre la fenêtre et le lit.

— Craignais-tu que je ne me tue? » Elle éclata de rire. — Je n'ai besoin de personne, moi, tu entends, de personne ; mais je ne veux pas qu'on se moque de moi !

— Carmen t'est dévouée.

— Moins qu'à Emilio.

Elle continuait à tourner dans la pièce, sans chaussures, et les cheveux épars. Entre ces deux désordres, le reste de sa personne, net et sanglé, semblait ne point participer au drame. Et même, à la lueur des bougies, comme pour une fête, la jeune fille voyait briller aux oreilles de sa mère deux petits diamants, scintiller à son cou un médaillon en forme de cœur, enseveli longtemps au fond d'une armoire.

Ce bijou ! nettement Emma se rappelle à la suite de quelle épuisante algarade Henri Collinet en fit don à sa femme. Elle s'en parait souvent jadis, et chaque jour sur les robes noires de son grand deuil. Ensuite, elle inventa l'avoir perdu : « Que Fitz-Gérard me donne autre chose ! » Voici réapparu, après bien des années, ce souvenir des anciens jours, mais, comme autrefois, signifiera-t-il : « Victoire »?

Accotée au lit, Mme Paz réfléchissait. Elle remonta sa montre et dit :

— A quelle heure revient Carmen?

Emma fit un geste vague.

— Ils n'ont pas fixé d'heure, ricana sa mère. Bien. Donne-moi mes bottines.

Calme, l'œil froid, elle se recoiffait devant la glace.

— Sonne le garçon, demande la note, la note des deux chambres.

— Adieu, dit-elle au bureau en remettant les clés. Si Mlle Aguado reparaît, ce soir, qu'elle aille coucher où elle veut. Moi, je pars, n'ayant pas l'habitude d'attendre. » Et à Emma : « Maintenant, allons dîner. »

Elle mangeait de bon appétit, ricanait, satisfaite d'avoir retourné à son profit une situation mortifiante.

— C'est trouvé, ça, hein ! quelle leçon, disait-elle en dégustant son vin.

— Carmen peut-être a cru bien faire.

Mme Collinet posa son verre, regarda sa fille, et après un moment :

— Bébé, va ! dit-elle avec une pitié profonde.

Les yeux d'Emma s'élargirent un peu, se fixèrent sur sa mère, puis elle sourit de son sourire mince et triste. A ce point de misère auquel elle était parvenue, le rappel des in-

jures de la matinée ne lui semblait qu'atrocement curieux, intéressant.

— A quoi penses-tu, la fourchette en l'air?

Emma, surprise, répondit gauchement :

— A rien.

— Drôle de compagnie que celle de ma fille !

Elle haussa les épaules, repoussa son assiette, demanda le café. Les coudes sur la table, des deux mains, elle taquinait la chaînette de son médaillon, cependant qu'à droite, à gauche, avec audace, elle examinait les autres dîneurs.

— Et puis tant mieux, si je ne les revois ni l'un ni l'autre, dit-elle. Dieu merci, ce ne sont pas les hommes qui manquent. Ni les femmes non plus.

— Sans doute.

Elle commença de boire son café. Entre deux gorgées, d'une voix tranquille, elle demanda :

— Quelle mine avait ce farceur?

Pleine de bonne foi, Emma réfléchissait avant de répondre.

— Tu n'as rien vu? Il était livide, parbleu.

Elle avait posé sa tasse et recommençait à jouer avec son médaillon.

— Pour un fainéant, quelle aubaine qu'une sotte s'accroche à lui !

Elle se renversa en arrière, rit, et frotta méchamment les bouts de ses doigts les uns contre les autres.

Un silence. Elle réfléchissait, et, positivement, comme elle aurait répondu à un interlocuteur de mauvaise foi, elle se répondit : « Non, Carmen peut travailler ; la clientèle est riche à Paris. »

Elle se tut, lèvres serrées, sourcils joints, les doigts nerveux autour de son bijou. Ah ! l'inquiétude ne la défaisait pas, elle, mais la rassemblait au contraire, vivace, lucide, dressée contre son tourment. Elle examinait, supputait. Enfin, dans une espèce de rire, l'œil tranquillisé, elle proclama : « La clientèle est riche, mais pour se l'attacher, il faut trois ans. »

Elle soupira, soulagée, et avec une moue contente, fit : « Oui, oui, » en réglant l'addition. Puis elle regarda sa fille. Sa lèvre inférieure, grignotée du dedans, glissait sur les incisives.

Tout à coup, elle s'écria, jetant sa serviette sur la table :

— Mais pourquoi cette provocation, puisque, sur le papier, j'avais admis qu'ils se revoient le dimanche.

— C'est l'excuse de Carmen, murmura la jeune fille.

Sa mère qui, debout, lui tournait le dos, revint à elle, et, avec une certaine majesté, la tête rejetée en arrière, dit gravement :

— Non, moi d'abord.

Mme Paz huma l'air de la nuit.

— Malsain peut-être, mais bon tout de même, dit-elle avec de grands mouvements de tête. Sept ans que j'ai passés sans le respirer. C'est bête ! — Elle ajouta, se redressant davantage : On finit par oublier qui on est !

Tenant sa fille par le bras, elle descendait le boulevard, ne parlait plus, faisàit des calculs.

— Quand ton père est mort, j'avais quarante-quatre ans... Mais j'en paraissais trente ! Et pour faire plaisir à ce Fitz-Gérard qui habitait Bordeaux, j'acceptai Arcachon. Ses affaires, toujours ses affaires ! pour ce qu'elles m'ont rapporté, ses affaires !

Elle leva les yeux au ciel.

— A propos, t'écrit-il?

— Jamais.

— Parfait, dit Mme Paz à voix très haute, puis elle garda longtemps le silence.

Un peu secouée et poussée du coude par sa mère, Emma leva les yeux ; alors l'autre, d'un ton étrange :

— Le savais-tu, qu'autrefois j'étais chanteuse?

Les doigts d'Emma se crispèrent. Elle répondit « oui » d'un signe. Mme Paz, de même, marqua qu'elle avait compris. Leurs pas changés se contrariaient gauchement, Après un moment, d'une voix hésitante, la mère demanda :

— Par des photographies trouvées dans un tiroir?

— Non, fit Emma.

— Au lycée, par une injure.

— Non encore.

— Alors comment?

— Fitz-Gérard.

Mme Paz s'arrêta :

— Ce n'était pas à lui de te renseigner, dit-elle.

Le silence retomba entre la mère et la fille. Elles marchaient, séparées maintenant, Emma le cœur traversé par les paroles maternelles comme par une longue aiguille. Elles

arrivaient à la Madeleine. Mme Paz semblait lasse.

— Est-ce loin encore, chez toi?

— Nous y sommes.

La femme montait l'escalier avec lenteur, le corps lourd, un peu penché, la main agrippée à la rampe ; une main en désordre, dont les rides, les veines gonflées, les jointures inégales crient, ce soir, la fatigue et l'âge ; et le vernis rouge des ongles semble, dans la lumière fausse ou la pénombre, une coquetterie d'embaumeur.

Quelle pitié Emma ressentait pour cette main, que la sienne sur la rampe accompagnait sans oser la toucher. Elle veillait à bien observer entre elles une égale distance, comme, de loin, on accompagne un malade, sans se faire voir, sans le gêner. Plus qu'un étage ! Quand, Emma se retrouverait-elle ainsi, cachée de sa mère, et pourtant contre elle? Il fallait la mettre à profit, cette seconde, jeter un cri, faire un signe. Alors, d'une voix déférente, émue au point qu'ayant parlé ses lèvres tremblantes demeuraient entr'ouvertes :

— Aimais-tu ton art? demanda-t-elle.

La réponse fut un retournement brusque de la tête, puis, lentement, la main fatiguée quitta la rampe ; Emma, sur sa joue, sentit une caresse, une sorte de petite tape, comme lorsqu'elle avait trois ans ; et la montée reprit, silencieuse et difficile.

— Je suis morte ! fit Mme Paz.

Dans la chambre, elle s'était laissée tomber sur la première chaise venue. Couche-toi vite, prends le fond du lit. — Emma obéissait, un peu comme dans un rêve. — Je renonce à ouvrir mon sac et t'emprunte une chemise. — Elle s'approcha de la commode : A qui, ce peignoir?

— A moi, dit Emma, les joues cramoisies.

— Pas possible?

Elle regardait l'objet, le palpait, le respirait, puis elle marcha jusqu'à la table, et, distraite, l'y abandonna.

Sous le drap tiré jusqu'à la bouche, Emma grelottait, épuisée.

Mme Paz se dévêtait lentement :

— Dors, conseilla-t-elle ; elle éteignit la lumière et se glissa contre sa fille, sans la toucher : A demain. Réveille-moi si je passe l'heure.

Collée au mur, Emma sentait son tremblement céder peu à peu au silence, à l'ombre. Hier encore, ne pleurait-elle pas d'être seule à minuit? Le destin toujours obligeant, ce soir, lui offre une compagne. Pourtant elle lutte contre cette chaleur, cette présence qui l'accablent, et font de la nuit un épisode harassant comme le jour.

— Dors-tu, Emma? chuchota Mme Paz.

— Non, maman.

— Alors, écoute ; si je meurs, je veux être enterrée avec ton père. C'est compris?

— Oui, maman.

— Les autres, ça ne compte pas ; mon mari, c'est lui.

Quelle étrange fête commence dans l'ombre. On se parle, mais sans se voir, et les voix sont déguisées, prudentes, comme dans les chambres funèbres. Le plancher, le toit ont dû s'évanouir, ne laissant qu'un vide immense autour de ce lit qui craque. Les tempes froides, Emma sentait un nouveau tremblement fatiguer son corps.

— Il avait les cheveux ondulés, des dents superbes.

N'allait-il pas apparaître tout à coup, ce

mort dont on évoquait le charme à voix basse? Mais quel visage choisira-t-il pour se faire reconnaître, celui que vante sa femme ou celui qu'adorait sa fille?

Ainsi qu'en rêve, lente, sans timbre, la voix murmura :

— Il m'a conduite en Italie.

Les mains appuyées sur ses lèvres, Emma pleurait dans le noir.

— Il disait souvent : « Comme les soirées sont fraîches ! »

Silence, silence ! Il doit approcher. Voici l'heure désespérément attendue par la petite Emma, où père et mère vont enfin se sourire. Une famille, tous trois sont enfin une famille. Elle a retrouvé sa source, son berceau.

Pieusement, les doigts croisés sur sa poitrine, elle interroge :

— Où l'as-tu rencontré d'abord?

— Dans la rue, répond Mme Paz, la voix haute et parfaitement indifférente. — C'est drôle, hein !

Elle se redressa, chercha le commutateur. Machinalement elle répétait : « Oui, dans la rue. »

Elle fit la lumière, regarda l'heure à sa montre, puis s'allongea lentement sur le dos, les mains jointes sous le chignon :

— Dommage qu'il ne fût pas bavard, dit-elle. Moi, j'adorais rire. — Elle soupira, eut un mouvement d'épaule, soumission et reproche à la fatalité : Je riais avec Fitz-Gérard... Mais je ne l'aimais pas ! ajouta-t-elle vivement, avec orgueil, comme on donne une preuve de son honnêteté, de sa délicatesse. Soudain, elle plissa les paupières, pinça les lèvres, remua violemment la tête de gauche à droite : Quant à ce Paz !... Elle se tourna vers sa fille et lui frappa l'épaule : Un fainéant ! lança-t-elle d'une voix mauvaise, avec un mépris brutal. Mais aussitôt, elle saisit le bras d'Emma ; le timbre de la porte d'entrée avait sonné un coup bref. — Écoute, dit-elle, c'est Carmen.

D'un mouvement violent, elle s'était dressée ; retournée sur le lit, le drap ramené autour des hanches, face à la porte, elle semblait guetter ce qui se passait au delà. Elle serrait le poignet d'Emma ; son pied pendant dépassait la couverture.

— Que faire? chuchota la jeune fille.

— Rien.

Un second coup vibra dans le silence.

— Les Alfinio vont s'éveiller ; dois-je ouvrir?

— Soit.

Emma se glissa dehors.

Mme Paz tapota l'édredon, affermit son assiette. Elle semblait ainsi la malade qui fait le juge dans une maison de fous. Derrière la porte, on entendait, mêlées, deux voix timides et le pas de la boiteuse. Carmen parut sur le seuil. Elle était extraordinairement pâle, d'une pâleur profonde qui semblait un fard épais étalé sur sa belle peau. Ses yeux avaient pleuré, étaient roses encore, sa bouche éteinte. De pauvres petites mèches défrisées échappaient au feutre lourd, mal ajusté, penchant sur son oreille. Elle avait l'air exténué.

— Emma, ferme la porte, » commanda Mme Paz.

La boiteuse avança en clopinant ; la jeune fille ne bougeait plus.

— Alors, dit Mme Paz, en croisant les bras sur sa poitrine, c'était bon, ce dîner? Approche, pour me répondre. Approche, te dis-je...

Son sac bosselé lui battant la hanche, Carmen s'avança jusqu'au lit. Brusquement, à pleine main, Mme Paz la saisit par les joues, l'attira contre elle, et, les lèvres découvrant les gencives, répéta : « C'était bon, hein? » puis la rejeta en arrière, si violemment, que

l'autre perdit l'équilibre et tomba lourdement sur le plancher, sans un mot, sans un cri.

— Laisse, dit Mme Paz à Emma, elle est bien là, et je parierais qu'elle a fait exprès de tomber pour nous attendrir. Mes bas, mon jupon, je me lève.

Vive, Emma lui obéissait.

— A gauche, l'agrafe de la jupe, et maintenant le corsage, mes bottines, boutonne-les, je suis fatiguée. Ah ! — Debout, elle frappa les talons et dit : Me voilà prête. Elle et Carmen ne s'étaient pas quittées des yeux.

— A nous deux, dit Mme Paz, s'asseyant à la table. — Lève-toi ! Elle s'adressait posément à la boiteuse : Tu peux te lever, je t'offre même un siège.

Tournant sur les genoux, s'aidant des deux mains, ainsi que naguère, un soir, sur la plage, Carmen, accrochée au lit, se releva.

Elle n'osait pas se regarder dans la glace et, à tâtons, rajustait son chapeau, cherchant la place où fixer ses deux longues épingles. Portant au poignet le sac qu'elle n'avait pas lâché dans la bagarre, elle s'assit au bord de la chaise, et, les yeux attachés aux yeux de Mme Paz, elle posa doucement la main sur sa main.

« Cette fille ne sait qu'aimer, » songeait Emma, retirée dans un coin de la chambre ; « aimer et se soumettre, est-ce beau ou laid? » Cependant elle remarqua : « Ma mère n'a point repoussé sa caresse. »

— Que veut-il?

— Plus de liberté.

— Pour te voir, toi?

— Pour voir qui lui plaît.

Elles avaient parlé vite, la voix sans timbre, avec les phrases courtes, nues, des complices qui ne font pas d'embarras.

— Est-ce tout?

— Non.

— Que veut-il d'autre?

— Voyager quand ça lui fait envie.

Mme Paz éclata de rire :

— Et avec ça?

De son sac, Carmen tira la feuille qu'Emma lui avait remise et, craintivement, la posa sur les genoux de Mme Paz. Quelques mots étaient écrits, largement, en travers de la page, à l'encre rouge, d'une grosse écriture appuyée.

Déjà la femme avait lu, froissé, jeté à terre le papier que sa bottine, d'un coup, renvoya à l'autre coin de la chambre.

— Debout! dit-elle à Carmen. Demain

matin, nous prendrons le train de huit heures. Pourquoi pleures-tu? Est-ce que je pleure, moi? Quand c'est fini, c'est fini! — Elle embrassa sa fille : Viens nous voir aux vacances, tu retrouveras ton ancienne chambre.

Emma entendit retomber la porte cochère. Minuit sonnait à la Madeleine. Distraitement, elle essayait de refaire son lit, tirait les couvertures. En vain. Alors, exténuée, elle recula jusqu'au mur, baissa la tête. Entre les deux bouts de ses souliers, elle reconnut le message qu'elle avait eu un instant la charge de délivrer. Il était déchiré. Le chiffre 2, pourtant, était visible, tracé à l'encre rouge, par le danseur, et, plus loin, une L, un I...

C'était bien le mot LIT. La barre du T, vigoureuse, insolente, balafrait toute la page.

III

Serrant dans sa main gauche le papier barbouillé d'encre rouge, Emma, devant la commode, la table, la cheminée, à chaque station, ne retrouvait que par un effort le mobile qui dirigeait son pas. Les allumettes, ah ! oui, les allumettes ! Sur quel meuble, au fond de quel tiroir les chercher encore ? Elle ne savait plus. Mieux valait en saisir une poignée dans la grande boîte pendue au mur de la cuisine. Revenue dans sa chambre, elle glissa sous les bûches un journal chiffonné ; assise sur le parquet, guetta la première flamme, une autre encore ; enfin, dans la plus longue, elle précipita la feuille.

Elle se releva pour tirer une chaise au coin de l'âtre. Le feu l'ensorcelait comme toujours, mais, déjà rapetissé, mourant, ne laissait plus que des cendres. Pourtant, Emma restait à la même place ; une tiédeur rayonnait encore du foyer, bienfait précaire, si tôt évanoui ! Elle se releva et se remit à mar-

cher. Chaque allée et venue la ramenait au lit, à son honteux désordre.

Quatre heures sonnaient aux églises. De la rue montait le bruit calme des chevaux au pas, tirant les voitures de légumes. On allait vers le jour. Elle s'habilla, laça ses bottines, prête à fuir : « Ne plus connaître cette chambre, ne plus s'étendre dans ce lit. » Calmée, elle ferma les yeux, enfouit sa tête au creux de ses bras étalés sur la table.

Ce fut Mme Alfinio qui la tira du sommeil, Mme Alfinio, pleine de questions : « Que se passait-il depuis hier? Trois fois, tandis qu'Emma dormait tout habillée, on avait réchauffé son lait. Était-elle donc sortie avant les autres? »

La femme beurrait les tartines, sucrait le café, l'œil agité, la voix haute, une voix qui avait perdu ses nuances, et donnait de l'inquiétude, de la fatigue, comme certains jours d'été orageux et blancs où l'on ne voit pas le soleil. Quel étirement abominable causait à Emma, sous le front, derrière les yeux, le choc de ce réveil. Longue douleur sourde, mal profond qui rendait irréguliers et durs les battements de son cœur dans sa poitrine.

— Vous êtes fatiguée, ne dites rien encore.

Mangez seulement. J'ai là, pour vous distraire, un charmant billet qu'Alfinio et moi avons reçu ce matin.

Elle tira une enveloppe de son corsage. C'était la sommation d'avoir à payer d'ici trois jours quatre mille et quelques cents francs, réplique aux scènes de la matinée : « Quelle agréable surprise ! Je comptais sur vous hier pour obtenir un délai, et voici qu'au contraire !... »

La bouche d'Emma s'entr'ouvrit vaguement, sa main un peu levée retomba sur ses genoux.

— Qu'y a-t-il, ma mignonne? Vous me faites peur, parlez, parlez, je vous en prie !

Allons, il fallait répondre, donner de la voix, jouer sa petite partie dans le concert de la journée. N'avaient droit au silence qui se prolonge en compagnie que les morts ou les fous.

— Ma mère a passé ici la moitié de la nuit. Son existence s'est brusquement compliquée.

— Pas possible ! s'écria Mme Alfinio ; elle tira sa chaise contre celle d'Emma. Racontez, je suis bonne pour un conseil.

— Inutile, ses décisions sont prises. En ce moment, elle roule vers Bordeaux.

— Et c'est pour l'accompagner à la gare que vous êtes sortie de si bonne heure?

Emma répondit « oui », d'un signe. Ne valait-il pas mieux, puisque ainsi tout redevenait simple?

— Ah ! la vie est dure !

Mme Alfinio avait repris sur la table le papier timbré, et jouait à en gratter légèrement son pouce. Tout à coup, rouge, elle saisit les deux genoux d'Emma :

— Le saviez-vous que Max était parti fou de colère?

La jeune fille s'était dressée, car la pression violente des mains de Mme Alfinio ressuscitait l'horrible scène de la veille. Elle fit quelques pas, ouvrit l'armoire. La femme attendait, immobile, le regard stupidement fixé sur la chaise vide.

— Je l'avais frappé avec ma chaussure, dit calmement Emma qui ajustait son chapeau devant la glace.

— Pas possible ! D'un coup, Mme Alfinio s'était retournée. Soudain, entre l'index et le médium, tel un camelot, elle dressa dans l'air le papier timbré, disant de sa bonne voix de tous les jours : « Ceci, pour vous, n'est donc pas une surprise? » Emma fit non de la tête. Alors, tout le corps tendu vers la

jeune fille : Et... le paierons-nous? demanda Mme Alfinio, d'une voix anxieuse.

— Oui, dit Emma, en passant la porte.

D'abord au lycée ou d'abord à la banque? D'abord au lycée. Elle serrait les coudes au corps. Elle obéissait à cette impulsion qu'elle devait à la nuit, et dont elle gardait la mémoire, mais, au fond d'elle-même, désirait elle encore quelque chose, sinon se rendormir? Le bruit des voitures l'étourdissait ; elle n'en finissait pas de traverser la place, revenant sur ses pas ou cramponnée au refuge.

Rue du Rocher, la porte était close aux heures d'études. Elle sonna, et, sur la poignée de métal que, fillette, elle avait si souvent caressée, elle regardait sa main, sa main qui avait frappé l'homme. Elle entra. La fausse tiédeur du vestibule la surprit comme une perfidie ; le froid, dehors, était moins moqueur ; 17° dans les classes, 16° dans les escaliers, c'était la règle, un des aspects de la règle vers quoi tout son cœur et son corps aspiraient, cette nuit. Elle s'était assise sur un banc de marbre dans le vestibule.

Ici, pour avoir chaud, il fallait y mettre du sien. « Allons, allons, courage ! » Au parloir, on se frotte les mains avec l'entrain, le rire court des religieuses. L'hiver, sur les épaules, toujours une pèlerine. On frissonne pourtant, à l'angle des corridors.

Comme, jadis, elle surmontait vaillamment ses disgrâces ! Maintenant, affaiblie, déchue, où trouverait-elle la force de vivre des jours qui sont une suite de petites guerres? Un lit mou, un feu, rêver le menton dans la main, au bruit d'une machine à coudre, attendre on ne savait quoi, attendre, tel était aujourd'hui son destin. Elle se leva brusquement, découvrant que dans le mot « attendre » tremblait encore un mince espoir qu'auraient étouffé ces murs.

D'un bond, elle fut à la porte. Fermée ! Elle hésitait. Le concierge, si elle frappait au carreau, la reconnaîtrait à coup sûr. Que faire? Grimper un étage, traverser la cour, les couloirs, le préau désert à cette heure, sortir par la porte de Rome, toujours ouverte?

Elle s'élançait, lorsqu'elle reconnut, très loin, un bruit familier : le piétinement de vingt fillettes qui se rangeaient deux à deux pour monter à l'amphithéâtre. Rencognée,

elle guettait leur avance. Les pas se rapprochaient, paresseux, traînants. La voix de la surveillante réclamait du silence. Emma avait fermé les yeux. Au-dessus de sa tête, les petites abordaient l'escalier. Il lui semblait que le craquement des marches et des semelles, les coups de talons, tout ce poids, tout ce remuement de troupeau, qui enflait, s'étalait et traversait son corps, comme le roulement des voitures sur un pont traverse le corps d'un mendiant abrité sous l'arche, ne finirait plus jamais.

La rumeur s'allégeait pourtant. Là-haut, les ordres de la surveillante vibraient comme sous une verrière ; le troisième étage aspirait la colonne ; quelques pas encore, on fermait une porte dont la vitre trembla... Plus rien, le silence enfin, la solitude.

Le cœur battant, Emma se glissa jusqu'au premier palier, puis dans la cour, rasant le mur. Elle reconnaissait chaque pierre de son ancien royaume ; tendre, en marchant, y posait la main. Le timbre grave de l'horloge annonçait la mort de cinq minutes ; autour des fenêtres du réfectoire, le lierre arrondissait son vêtement, et, par terre, comme jadis, la vue du gravier poussiéreux faisait se crisper les doigts. Emma fuyait

encore, mais plus lentement, comme à regret, pleine d'amour pour ces choses inanimées qui l'avaient contenue, ces choses qu'elle trahissait, qu'elle ne voulait plus revoir.

*
* *

— Une annonce, je conseille une annonce, déclara Alfinio, en allumant son cigare.

Mme Alfinio, le coude sur la nappe, l'œil amoureux, désignait son mari. « Je vous le disais bien, signifiait le geste, il sait tout, il a toujours raison. »

Peut-être, en effet, pour trouver une élève étrangère à qui enseigner le français trois fois la semaine, était-ce le meilleur moyen?

— Le *Herald*, cher, mais efficace. Le *Journal*, abordable mais plus populaire.

Alfinio jeta la feuille sur la table. Emma tout à l'heure pourrait la consulter au lit, elle qui n'y posait jamais les yeux.

Donc, à la banque, elle avait fait des comptes pour la première fois. En prêts, frais d'héritage, dépenses, charges de sa pen-

sion, elle avait laissé glisser jusqu'à la moitié de son bien. Soit ! elle travaillerait pour compléter sa dépense. Elle déplia le journal, chercha une indication, un titre, au long des colonnes où s'entassaient les annonces.

Mariages ! Qu'est-ce que cela voulait dire? Des faire-part sans doute, des avis, comme ceux affichés aux portes des mairies. Elle lut la première ligne et murmura : « Ça, par exemple ! » Elle avait rejeté le journal sur la couverture. Le regard fixe, la bouche grande ouverte, des deux mains elle pressait ses joues brusquement devenues roses ; on eût dit qu'à l'oreille de cette fille attentive, des lèvres invisibles chuchotaient le plus important des secrets. Elle ressaisit la feuille. Mais oui, toutes les trois lignes, un appel, une demande, une offre, un cri, une apostrophe, une sommation au destin, un piège tendu à l'amour. Il y en avait de fous, il y en avait de sages, et d'autres intéressés, et aussi de comiques et d'affligeants. Emma dévorait les pages. C'était bien plus, bien autre chose que l'espoir ou qu'une promesse, ce que traînait avec soi l'extraordinaire découverte : une innombrable parenté, fiévreuse, active, bourdonnante, qui entourait Emma, la pressait, la soulevait de terre, l'entraînant sans

fatigue et roulée dans la masse, vers ce but qu'elle croyait ne jamais atteindre et qui était le but commun.

Elle sauta du lit, passa son peignoir. Les mains collées aux joues, elle marchait à pas réguliers, pesants, comme si elle gravissait une côte. Une méthode, elle cherchait une méthode pour discipliner son tumulte. Sur le couvre-pied, elle rafla le journal, alluma la lampe, ouvrit ses cahiers. Pour elle, deux leçons à prendre : celle des femmes, d'abord : conseils, exemples. Quant aux hommes, découvrir leurs tendances. Emma rêve un instant, mordant son porte-plume, comme en étude. Oui, définir leurs tendances. Peut-être, enfin, ô miraculeuse surprise ! recueillir tout à coup un soupir vers soi, soupir d'un qui la cherche, l'attend, a besoin d'elle, besoin d'elle, Emma, sans la connaître.

Déjà, elle dépouillait la première colonne.

* * *

Tous les jours, du lundi à l'autre lundi, ronfla la machine à coudre. Emma ajustait des boutons, des agrafes. Le vendredi, équi-

pée, hors du cornet elle jetterait les dés.

Au milieu de beaucoup d'autres, l'annonce de R. B. avait paru sérieuse à Emma, estimable et comme faite pour elle. Cet homme « grand, beau, jeune encore, qui cherchait une fille de vingt ans pour un mariage heureux et digne, » Emma, entre ses doigts, serre une lettre de lui, reçue la veille : proposition courtoise de se rencontrer au musée du Louvre, à trois heures moins le quart. R. B. attendrait Emma aux pieds de la Vénus de Milo, un rouleau de papier calque à la main, pour se faire reconnaître.

Il faisait clair et froid. La jeune fille s'obligeait à marcher posément. Elle avait peu dormi depuis une semaine et son cœur surmené, battait trop vite ou mal.

Pour dominer son émotion, son impatience et moins souffrir de sa gorge contractée, elle s'astreignait à nommer à voix basse chaque objet que ses yeux rencontraient au hasard, à détailler la silhouette des promeneurs qui marchaient devant elle, trop craintive pour observer de front les autres. Parfois, dépassant l'étoffe d'un pardessus, enserrant un long cou mince, l'éclat insolite d'un col

luisant dans l'ombre des arcades, faisait au creux de la poitrine d'Emma une blessure mince et perfide. Alors elle détournait son regard, marchait plus vite, obliquant à gauche, à droite.

« J'aurais dû prendre un fiacre, » songea-t-elle, abordant la Cour Carrée. C'était absurde, d'arriver lasse à cette dernière étape.

Dans la grande galerie, elle se laissa tomber sur la première banquette venue, vérifia l'ordre de sa toilette, velours et surah bleu, feutre assorti ; au corsage, signe convenu, un œillet rose. Elle regarda sa montre : 2 h. 40, se leva aussitôt. Elle avançait, les genoux tremblants, brusquement étourdie par le sentiment de son audace, comme elle se rappelait l'avoir été par celui de sa nudité, lorsque, petite fille, une nouvelle bonne la mettait au bain.

Là-bas, rayonnait la Vénus, sur un fond de velours sombre. Un rouleau de papier à la main, un homme en redingote noire se tenait contre le socle. Il avait reconnu Emma, et sans bouger, tel un pape, avec son rouleau de papier, comme avec un monstrueux index, il lui faisait signe d'approcher.

Comme il est grand ! le cou trop long, les épaules tombantes, robuste cependant, non

pas « jeune encore », mais presque vieux. Entre Emma et lui, plus qu'un espace bref. Alors elle découvre que R. B. tient la pose. Le bras droit replié vers le milieu du corps présente élégamment le rouleau de papier calque. Prodige d'équilibre, une jambe est croisée devant l'autre et, désinvolte, fiche en terre le bout pointu d'un soulier verni. Visage brun, pendant, démesuré, petit œil abrité trop haut d'une broussaille, moustache longue, longue barbiche : il a l'air d'un ancien sergent de ville.

Brusquement, il se penche à l'oreille d'Emma, murmure : « E. C? » Elle fait oui. Avec un salut, il lui tend la main et dit : « *Shake hand*, alors. » Puis il offre son bras arrondi. Elle y pose les doigts. Ils font ainsi quelques pas.

— Ce beau musée vous est connu, sans doute? D'un grand geste allongé par le rouleau de papier, il désignait toutes les galeries ensemble. « Car Mademoiselle est Parisienne, n'est-ce pas? » Le petit œil noir, tourné vers Emma, guettait la réponse.

— Je suis née rue Montparnasse, dit-elle.

— Fille de mon quartier. Bravo ! un bon point. Il rejeta la tête en arrière. — Dix-neuf ans, je parie?

— Non, vingt-deux, réplique Emma.

— Tst, tst, tst... Un doigt s'était levé impérieux, comme pour une réprimande, puis l'œil vira, inspecta, supputa, et, satisfait, R. B. reprit son attitude solennelle, murmurant à lui-même : « Seize ans en jupon. »

Ils touchaient à la section égyptienne. Emma se rappelait les visites faites là avec son père. Doucement, elle quitta le bras de son compagnon.

— Mais oui, asseyons-nous, dit-il, ces superbes monuments funéraires m'intéressent tout spécialement, quoique aujourd'hui personne ne peut plus s'offrir ça. « Pompes funèbres ! » Il leva les yeux au ciel, remua la tête avec pitié et fit : — Pff ! parlons-en ! il y a des moments où l'envie me démange de faire peindre : « Enfouissement rapide, » sur ma devanture. Ce serait plus exact. Aujourd'hui, l'enterrement n'est plus un honneur qu'on fait aux morts, c'est une concession. Il est vrai qu'elle est à perpétuité. Ha ! Ha ! » Il se donna une claque sur la cuisse et rit trois ou quatre petits coups sur une seule note basse.

— Cette conversation ne vous a pas déplu? Le petit œil attentif, par-dessus le lorgnon, guettait la réponse d'Emma.

Elle m'a intéressée, au contraire.

— Bravo, encore un bon point ! Il toussa, l'air content. Sa tête avait repris l'attitude solennelle qui était son habitude, son repos.

— Au fait, je suis veuf ; ça ne vous contrarie pas?

— Mais non ! dit Emma.

Il toussa une seconde fois, et, dans le silence qui pesait, faufila son index entre son long cou et son col de chemise qui, outrageusement rabattu, évoquait l'image de R. B. dadais, trop tôt grandi, aux environs de sa seizième année.

— Mais, mais, mais, dit-il soudain, en lissant sa barbiche, l'œil braqué vers Emma, j'ai quelque chose pour vous dans ma poche.

— Vous êtes trop aimable.

Elle continuait à répondre, ainsi que, dans un train, on répond au voyageur complaisant, qui, au départ, a casé votre bagage. Mais elle était loin de tout cela, déjà, et même indifférente, lui semblait-il, à la surprise extravagante que lui avait ménagée le destin : R. B. en redingote noire.

« Que fait-il maintenant? » Devant les yeux d'Emma comme devant ceux d'un enfant qu'on est chargé de distraire, toujours

grave cependant, il agite un carré de papier jaune.

— Prenez, dit-il. C'était un billet de demi-faveur pour le musée Grévin.

Emma regardait l'homme : « Pour ma joue, cette joue, pour mes bras, ces bras? » Elle souriait, mais se sentait tout à coup extraordinairement fatiguée, et, dans son manchon, son doigt fidèle, sur la soie de la doublure, traça lentement le nom bien-aimé.

— Valable en semaine et le dimanche ; nous pourrions y aller ensemble.

— Mon travail me laisse peu de temps.

— Êtes-vous employée? » L'œil épiait sévère au-dessus du lorgnon.

— Non, c'est un examen que je prépare.

— Un examen de quoi?

— De calcul, répondit Emma.

— Parfait, parfait. » Il approuvait entièrement, hochait la tête. Et quel genre de calcul? demanda-t-il, pédant, le menton levé comme un qui en connaît cent espèces.

— De l'algèbre.

— Ah ! bah ! et la longue figure, comme un heurtoir, se rabattit sur la poitrine.

Emma s'était levée. Aussitôt R. B. se dressa, et le papier calque, oublié sur la banquette, roula à terre. L'homme s'était agenouillé

pour reprendre son bien. Il soufflait un peu, pliant et dépliant la longue feuille bleuâtre, pour se donner une contenance.

— Un projet que je vais soumettre rue des Pyramides. C'est drôle, hein ! Du gothique flamboyant pour un caveau de juif. Enfin, c'est leur affaire. Sortons-nous ensemble?

Il partit seul, car, sous prétexte de visiter, dans une autre aile, une salle de peinture, Emma restait au musée.

R. B. avait proposé qu'on se revît après-demain (son jour de courses dans le quartier). Elle avait dit « oui » pour aller plus vite. Elle s'aperçut tout à coup que, malgré son épuisement, elle traversait les galeries, montait des escaliers, oubliant que la visite au salon carré n'avait été qu'un prétexte. C'était le comble ! A quoi pensait-elle !... A quoi? Mais à cette extravagance, qu'au milieu de dix annonces valables, c'était le ton austère, la gravité de celle de R. B. qui avait commandé son choix.

Assise sur une banquette, à travers le manchon, elle frappait son genou de petits coups de poing comme pour se châtier elle-même d'une manie perverse, que malgré la plus

stricte discipline, elle ne réussissait pas à vaincre. Au creux même de la folie, elle avait continué à rêver d'ordre, de convenances. Elle fit demi-tour, et presque en courant, traversa les galeries, les salles, descendit les étages. Elle entra dans une pâtisserie et but d'un trait un verre de malaga pour fortifier son élan, élargir son audace. A son tour, elle allait lancer un appel, insensé pour tout autre que celui-là qu'elle désirait atteindre, celui-là qui existait, elle en était certaine.

Toutes les abréviations d'usage, Emma les avait repoussées. Implore-t-on l'amour avec un geste d'avare? Et son apostrophe, le lendemain, régnait, à la façon d'un poème, au milieu des mesquines exigences, des explications économes de tout le peuple des annonces.

En déjeunant, parfois, Alfinio posait la main sur le journal replié. Emma tressaillait un peu, comme si cette main épaisse se fût posée sur sa bouche.

Vers 5 heures, heure du troisième courrier, heure qu'elle s'était fixée d'avance, elle se rendit à la poste. L'employé lui remit

une lourde enveloppe. Tout se passait comme elle l'avait prévu. Avec le sentiment de régner soudain, elle monta les étages, poussa le verrou, décacheta le pli. Il contenait deux grandes feuilles de papier écolier, cassées en huit : « Pardonne-moi, bien-aimée sœur ; pour t'écrire, je n'ai rien d'autre dans ma chambre... » Elle s'arrêta de lire une seconde, confondue par ce miracle d'une réponse si exactement pareille à tout ce qu'elle avait souhaité. Suffocante d'émotion, contre sa poitrine elle serrait fort les épaisses feuilles repliées. Tout à coup, elle tendit les bras, et ses mains, brandissant la lettre, semblèrent adjurer quelqu'un, le prendre à témoin. Les lèvres douloureuses écartées sur les dents, elle hésita une seconde. Enfin, pleine de sanglots, de reproches, elle s'écria : « Marcel, ah ! Marcel ! »

Pourquoi n'était-il pas celui qui avait répondu? Pourquoi ces mots d'amour, quelqu'un pouvait-il les écrire, et que ce ne fût pas lui? Ah ! comme il l'avait torturée, sans le savoir. Elle sanglotait au souvenir du mal qu'elle avait enduré, au souvenir de ces mois vécus dans la contrainte et la folie, ces mois qu'elle osait enfin regarder en face, comme de la voiture qui vous emporte et vous sauve,

on ose regarder le pays où vous a frôlé la mort.

Car elle s'éloignait, elle partait en voyage.

Elle tendait encore ses bras, mais à demi seulement et dans un autre geste : d'excuse, d'humilité. « Pardon de te laisser en route, pardon de n'en plus pouvoir, pardon aussi d'en écouter un autre ! » Contre sa bouche, elle pressait les feuillets de la lettre, les baisait passionnément comme on baise un visage, en gémissant : « Adieu, Marcel, mon Marcel ! »

* * *

Calmement elle avait mangé et dormi ; elle s'habillait. Chacun de ses mouvements semblait préserver une dignité dont secrètement elle aurait porté l'insigne. « Au revoir, » dit-elle à Mme Alfinio, d'un ton étrange, la regardant toute entière, ainsi que sa chambre et surtout les deux dernières grandes marches de l'escalier, le paillasson qu'elle foulerait heureuse, dans combien d'heures ?

— Bonne chasse ! avait crié Mme Alfinio, car Emma sortait vêtue de bleu, le bleu choisi

soi-disant pour se présenter aux élèves étrangères.

Restait à passer chez la fleuriste, pour y acheter un chrysanthème. « Ma fleur préférée ; tiens-en une à la main, lorsque tu viendras à ma rencontre ; alors, du plus loin que je t'apercevrai, je me jetterai vers toi. »

Dans la boutique, elle, l'ancienne timide, avait tâté chaque corolle avant d'emporter la plus fraîche, la plus échevelée, pourpre et qui seyait au velours de son manteau.

Une heure d'avance, elle arriva square Saint-Germain-des-Prés. « Mon jeu, mon luxe, ma coquetterie, d'arriver la première. » Oui, surprendre son ami, à cette âme excessive épargner l'angoisse d'une attente, lui donner la joie et la lui donner d'emblée.

Elle fit le tour du petit jardin, et derrière la statue jeta les enveloppes de son bouquet. Quelques enfants accroupis tripotaient le sable. Elle les caressa, en interrogea quelques-uns, à l'aise comme une souveraine vis-à-vis d'eux. Elle traîna une chaise de fer au milieu de l'allée. La fleur à la main, elle serait de loin reconnaissable.

Plus qu'une demi-heure ! Était-ce possible, mon Dieu? Le calme de la nuit, de la matinée

fuyait Emma avec les minutes. Se substituant à lui, de veine en veine, une impatience gagnait son corps, une impatience aiguë, terrible, qui crispait ses jarrets et faisait claquer ses dents.

Elle se leva pour faire quelques pas. La présence d'une vieille femme coulant son regard au-dessus d'une paire de lunettes, la surprit tout à coup. N'observait-elle pas les mouvements d'Emma? Brusquement retournée, la jeune fille en découvre une autre, curieuse et, là-bas, une troisième. Dans un vertige, il lui sembla qu'une main mauvaise lui tirait les cheveux, la jetait au milieu d'une foule. Elle eut peur une seconde. Le square, naguère idyllique, décor pour la vie d'Emma, où, comme dans un décor, s'étaient groupés des personnages, redevenait soudain une allée populaire, où son piétinement dérange le jeu des enfants, amuse la curiosité des femmes. A nouveau peureuse, opprimée, comme jadis, par la moindre présence humaine, elle revint à sa chaise, et fixa obstinément les yeux sur la petite grille, qui séparait le jardin du boulevard. Plus qu'un quart d'heure ! « Ah ! pourvu que lui aussi soit en avance, fût-ce de deux minutes. » Elle souffrait, fermait les paupières, mais n'osait plus quitter sa place.

A ce moment, solennelle, l'église sonna trois heures, et Emma se leva d'un bond.

Au même instant, un jeune homme sauta du tram en marche. Lui, c'était lui, vif et charmant, coiffé d'un béret. Elle ne bougeait plus, tout le corps ébranlé par les secousses terribles que lui imprimait son cœur.

Accoté contre un arbre du boulevard, le garçon semblait attendre. Alors, négligeant superbement tout ce qui l'entourait, Emma avança d'un pas, d'un pas encore, les mains nouées à la longue tige du chrysanthème qu'elle tenait haut et droit devant elle comme un beau cierge de Pâques. Mais, là-bas, un garçon indifférent détourne la tête, ne reconnaît pas le signe.

Contre sa poitrine, aussitôt, Emma, pudique, ramena la fleur, et, des yeux, autour d'elle, chercha celui qui la consolerait de cette affreuse méprise, celui qui ne pouvait manquer d'être là. Comme il tardait! Qu'est-ce que cela voulait dire? Elle ne tremblait plus d'impatience, mais d'angoisse, amoindrie par la déception brutale que lui avait infligée son erreur.

Ce garçon l'avait regardée pourtant, elle en était certaine ; il avait arrêté les yeux sur

elle, déjà lorsqu'il sautait du tram. Coup d'œil machinal, sans doute. En ce moment, la main en visière, il inspecte l'horizon. Mais, lorsque Emma tourne la tête, il rit : « Ah ! la farce a bien réussi ! »

Cependant, le square commençait à se vider, les nourrices regardaient le ciel, puis empochaient leur tricot. Le jaune soleil d'hiver dont l'après-midi avait été un instant réchauffé, pâlissait, étouffé sous les nuées. Une main se tendait pour reconnaître la première goutte de pluie.

A la pointe de l'église, un marteau sur une cloche asséna les deux coups de la demi-heure. Emma ne comprit pas tout d'abord, surprise par le frémissement pénible que les longues vibrations du bronze éveillaient dans son corps. Soudain, elle balbutia : « Mon Dieu ! » A moitié déjà l'heure avait changé de nom ! L'heure du rendez-vous.

Rien ne l'avait préparée à cette découverte, qui déchirait son cœur comme un couteau. Depuis qu'elle s'était dressée la fleur à la main, pas plus qu'une somnambule, elle n'avait senti couler les secondes. Ah ! quel était le malentendu, l'accident qui la précipitait à nouveau sur le chemin du malheur? Elle disait : « Non, non. » De tout son pou-

voir, elle luttait contre l'événement. Au long de sa hanche, son bras semblait battre la mesure. Il s'arrête pourtant, la douleur fait son chemin. Cette main, qui pend contre la cuisse, l'atteste. Avec une affreuse lenteur, elle s'ouvre, étend les doigts, les écarte, puis les ramène contre la paume, comme lorsqu'on souffre au delà du possible, mais qu'on a décidé de ne pas jeter un cri.

Au creux pourpre du chrysanthème, brillait une goutte d'eau ; une autre glissa contre la soie d'un pétale, et voici qu'une troisième écrase soudain la plus fine frange de la fleur.

Tirés par la main, les enfants quittaient le square. Tant mieux ! Au moins, elle resterait seule. Cette idée lui rendait un semblant de courage.

Plus heureux qu'Emma, le béret de velours avait trouvé son compagnon. Lâchement les deux complices arpentaient le boulevard et, à chaque instant, tournaient la tête pour regarder Emma. Parfois, elle rencontrait leurs yeux qui semblaient traîner sur sa personne sans la voir, inexpressifs et morts comme des yeux de verre.

Épuisée de tourment, de fatigue, elle décida de se rasseoir, et marcha vers sa chaise, mais à reculons et sans tourner la tête. De la

jambe elle reconnut le siège de fer et s'y laissa tomber pour y entendre sonner le troisième quart d'heure et pénétrer sans raison dans un nouveau cercle, non d'anxiété grandissante, mais de calme, mais d'inexplicable tranquillité. Elle se renversa au dossier. Parbleu, elle y voyait clair ! A 3 heures, elle commettait la folie de guetter un homme exact dont le moindre retard vous bouleverse. Maintenant, patiente, elle attendra sans trouble l'arrivée du capricieux ami auquel on pardonne son inexactitude. Elle sourit, se demandant : « A 4 heures, est-ce que je le verrai poindre? Ce distrait a-t-il confondu les heures? »

Il pleut ; mais Emma n'y prend pas garde. Elle se lève, et recommence à marcher dans le square désert, car, sur le trottoir, les passants, de leurs parapluies ouverts, ont bouché l'horizon.

— Mais le voilà ! dit-elle, traînant sur les mots d'une voix caressante, parce que, nu-tête, sous la pluie fine, au galop, les basques de son imperméable claquant autour de lui comme une voilure, un grand jeune homme traversait la chaussée, la tête levée vers le coin du square où se tenait Emma. Contre sa poitrine, elle serrait la fleur humide de

pluie. Encore une foulée, et le poulain toucha la grille. Il s'arrêta net, et promena sur Emma, sur Emma et le paysage un long regard, mais vague, inconsistant ; puis il fit sur lui-même un tour complet et sembla chercher quelqu'un.

— Allons ! ce n'était pas lui encore, mais un qui de lui savait peut-être quelque chose, pour rester planté là malgré le mauvais temps.

Il tournait le dos à Emma, chiffonnant lui aussi dans sa main un béret de velours. Elle approcha, toussa. il ne bougeait pas ; elle toussa encore ; alors il la regarda, toute petite, debout derrière la grille, telle une condamnée derrière les barreaux de sa prison, un jour de visite. Elle essayait un sourire, ouvrait la bouche, voulant parler, lorsque le premier coup de 4 heures la fit tressaillir. Elle serrait les paupières. Mais, sans aucune gêne, dès que la cloche aurait fini son tintamarre, elle adresserait la parole à ce jeune homme. La pluie, qui avait vidé le square et faisait se hâter les gens dans les rues, tous les gens, sauf elle et lui, la pluie, qui les mariait un instant, justifierait leur colloque.

L'idée de parler à cet inconnu la rendait joyeuse, lui chauffait les joues. Finie, la soli-

tude, et aussi elle n'aurait pu dire pourquoi, mais elle en était certaine, finie son attente. Gentiment elle ouvrit les yeux. Sa tête recula d'un coup sec ; il lui sembla qu'une main avait giflé sa bouche. Vide était la place fatale. Tandis qu'elle fermait les paupières, tandis que sonnait l'heure, le garçon avait disparu. Elle se pencha et l'aperçut au loin ; il avait repris le galop, se faufilait entre les passants ; de son béret, dans l'air, il faisait signe aux deux autres de l'attendre.

Tête baissée, à petits pas, elle regagna sa chaise. La pluie trempait son feutre, son manteau, et le chrysanthème avait perdu sa folie pour un air de vieillesse et de pauvreté. Au-dessus de lui, la jeune fille avait posé sa main comme un toit, mais la main était petite, distraite, et la pluie se moquait bien d'elle.

C'était étrange, Emma se retrouvait brusquement telle qu'avant d'avoir reçu la lettre bien-aimée, telle que ce matin sombre où elle rôdait autour du lycée. Pourquoi tout à coup? Qu'est-ce donc qui l'avait subitement rejetée à ce point en arrière? Ce n'était ni la fièvre, ni l'attente, ni la fatigue, non, pas même cette déception de tout à l'heure, lorsque, tenant haut sa belle fleur, elle

s'avançait, imprudente, vers ce garçon qui n'était pas pour elle. Non. C'était la fuite de cet autre, cet autre à qui elle s'était réjouie d'adresser la parole, pour rompre le mauvais sort, cet autre à qui elle avait souri et qui s'était sauvé, tandis que, sûre de lui comme on l'est des indifférents, elle fermait les yeux, attendant pour les ouvrir qu'eût fini de sonner l'heure. Et, sous la pluie, l'échec piteux de ce pauvre désir confiant, cela ressemblait tellement à toute son existence qu'elle se trouvait replongée au plus creux de sa misère, vide d'espoir. Elle demeurait pourtant, elle demeurait là jusqu'au bout de ses forces ; elle attendait, malgré la pluie, le vent, et la fuite du jour, elle attendait, née fidèle.

Les jambes rompues, elle aurait voulu s'asseoir, mais l'humidité du banc la faisait hésiter. Alors, elle se ressouvint que, dans sa poche, elle avait placé le numéro du journal où parut son annonce ; elle s'apprêtait à le déplier lorsque, derrière elle, on toucha doucement son épaule. Elle se retourna dans un cri, ne connaissant plus que la joie. C'était le gardien du square, avertissant qu'il allait fermer les grilles. La demie de 4 heures tombait du clocher ; il faisait presque nuit.

— Excusez-moi, j'ignorais,» balbutia Emma misérable.

Quelle injure ! Quel rappel à l'ordre ! On la traitait comme une mendiante, comme ces folles butées, accrochées à certains lieux, insouciantes du temps, de l'heure. Dans les feuilles du journal, comme à la fin d'un voyage, ses mains trempées enveloppaient le chrysanthème. Une seconde, elle déposa le paquet sur le banc, et, jouant l'aisance, elle croisa son manteau, ajusta son feutre, tranquille sous la pluie, comme possédant la vertu de n'en pas être touchée. L'homme remuait ses clés : « Revenez en mars, lui dit-il à la porte, on gagne une heure. »

Sous la pèlerine mouillée, on voyait rouler ses épaules. Emma l'entendit derrière elle verrouiller la grille.

Pensive, elle regardait le paillasson en essuyant ses chaussures. Quelle étrange manie elle avait de jalonner ainsi de témoins muets les routes de sa vie ! Trois fois, se rendant à des examens, elle avait fait de même. Ces soirs-là, comme ce soir, elle était rentrée plus fatiguée, plus pauvre que le matin. Peut-être que, triomphante, elle aurait oublié

l'attention qu'au départ elle avait prêtée à ce tapis, à ces marches.

Elle se glissa dans sa chambre. Incapable de patienter une seconde, couverte de ses vêtements humides, elle saisit dans l'armoire, sous une pile de linge, les deux grandes feuilles délirantes qui l'avaient sacrée femme aimée, la veille. Elle dévorait les pages, serrant sous son bras, comme un parapluie, le chrysanthème empaqueté. Soudain, elle rejeta les feuillets sur la table. Elle ne voulait plus lire, car seule une catastrophe expliquait le moindre retard après une lettre pareille, qui, ce soir, semble écrite à Emma par un menteur ou par un mort.

Soudain, elle fit : « Ah ! » Elle avait ressaisi la lettre sur la table, la tournait, la retournait, cherchant au commencement, à la fin, un quantième, l'indication du jour, une date. Rien, il n'y avait rien. Parbleu, le motif était là ! Mais oui, comment prévoir, comment espérer que, le soir même, Emma chercherait à la poste une réponse à son appel? C'était le lendemain le jour probable, et demain le jour du rendez-vous. Tout s'éclairait, tout devenait limpide.

Mais pourquoi ne retrouvait-elle ni la joie, ni la paix de la matinée? Au lit, dès 9 heures,

elle roulait d'un bord à l'autre, s'éveillait à moitié délirante, et redressée, longtemps, prêtait l'oreille au bruit de la pluie sur le balcon.

L'aube sale, le matin noyé, semblèrent un défi. Les vêtements de fête séchaient encore, gâchés. Qu'importe ! Emma s'habillerait comme à l'ordinaire. Elle ne maudissait pas le temps, elle avait toujours aimé ces jours d'hiver, mous et mouillés, qui, jadis, engourdissaient ses innocentes peines.

Sans coquetterie, elle s'était équipée. Attendre deux heures sous la pluie, assise sur un banc humide, tel était le but de sa promenade. Deux heures ! Elle ne prévoyait donc plus que l'ami inconnu surgirait pour l'emporter dès qu'il la verrait poindre?

Aujourd'hui, elle avait négligé de prendre à témoin les pierres, l'escalier, la porte de sa chambre ; elle allait là-bas, pourtant, incapable de n'y pas aller.

Elle avait acheté un chrysanthème modeste qu'elle serrait contre la baguette du parapluie qui les protégeait l'un et l'autre. Pour jouer honnêtement le jeu, et craignant que la fleur, ainsi préservée, fût moins reconnaissable,

Emma avait étalé sur ses genoux un numéro du *Journal*. Le titre, pendant au dehors, dépassait la robe.

Aujourd'hui elle ne tressaillait plus quand vibrait la cloche de bronze. Calme, elle regardait la rue où se bousculaient des gens affairés. Trois heures, en sonnant, ne lui avaient pas fait tourner la tête.

Parfois, lorsque le vent lui lançait à la bouche quelques gouttes de pluie, elle fermait les yeux, rêvant qu'elle était sur un bateau en mer, ou bien appuyée contre un petit mur de pierre, là-bas, dans un golfe, à l'heure où monte la marée. Son amour rôdait dans le voisinage.

Par on ne savait quel jeu complice de la minute et de sa mémoire, pendant un fugitif instant, elle réussissait à persuader son corps. Alors un bonheur, qui ne ressemblait à aucun autre, noyait ses veines, déliait son cœur et, prodigieusement immobile, sans souffle, elle tâchait de retenir une seconde, rien qu'une seconde, cette joie si difficile à capter, qu'une seule respiration faisait fuir au bout du monde ainsi qu'un oiseau sauvage.

La pluie tombait toujours, mais plus lourde, plus grasse. D'épaisses gouttes écrasaient le pan du journal qui, au delà des

genoux d'Emma, n'était point protégé. Mais elle se plaisait sous l'averse, libre, ainsi qu'en voyage. Elle n'attendait plus rien. Quel bienfait que de ne plus rien attendre !

Seule, dans ce ridicule jardin trempé, elle riait de voir à ses pieds se bousculer les autres, heureuse de ne plus être mêlée à eux, fût-ce par un désir, à eux si différents d'elle, si incompréhensibles ! Il lui semblait qu'elle aurait pu passer sa vie toute entière à regarder ainsi pleuvoir, jusqu'à ce que la mort, apparaissant au coin du boulevard, eût fait vers elle son irrésistible petit signe.

Vers elle et vers tous les autres : sa mère, Carmen et Paz, les Alfinio, Mme Roubof et Roubof, et le petit Bonnard, et la belle Élise, et Guérin aussi qui ne bougerait plus, ayant croisé pour toujours sur sa poitrine ses mains remuantes.

Elle se leva soudain, comme pour recevoir cet homme sans défense dont la mort lui ferait cadeau. Une seconde dura ce bonheur imprévu, et, lorsqu'il fut évanoui, elle ne retourna pas à sa place. Aujourd'hui, elle quittait le square sans attendre l'ordre du gardien, parce que, indépendante, elle désirait rentrer chez elle.

Sur le coin du banc, elle posa le journal,

la fleur, et rasant les maisons, au long des rues luisantes, elle allait, retroussant, soigneuse comme autrefois, sa jupe noire, tenant court son grand parapluie.

Six mois, il lui restait six mois avant la session de juillet, vingt-quatre semaines. Elle s'amusait à compter les jours, lorsque, de biais, elle aperçut son image dans une glace. Elle s'arrêta et se mit à rire. Ah ! combien tout ce qu'on rabâchait aux enfants était absurde. Ne pas se fier aux apparences? Mais l'apparence toujours dit la vérité ! Elle rejeta son parapluie de côté, pour mieux se voir. C'était bien cela : une institutrice sans place, l'air en deuil sans porter le deuil, sérieuse, innocente, timide et crédule. Ah ! crédule !... Elle ricana et reprit sa marche, ses calculs. Déjà elle bâtissait un programme, détachée d'elle-même, l'esprit engagé tout entier dans une nouvelle obsession.

*
* *

Comme au lycée, dans l'embrasure de la fenêtre, Emma a disposé sa table, une table chargée de cahiers, de livres, avec, au coin, une montre et le portrait d'Henri Collinet.

Elle tâche à rapprendre ses anciennes heures, son ancienne persévérance.

Les jours allongent, et, sur le balcon, le fusain panaché tend un bourgeon à la pointe de chaque rameau. Parfois, au crépuscule, reprise d'inquiétude, Emma descend dans la rue, la rue où les hommes et les femmes se croisent. Mais personne ne la dévisage, personne ne se hasarde à la suivre, et le premier miroir bien éclairé a tôt fait de la renvoyer chez elle.

Mme Alfinio coud à la fenêtre : « Demain, épreuve de trot à Vincennes. »

Les courses ont repris et, avec elles, le *Turf rose.*

— Asseyez-vous là et causons.

Emma obéit. « Les idées de Vincent... les exploits de Vincent... » La jeune fille n'écoute plus. Quatre mois, il ne lui reste plus que quatre mois. N'est-il pas fou d'espérer réussir, ayant échoué après des années entières de travail assidu? Mais alors, à l'automne, comment vivre, sans dévorer la somme qui reste encore à la banque, et qu'Emma aurait tant voulu préserver pour un voyage, au loin, quelque jour?

Reste le lycée, en octobre ; la surveillance des études, les stations dans les couloirs, les

escaliers. Aurait-elle la force d'endurer cette fatigue? Elle rejette ses cheveux en arrière, revient à sa table.

— Un monsieur est en bas qui vous demande, annonça la concierge, il n'a pas voulu monter, crainte des cinq étages.

Elle tendit à Emma la carte de Fitz-Gérard. Il faisait jour encore, et, plus tiède que la veille, on devinait que chaque heure vous rapprochait du printemps.

— Je prends mon chapeau, je vous suis.

Elle se hâtait, non par politesse, mais par un étrange sentiment de déférence pour celui qui l'attendait dans la rue. Lui eût-on demandé : « Qui est-ce? » qu'oubliant les ressentiments d'une moitié de sa vie, elle eût répondu : « Un ami. »

Elle ne vit d'abord que sa masse à contre-jour. Énorme et courbé, il appuyait sa hanche contre la béquille d'une lourde canne. Emma approche, mais lui ne la voit pas, le regard à terre, les sourcils rabaissés par un haut de forme. Comme une pâte épaisse et bien tordue, un foulard

de cachemire bombe autour de son cou.

— Ah ! te voilà, petite !

Il la prit par les épaules comme un père sa fille et l'embrassa sur les deux joues. Il avait tiré un binocle de sa poche pour mieux la voir et riait, masquant ainsi son émotion, son embarras, ou l'essoufflement que provoquait chez lui le moindre geste.

— Comment vas-tu? Carmen m'a donné ton adresse. Pour rien je n'aurais traversé Paris sans te faire signe.

Il s'exprimait par phrases hachées, la bouche constamment entr'ouverte. Sous le bras d'Emma, il avait passé le sien qui pesait lourd. Du bout de sa canne un peu levée il désigna la rue Royale et, pour ne pas parler en marchant, dit simplement : « Au café ! » Il avançait avec lenteur, et la jeune fille reconnaissait sur l'asphalte le traînement des pas fatigués, des pas mourants, enchaînés au sol, ce même traînement qu'elle avait remarqué jadis, pendant ce dernier mois d'avril où elle sortait avec son père.

— Que prends-tu?

Cela lui était égal ; un sirop, un jus d'orange. Lui commanda un tilleul, ôta son chapeau, son foulard. L'excitation et la joie avaient

fardé ses joues en rouge ; mais c'était un rouge sale, plaqué trop bas.

Il donne à Emma une petite claque sur le genou et dit : « Alors, l'Algérie, raconte. » Elle parle, il l'écoute et sourit, les lèvres collées sur une triste rangée de fausses dents. Il a maigri. Ce sont de lourds vêtements entassés qui lui font cette carrure.

— Et le mariage Paz, hein? Quel succès !

Il éclata de rire, voulut boire une gorgée, mais sa main tremblait. Vivement, il reposa la tasse sur la table.

— Ai-je taché mon veston, ma chemise? demanda-t-il à Emma, d'un air inquiet.

Pour le rassurer, la jeune fille, de tout près, examinait les étoffes :

— Mais non, je ne vois rien.

Il parut soulagé et, penché vers elle, murmura :

— *On* m'aurait fait des reproches.

— Ah ! dit Emma, surprise. Elle renversa La tête inclinée vers l'épaule, le regard baissé, machinalement, elle se caressait la pommette.

— Où en étions-nous? Ah oui ! Les Paz ! Deux fois, Carmen est venue chez moi depuis le voyage à Paris.

Essoufflé, il se tut un instant, mais le

pouce frottait le bout de l'index, d'un geste connu, mimait la raison de ses visites.

— Elles habitent ensemble, maintenant ; le savais-tu?

Elle fit signe que non.

— Et pas davantage que le jeune maître d'hôtel du Continental vient les voir chaque jour?

Vivement Emma s'était reculée, levant la main, comme une enfant qui a peur.

— Rassure-toi, j'ai renvoyé la boiteuse, sans un fifrelin. Refuser de l'argent à ta mère, c'est assurer la dignité de sa conduite. Tu m'approuves?

— Mais oui.

— Bourse plate, et le nouveau godelureau videra le plancher.

Il se frotta les mains, puis regarda sa montre, et, comme à lui-même, dit : « Encore cinq minutes. » Il dégusta son tilleul, s'essuya la bouche lentement.

— Restez-vous longtemps à Paris?

— Deux jours. — Il leva un index à la jointure bosselée : Deux jours pleins ! — Il chaussa son binocle, tira de sa poche un papier plié en quatre : *On* a de l'ordre, vois plutôt notre emploi du temps.

Cependant qu'Emma y jetait les yeux,

l'homme, à petits coups nerveux, tapotait sa cravate, le regard fixé sur la porte-tambour. L'attente, l'anxiété, et on ne savait quel naïf orgueil entr'ouvraient sa bouche morte, écartaient ses traits affaissés, jouant sur son vieux visage comme sur celui d'un tout jeune garçon.

— Je n'ai pas eu le temps de t'expliquer : C'est ma gouvernante. Mais tu l'as connue, Marie, la grande Marie qui venait en journées. Ah ! la voilà.

A moitié soulevé, il faisait des signes à une jeune femme, vêtue de noir, qui regardait ailleurs. Il trépignait, se désignait stupidement, se frappait la poitrine, disant : « Ici, ici ! »

Bien tranquille, la gouvernante continuait son inspection. Enfin, elle aperçut Fitz-Gérard.

A toute l'agitation de l'homme, elle répondit par un seul mouvement de tête plein de dignité. Cependant qu'elle approchait : « Du calme, du calme, » conseillaient ses paupières lentement abaissées sur un bel œil noir et dur.

Elle salua Fitz-Gérard d'un : « Bonjour, monsieur, » plein de respect. Il répondit vivement : « Bonjour, ma grande. »

Il s'était levé complètement pour l'accueillir.

— Mais vous vous connaissez : Emma?... Marie?... Son sourire nerveux errait de l'une à l'autre ; ses mains ébauchaient dans l'air le geste de réunir.

— Je n'ai pas oublié mademoiselle. Elle s'inclina et, le coude au corps, tendit le bout de ses doigts à la jeune fille.

— Mais assieds-toi donc, ma grande ! Qu'est-ce que je t'offre?

La bouche sérieuse, un peu compassée, la gouvernante fit signe qu'elle n'avait besoin de rien.

— Mais si, je parie qu'un bock te ferait plaisir?

Elle fit : non.

— Un verre de porto? » Non encore. Il se pencha vers elle : Et un petit apéritif comme tu les aimes?

Cette fois, elle ne se donna point la peine de refuser mais avança légèrement la tête, ouvrit les yeux grands, et, avec fixité, regarda l'homme comme on regarde un pauvre excentrique, puis sa lèvre inférieure lentement abaissée découvrit le bord des dents ; ainsi découvre-t-on la fine pointe d'une arme pour mettre en garde un trop naïf adversaire.

La tête vers l'épaule, la bouche niaise et mal fermée, l'homme semblait attendre. Ce-

pendant, en face de lui, un visage immobile, maintenait son expression. Alors, brusquement détourné, Fitz-Gérard frotta ses mains l'une contre l'autre sur ce rythme accéléré que vous impose le froid intense, puis, de la longueur d'un pouce, il tira sa chaise vers Emma, et, penché, visant au comique, désignant la grande femme, il bafouilla : « Sait ce qu'elle veut, hein? »

Emma fit : « oui », simulant l'air amusé.

Avec lenteur, la femme ôta ses gants de soie noire. Sa peau était sombre, ses ongles plats et larges, manucurés avec soin. L'annulaire carré portait une bague surmontée d'un brillant. Elle ramena le bijou bien au milieu de la phalange, d'un geste étudié ; puis, comme rituellement, remonta un bracelet sur sa manche, fit valoir la broche qui fermait son col. Satisfaite, elle croisa les mains sur le guéridon, et sourit à Emma en la regardant droit dans les yeux.

Fitz-Gérard frappa le marbre, et, comme pour sceller une alliance :

— Un dîner au champagne, voilà ce qu'il nous faut, qu'en penses-tu, fillette? Une fois n'est pas coutume.

Cependant qu'Emma cherchait sa réponse, la grande Marie allongea un doigt et, comme

on frappe la touche d'un clavier, sur le poignet de Fitz-Gérard, frappa deux petits coups secs. Lui tira vivement son mouchoir et s'essuya le front, balbutiant : « Oui, je vois, je vois, Emma, l'idée ne te plaît guère... Alors, un déjeuner sage demain? Ou l'Opéra-Comique avant qu'on reprenne le train? » Sur le dos de la main, le doigt rapide frappa trois coups répétés ; alors l'homme feignit de s'étrangler, toussa : « On étouffe ici, je crois qu'il faut que je m'en aille, n'est-ce pas, ma grande? » Elle fit de la tête un signe de respectueuse obéissance, et, levée avec dignité, aida l'homme à passer son pardessus, à louvoyer entre les tables.

Dans la rue, appuyé sur sa canne : « Allons, au revoir, petite, » dit-il, battant nerveusement des paupières. Marie, en silence, salua la jeune fille, puis arrondit le bras vers son maître. Il la remercia d'un sourire, accroché à elle lourdement.

Le couple s'ébranlait, lorsque Fitz-Gérard fit signe à Emma de se pencher : « Pour ta mère, dors tranquille. » Il lui parlait à l'oreille. « Je n'enverrai pas un sou. » Elle sentit un baiser maladroit effleurer sa joue. Il répéta : « Allons, au revoir, au revoir, » et se mit en chemin.

La jeune fille se retourna ; elle aurait voulu lui dire un mot, un mot encore en ce monde, mais il s'éloignait déjà. Elle l'aperçut une dernière fois, tête basse, dos courbé, jambes de plomb. La gouvernante, si réservée tout à l'heure, parlait avec violence.

* * *

« Quelle faveur de la Providence, que l'offre de ce brusque remplacement ! Mais aurais-je la force de remplir mes devoirs? Il le faut, je n'ai plus le choix. Donc, au lycée, dès ce soir. Demain, classe de physique. Étude. Bon ! Mais je renonce à l'examen. Ce sera pour octobre. » Elle serra les poings comme jadis : « Ou pour l'année suivante. » L'année suivante ! Elle sourit en regardant les murs du cimetière. Elle frottait le bout de son index contre un mince carré de papier, faufilé dans l'échancrure de son gant. C'était le reçu d'une lettre envoyée tout à l'heure à sa mère, une lettre chargée de 12 000 francs, le reliquat de sa mince fortune. « Allons !

villa Saphir, le printemps serait réellement le printemps ! Grâce à moi ! » Elle hocha la tête, ricana : « L'ordre ! l'ordre dans la maison. » Elle fit deux ou trois pas encore, puis soudain s'arrêta, leva les yeux vers le ciel, et dit gravement : « La joie ! La joie ! »

Au pied des croix fleurissaient des myosotis. Avril. Un oiseau essaie son trille, on entend, au loin, les cris pointus des fillettes jouant sur le trottoir.

Immobile entre deux tombes, longtemps Emma regarde la profondeur d'une fosse nouvellement creusée. La terre fraîche, rejetée sur les bords, exhalait l'odeur d'un jardin sous la lune. Baignée d'amour, de regrets, de musique, sans surprise, elle ferma les yeux. Elle avait remarqué déjà le dialogue romanesque suscité dans son âme par le moindre tournant de ce vaste enclos silencieux.

Ici régnait l'ordre, un ordre profond, véridique ; et aussi la paix, une grande paix. Quelle épouvante, pour certains, fortement nés à la vie ! Quel refuge pour les autres, dont une âme pure habite le corps ; car pour cette âme, dans le désordre du monde, il n'y a point de place, sinon dans une autre âme.

Alors, pourquoi l'avoir choisi, lui, Guérin, qui n'avait pas d'âme?

« Je ne l'ai point choisi, je l'ai reçu », dit-elle. Oui, c'était bien cela, reçu comme on reçoit la vie, sans pouvoir ni la refuser, ni la comprendre ! Elle était arrivée. Elle s'agenouilla, et, comme on poursuit un entretien, elle dit : « Tu comprends cela, toi, chéri. » Elle délia le bouquet qu'elle portait dans les bras, embrassa les fleurs une à une avant de les disposer sur la pierre. « Tous deux, toi, moi après toi, nous avons aimé qui n'était pas pour nous. »

Soudain, elle rougit, fautive, et, dans ses paumes creusées, cacha son visage. La voix étouffée, mais violente, elle dit : « Pardon, pardon ! » Comme répondant à un reproche qu'aurait exhalé la tombe.

« Pas faits pour nous, ceux dont la simple présence nous rendait vivants, et nous soulageait du tourment d'exister? Souviens-toi, souviens-toi des jeux sur le bateau, de la nuit de ta seconde naissance. N'est-ce pas à nous plutôt, les mal nés, de dire que nous n'étions pas faits pour eux, car, en échange du monde qu'ils nous apportaient, que pouvions-nous, sinon les fatiguer de notre présence et de nos larmes? »

Elle balbutia : « Je voulais dire, pas faits pour notre bonheur, pour le bonheur de

notre âme, cette âme exigeante qui fait les amours tristes, les corps fidèles. »

Elle sanglota : « Car, à travers mes démences, c'était lui que je cherchais, lui ou le bonheur que j'avais goûté auprès de lui ; tu l'as compris, chéri, tu m'as pardonné, chéri. » Elle essuya ses larmes ; la tombe couverte de fleurs avait perdu son air impitoyable, semblait respirer, rendue à la vie, déliée, pour une heure, de son triste enchantement.

Ah ! qu'il ferait bon dormir là, à côté de son père, un jour, bientôt, à jamais, dans un cercueil plus petit, plus étroit qu'un lit d'enfant. Le paradis serait un long dimanche, un jardin. Elle, lui, s'y promèneraient bienheureux, elle et lui, seuls, ayant peut-être oublié les deux autres.

Plus que l'âme, plus que l'âme, enfin !

Elle se releva, et dit : « Chéri, ce soir, je retourne à mon lycée, à ce couvent que tu m'avais choisi, dans ta sagesse. »

Elle s'éloignait, se retournait, pour regarder la tombe. Elle souriait, à travers ses larmes, de voir dans quel ordre, symétrique et sévère, elle avait disposé les fleurs.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PREMIÈRE PARTIE	1
DEUXIÈME PARTIE	75
TROISIÈME PARTIE	183

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1930

University of British Columbia Library

DUE DATE

MAY 2 1974 REC'D

ET—6

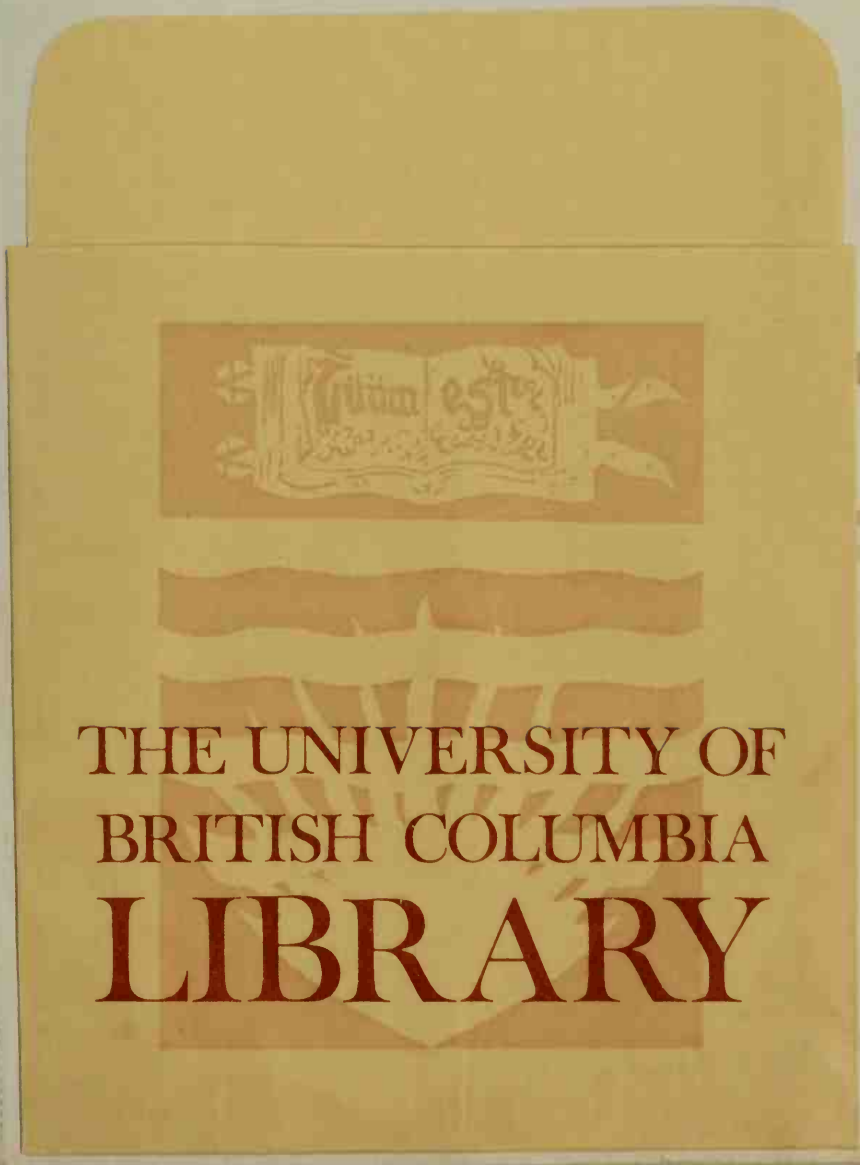
University of British Columbia Library

DUE DATE

MAR 2 0 1983	
MAR 15 1983 REC'D	

ET-6 BP 74-453

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02290 4277



DERNIÈRES PUBLICATIONS

Henri ARDEL

Ève et le serpent, *roman.*

Gabriel D'AUBARÈDE

Le plus humble amour, *roman.*

Jean BALDE

L'Arène brûlante, *roman.*
Jean-François Bladé.

Maurice BARRÈS

Les Grands problèmes du Rhin.
Mes Cahiers. T. I et II.

Luc BENOIST

Coysevox *(Maîtres de l'art).*

André BERGE

La Nébuleuse, *roman.*
La Jeunesse interdite, *roman.*

Georges BERNANOS

La Joie, *roman.* **(Prix Femina 1929)**

Henry BORDEAUX

Tuilette, *roman.*

Paul BOURGET

La Vengeance de la vie, *roman.*
On ne voit pas les cœurs, *nouvelles*

Roger BOUTET DE MONVEL

Grands seigneurs et bourgeois d'Angleterre.

BRADA

La Maison de la peur, *roman.*

Prince DE BÜLOW

Mémoires. T. I. (1897-1902).

Marc CHADOURNE

Cécile de la Folie, *roman.*
Vasco, *roman.*

Georges CLEMENCEAU

Grandeurs et misères d'une victoire.
Figures de Vendée, *nouvelles.*

Comte DE COMMINGES

Dans son beau jardin, *roman.*

DANIEL-ROPS

Deux hommes en moi, *nouvelles.*

Jeanne DANEMARIE

Le Double héritage, *roman.*

Michel DAVET

Le Prince qui m'aimait, *roman.*

Jean DUFOURT

Calixte, *roman.*
Laurette ou les amours lyonnaises, *roman*

Claude EYLAN

L'Ile au cœur double, *nouvelles.*

J.-N. FAURE-BIGUET

Gobineau.

Julien GREEN

Le Voyageur sur la terre, *nouvelles.*
Léviathan, *roman*

Antoine HADENGUE

Les Gardes rouges de l'an II.

Aldous HUXLEY

Contrepoint, *roman.*

Charles LE GOFFIC

La Double confession, *roman.*

Pierre LHANDE

★ Le Christ dans la banlieue.
★★ Le Dieu qui trouge.

Lucien MARSAUX

Les Prodigues, *roman.*

Général MORDACQ

Le Ministère Clemenceau. T. I. (1917-1918).

Armando PALACIO-VALDÈS

Sainte Rogélia, *roman.*

B. DE PIREY SAINT-ALBY

Vagues sanglantes. *Victoires navales d'autrefois.*

Daniel POIRÉ

Timidité, *roman*

François PONCETTON

Monsieur Dugay-Trouin, corsaire du Roi.

Marcel PROUST

Correspondance. Lettres à Robert de Montesquiou.

V. ROZANOV

L'Apocalypse de notre temps.

Charles SILVESTRE

La Prairie et la flamme, *roman.*
Cœur paysan, *roman.*

Jérôme et Jean THARAUD

Fez ou les bourgeois de l'Islam.

PARIS (FRANCE). — TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1930. 40035 1-25.